LA REVUE DE PARIS

SEPTEMBRE

J. de LACRETELLE ..... Qui était Michel-Ange ?
HENRI BOSCO ..... Entre Rhône et Durance (I)
NICOLAS CHATELAIN.... Les Élections américaines
JEAN d'ORMESSON ..... Un Amour pour rien (fin)
MAXIME MOURIN ..... La Nuit du Grand Conseil
ROGER BASTIDE..... L'Avenir du Brésil
HENRI ROLLAND..... De Vix à Glanum
R. LAS VERGNAS..... Ivy Compton-Burnett
PIERRE FRÉDÉRIX ..... Mémoires de Paul Reynaud
DENISE BOURDET ..... Images d'Aix et de Paris
JEAN MISTLER..... Salzbourg et Bayreuth
PIERRE AUDIAT ..... Écoliers d'autrefois

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, L. KOELTZ, PIERRE ROUSSEAU, BEATRICE BECK, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 3 NF 1960 - 67e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
J. de LACRETELLE	Qui était Michel-Ange?	3
HENRI BOSCO	Entre Rhône et Durance (I)	15
NICOLAS CHATELAIN	Les Elections Américaines	33
JEAN d'ORMESSON	Un Amour pour rien (Fin)	43
MAXIME MOURIN	La Nuit du Grand Conseil	63
ROGER BASTIDE	L'Avenir du Brésil	91
HENRI ROLLAND	De Vix à Glanum	103
R. LAS VERGNAS	Ivy Compton-Burnett	114
PIERRE FREDERIX	Mémoires de Paul Reynaud	122
DENISE BOURDET	Images d'Aix et de Paris	132
JEAN MISTLER	Salzbourg et Bayreuth	143
PIERRE AUDIAT	Ecoliers d'autrefois	150
	Le mois à Paris	165

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

LA MÉDECINE AU XXe SIÈCLE
par le Pr PASTEUR VALLERY-RADOT
de l'Académie française

MADAME DE LA FAYETTE
par André MAUROIS
de l'Académie française

JORGE GUILLEN
par Jean CASSOU

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France :	Un an (12 numéros)	NF. 30,00	Étranger :	Un an (12 numéros)	NF. 35,00
— :	Six mois (6 numéros)	15,00	— :	Six mois (6 numéros)	17,50

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,10	Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	342
Canada	$ canadiens	6,90	Par chèque bancaire	Fr.B.	354
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12.237 à Genève.	Fr.S.	30	Italie	Lires	4.430
Par chèque bancaire	Fr.S.	31	Angleterre	£	2/10/10
Espagne	Pesetas	298	Égypte	Piastres	247
			Hollande	Florins	27
			Portugal	Escudos	204

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Librerie, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1960.

LES ANNALES

Sommaire de Septembre 1960

RENÉ HÉRON de VILLEFOSSE
Conservateur en chef des Musées de la Ville de Paris
1860-1960 : Haussmann, l'homme qui a métamorphosé Paris

DOMINIQUE AUCLÈRES
Être journaliste : une grande aventure

ROBERT SIOHAN
Debussy et Ravel : deux artisans de la renaissance musicale française

PIERRE EMMANUEL
Poème

RENÉ LALOU
Recueils de nouvelles et récits brefs

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique sociale économique culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Le numéro : 2,40 NF. (franco de port)

Abonnements :
France : 6 mois 6,75 NF. - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF. - un an 13,50 NF.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e
Tél. TRU 62-13 C.C.P. Paris 13.253-54

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises
Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

PAPETERIES DE NAVARRE — Et. DE LA RISLE — PAPETERIES de STENAY et POUILLY — PAPETERIES DU LIMOUSIN — LATIL — SOCIÉTÉS D'INVESTISSEMENT FERMÉES ET FONDS OUVERTS :

(I) Problèmes à partir desquels une première classification entre les différentes affaires en cause peut être tentée par l'épargnant.
(II) Principales dispositions prises par le législateur en France.
(III) La mobilisation de l'épargne. Ses risques. L'instauration de mécanisme assurant le contrôle des entreprises.
(IV) La cotation des parts de Fonds ouverts et la capitalisation boursière des titres en portefeuille. L'organisation du marché des parts.

TARAUDS ET FILIÈRES CORAÏ.

ABONNEMENTS : 6 mois : 87,50 NF.
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS

CRÉDIT LYONNAIS

votre Caissier
votre Comptable
votre Conseiller

1.600 AGENCES

en France,
en Afrique du Nord,
en Afrique Noire
et à l'étranger.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 Juin 1960

La situation au 30 Juin se totalise à 11.138 millions de NF, en augmentation de 328 millions sur la précédente.

Au passif, les Comptes de chèques et les Comptes courants progressent de 7.021 millions de NF à 7.179 millions et les Créditeurs divers de 960 à 1.072 millions.

A l'actif, le Portefeuille effets passe de 7.035 à 7.191 millions de NF et les Banques et correspondants de 844 à 918 millions.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 Juin 1960 atteint 9.370 millions de NF.

Au Passif, les comptes de dépôts s'élèvent à 8.777 millions de NF.

A l'Actif, le Portefeuille-Effets représente 6.256 millions de NF et les Comptes courants débiteurs 1.280 millions de NF.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

QUEL HOMME ÉTAIT MICHEL-ANGE ?

par Jacques de Lacretelle

« Il était d'une taille médiocre, mais large des épaules et bien charpenté quant au reste du corps. Il avait le visage rond, le front grand et carré, avec sept rides prononcées, et ses tempes dépassaient sensiblement les oreilles, qui étaient plutôt longues et détachées des joues. Le nez était quelque peu camus, Torrigiano, son rival de jeunesse, le lui ayant rompu d'un coup de poing. Il avait les yeux plutôt petits, couleur de corne, tachés de points brillants et jaunes. Peu de cils aux paupières. Les lèvres étaient minces, celle du bas plus grosse et proéminente. Sur le menton, bien conformé, poussait une barbe noire, mêlée de poils blancs, à deux pointes et maigrement fournie. »

Telle est la description de Michel-Ange par Vasari. Elle est célèbre et tous ses biographes l'ont adoptée. Nous avons appris aussi, par ses contemporains, qu'il était sobre, mangeait peu, aimait les longues marches et acceptait, tout en geignant, les fatigues du corps. On sait qu'après les quatre années passées sur les échafaudages de la Chapelle Sixtine, il s'était abîmé la vue de telle sorte qu'il ne put longtemps lire une lettre ou regarder un objet qu'en les tenant au-dessus de sa tête. Bien qu'il n'eût alors que trente-sept ans, son buste déformé devait ressembler à un tronc noueux et fort qui cherche le soleil.

Jamais il ne prit souci de son bien-être. Son habillement était d'un paysan avec des manies bizarres : manteau noir, chappe d'étoffe sur le crâne. Vasari raconte que, devenu vieux, il portait ordinairement aux

jambes, pour mieux comprimer les veines, des bas en peau de chien. Il les gardait des mois entiers, et souvent, quand il voulait les retirer, la peau, la sienne, « venait avec » !

Ses nuits étaient courtes, fréquemment troublées de rêves où il voyait des présages. Alors, s'il ne pouvait dormir, il se levait et reprenait son ciseau. Pour ce travail de chouette, il s'était fabriqué une sorte de coiffure en carton sur laquelle était fixée une chandelle dont la flamme éclairait le marbre et accompagnait ses gestes sans gêner ses mains. Étonnante vision que celle de cet homme laid, solitaire et terriblement dur pour lui-même, qui s'acharne dans les ténèbres sur les formes du beau !

A-t-il des secrets que ses portraits révèlent ?

Le meilleur est celui de Marcello Venusti, qui se trouve au musée du Capitole. Il correspond bien à la description de Vasari. Il y a le compte des rides, l'arête écrasée du nez et les deux fourches clairsemées de la barbe. Les yeux, toutefois, ne sont pas petits, et on y lit une expression qui ne trompe pas. Elle est faite d'anxiété et même de souffrance. Ce regard est un appel timide et qui sait qu'il ne sera pas entendu. Il jure avec les traits du visage qui affirment la force et l'obstination. C'est une âme tourmentée dans l'enveloppe d'un reître. Et si l'on s'attarde à contempler cette image, on croit voir un condamné qui implore la pitié.

D'où vient cet air d'innocence et de repentir, car il y a aussi cela dans cette figure penchée ? Est-ce le souvenir d'une enfance malheureuse et d'un père parfois brutal ? Allons donc ! Ce sont là choses courantes. Ce qui marque cette figure, c'est le sentiment de la fatalité.

Je sais... Tous les grands artistes connaissent cette redoutable compagne. Elle est l'inspiratrice qui pèse sur leurs épaules et ne leur permet jamais une joie entière. Pour se vaincre, et s'il veut faire un pas de plus, le génie doit d'abord douter de lui-même, tuer la facilité, répudier le bonheur. C'est une lutte de chaque jour et un interrogatoire de chaque nuit. Les sept rides de Michel-Ange s'inscrivaient aussi entre les deux bosses de Tolstoï.

Mais, chez Michel-Ange, cette insécurité s'accroît du fait qu'il veut tout étreindre. Sculpteur, peintre, architecte, il triple la difficulté. Il est l'homme aux cent rivaux. Et quels rivaux ! Bramante, Raphaël, Vinci. Cela excuse cette folie de persécution qui le prend parfois et ces accès de colère qui le dressent contre ses protecteurs. La vraie grandeur a toujours un côté abrupt. Ne la confondons pas avec l'orgueil.

Je me demande aussi jusqu'à quel point il ne se sent pas en dehors de son temps. Et il en souffre. Son art est antérieur à la Renaissance. Il est attiré par les forces de la nature plutôt que par cette fleur païenne que le Quattrocento a redécouverte. Il n'est pas du siècle d'or. Il plane, comme les aigles de Delphes, au-dessus de l'exquis Trésor des

Athéniens. Ses modèles, quels sont-ils? Des Titans, des prophètes, des figures d'une virilité olympienne, et aussi tout ce que l'humanité souffrante a invoqué et invoquera éternellement, la tête en bas et les membres tordus, comme les créatures de son *Jugement dernier*.

Il ne croit pas à la suprématie du bonheur. Le rechercher n'est pas son but. Il pense qu'en art c'est un bel habit qui dit tout du premier coup d'œil. Tandis qu'en étant, inconsciemment ou non, le créateur d'un univers tragique, il pressent qu'il travaille pour l'éternité. Et il continuera de rouler avec le fleuve jusqu'à la fin des temps.

Si sa vision plonge en arrière, on peut dire aussi qu'elle dépasse son époque. Sa sculpture n'a pas inventé le réalisme, mais elle a fait ressortir et su imposer d'autres signes que la beauté parfaite. Ces rêves qui l'effraient, cette mélancolie et ce tourment qui l'habitent, les voilà transposés dans une posture pénible, dans une contorsion douloureuse. Même la protubérance du muscle est souvent du côté de l'excès. Je suis sûr qu'un œil exercé pourrait presque toujours déceler quelque anomalie dans un nu de Michel-Ange. C'est qu'il est l'ancêtre du caractère dans le beau. C'est par là qu'il étonne, c'est par là qu'il se renouvelle. Entre ses doigts l'impossible devient vrai. La sérénité l'ennuie. Il ne révère que des dieux farouches ou des âmes désespérées.

De là, peut-être, son mépris du dilettantisme, même — et surtout — quand il est pratiqué par un cerveau de haut rang, comme Léonard de Vinci. Il faut lire, dans une relation du temps, la rencontre des deux hommes et leur altercation. Michel-Ange se conduit comme un rustre emporté et injuste. Cet esprit qui affecte de dédaigner les passions et vit dans le cercle de ses méditations (c'est Léonard), pour un peu il le traiterait de chapon.

Lui aussi vit dans la solitude et médite, mais c'est pour atteindre l'exaltation, crier son malheur et se mordre les poings. Et pourtant ce prisonnier de lui-même ne tourne pas en rond. Un visionnaire perpétuellement en quête de la réalité, et dont l'observation est sans cesse en mouvement, ainsi apparaît-il à travers son œuvre. Vasari nous dit qu'il avait une mémoire profonde et tenace. « Quand il avait vu une chose une fois, il la retenait si fidèlement qu'il pouvait la reproduire de manière que personne ne s'est jamais aperçu qu'il l'eût faite sans avoir l'original devant les yeux. Il n'a jamais produit d'œuvre qui rappelât une autre des siennes — ajoute naïvement le biographe — parce qu'il se souvenait de tout ce qu'il avait fait. »

Peut-être pensera-t-on que mon jugement est trop sombre. On objectera ce *Bacchus ivre*, cet *Adonis mourant*, tous deux au Bargello, et le *Cupidon* de Londres. N'expriment-ils pas l'ardeur de vivre, la reconnaissance et le triomphe de la grâce?

Il faut remarquer que ce sont là des œuvres de la vingtième année. Le choix de ces sujets profanes est-il, comme l'écrit Romain Rolland, une revanche contre la grande peur que lui avaient inspirée, quelques

années plus tôt, les terribles prophéties de Savonarole? C'est une hypothèse. La vérité est qu'il a voyagé, qu'il est allé à Venise, à Bologne. On ne peut fréquenter les ateliers et caresser le marbre sans mordre à la vie. Pourtant son ambition ne le poussera pas longtemps dans cette voie. A vingt-six ans, de retour à Florence, il entreprend son colossal *David* dans un bloc de marbre que nul n'osait tailler. Là commence son rêve de puissance qu'il poursuivra jusqu'à la fin, rêve toujours insatisfait, de plus en plus grave, et qui le sépare des artistes de son temps. Et Romain Rolland a raison d'observer, à ce propos, que l'amour est absent des sculptures et des peintures de Michel-Ange. « Il n'y a fait entendre que ses pensées les plus héroïques. Il semble qu'il ait eu honte d'y mêler les faiblesses de son cœur. »

C'est vrai. Aucune Ève dans cette œuvre, ni en marbre ni en peinture. Rien que des figures allégoriques ou des Sibylles qui portent dans leur sein le sombre destin du monde. Une Léda, que nous ne connaissons pas, fait exception. La gracilité féminine n'apparaît qu'une fois et, par un étrange anachronisme, dans cette *Pieta* où une Madone juvénile tient sur ses genoux le cadavre du Christ. « Pourquoi l'avez-vous faite si jeune?... » lui demanda un jour son disciple Condivi. Et le vieux Michel-Ange, retrouvant au fond de son cœur on ne sait quelle obsession de la pureté, fit gravement cette réponse : « Elle était vierge ».

Isolé dans sa profession, déchiré entre ses contradictions intimes, il ne trouve aucun apaisement auprès des siens. Quand on lit ses lettres, on souffre de le voir harcelé par sa famille, père, frères, neveux. Ce père qui l'a maltraité et méconnu, il le vénère quand même. Un jour, cependant, il ne peut s'empêcher de lui écrire ces reproches atroces : « Depuis quinze ans, je n'ai pas eu une bonne heure. J'ai tout fait pour vous soutenir, et jamais vous ne l'avez reconnu ni cru. » Et la même plainte revient à plusieurs reprises dans leur correspondance : « Toutes les peines que j'ai endurées, je les ai endurées pour vous »... « Tous mes soucis, tous, je les ai par amour pour vous... »

Ses protecteurs, ceux qui le font travailler, les aime-t-il, est-il en confiance avec eux? Pas davantage. D'abord on ne le comprend pas toujours et on le talonne sans cesse, lui qui, avant d'exécuter, est prudent, scrupuleux et ne souffre aucune aide.

Ses démêlés avec Jules II sont célèbres, surtout lorsque celui-ci, poussé par Bramante, lui retire la commande de son tombeau. Plus intraitable encore que le pape-guerrier, Michel-Ange s'enfuit clandestinement de Rome et se réfugie à Florence, risquant de provoquer un conflit entre la Papauté et la Seigneurie de Florence. Il songea même, dit-on, à s'en aller bâtir le pont de Péra, à Constantinople, pour mieux bafouer le Saint-Père.

Et à la Sixtine, qui est le maître, sinon lui? Il refusera d'ouvrir la porte tant qu'il ne sera pas pleinement satisfait de son travail.

Comme tous les êtres malheureux, celui-là est possédé par des accès de méchanceté. Comme tous les solitaires, il trompe son ennui en imaginant des drames et en cédant à de brusques frayeurs.

Peut-être aussi, bien qu'il y ait vécu la dernière partie de sa vie, n'aimait-il pas Rome. Nous savons déjà qu'il haïssait les Vénitiens, dont le faste heureux et la prodigalité sont à l'opposé de son esthétique. Sur Rome (il est vrai qu'il vient de se brouiller avec le Pape) il écrira ces vers vengeurs :

Ici on fait des casques avec les calices, et des épées,
Et le sang du Christ se vend à jointées.
La croix et les épines sont lances et rondaches,
Tant est que la patience du Christ lâche.

Ah ! qu'il ne vienne plus en ces contrées
On y ferait monter le prix de son sang aussi haut
Que les étoiles, puisque à Rome on vend même sa peau
Et que la route du bien est fermée.

Sans doute était-ce Florence qui avait gardé sa tendresse secrète, Florence et les années d'adolescence passées à l'école de sculpture que Laurent de Médicis entretenait dans les jardins de San Marco.

C'était alors une ville tumultueuse, ouverte à toutes les discussions, une chaudière où bouillait encore l'esprit des Guelfes et des Gibelins. Il y avait de tout dans la Florence de ce temps : la sagesse et l'érudition des grands platoniciens de la Renaissance, Marsile Ficin et Ange Politien ; la passion austère des liseurs de Dante, la douceur tempérée des pétrarquisants. La ville était agitée de soubresauts politiques, adroitement contrôlés par la démagogie des Médicis. Il fallait flatter le peuple en lui parlant de liberté, il fallait exciter son nationalisme contre l'autorité papale. Mais, en même temps, l'ambitieuse famille devait songer à ses biens, à sa succession, à sa place en Europe parmi les dynasties régnantes. Parfois la chaudière éclatait, et c'était Savonarole.

On a dit que les prédications du dominicain ont influencé, troublé Michel-Ange. C'est vraisemblable. L'homme qui a peint les figures de l'Ancien Testament et les corps du *Jugement dernier* devait écouter les prophètes et donner une forme à leurs visions d'épouvante. Toutefois lorsque Savonarole, ce premier des démocrates-chrétiens, commence à prêcher et lance sa foudre contre Rome, Michel-Ange a quinze ans à peine. Loin d'endosser le froc comme son frère aîné, il court vers Venise et Bologne. S'il fut pris de panique, ce fut afin de sauver son démon tandis que le redoutable moine, condamnant « les Vanités et les Anathèmes », ordonnait de jeter au feu toute la beauté du monde.

Et même c'est à cette époque qu'il sculpte ses figures les plus proches du paganisme. Il y a toujours, dans le développement d'une vie, un ordre intérieur, peut-être fondé en grande partie sur la sensualité

et les désirs, qui échappe à la logique. Notre nature est pareille à ces plantes devant lesquelles nous avons la naïveté de nous exclamer : « Comme elle a poussé drôlement ! »

Un autre sujet de tourment est dans les difficultés de sa destinée d'artiste. Il a besoin des patriciens et leur compagnie lui déplaît. Il les tient en défiance et s'irrite vite contre eux. D'ailleurs tous ces solitaires qui s'écorchent eux-mêmes ne souffrent pas les blessures faites par d'autres.

Il a un fond campagnard, plébéien, révolté même, et il se veut noble. Il met sa profession si haut qu'il écrira gravement un jour que « seuls les nobles devraient l'exercer ».

Autre drame de sa conscience. Il est croyant et bon fils de l'Église, mais à la manière d'un Florentin jaloux de Rome et pour qui le mot de République sonne aussi fort que les cloches. On a tort de prétendre qu'il a penché en faveur de Luther. Mais il eût approuvé certaines réformes du clergé, et, par une vision prométhéenne de la création et de la condition humaine, il était plus proche des Évangiles qu'aucun dévot de son temps.

Est-elle vraie, cette anecdote contée par Vasari ? Le Pape, une fois la Sixtine achevée, se plaignit à Michel-Ange : « Enrichis-moi la chapelle de couleurs et d'or, car elle est trop pauvre. » Et Michel-Ange aurait eu l'audace de répondre : « Saint-Père, dans ce temps-là, les hommes ne portaient pas d'or sur leurs vêtements, et ceux qui sont peints là-haut étaient des saints et n'avaient aucune richesse, parce qu'ils les méprisaient ».

Enfin, comment oublier que c'est de Brutus, et non de César, qu'il a fait le buste ? Et dans les traits d'un homme qui joue sa vie pour la liberté il a mis le rayonnement d'une joie tranquille.

Il aimait à fréquenter des gens simples, des bateliers qui transportaient des blocs de marbre ou des artisans dont les naïvetés l'égayaient. Il les obligeait volontiers. Un de ceux-là fut un peintre sans valeur, mais plaisant compagnon, qui colportait son mince bagage dans les campagnes, et dont Vasari nous a laissé le nom obscur, Menighella. Il alla trouver un jour Michel-Ange et, avec force bouffonneries, lui demanda des esquisses de saint Roch et de saint Antoine qu'il mettrait ensuite en couleurs pour les paysans. Michel-Ange, qui refusait les commandes des souverains, laissa son travail et fit les dessins. Il y eut entre autres, paraît-il, une admirable crucifixion, dont le rusé Menighella tira un moule. Et il en sortit toute une habile pacotille de crucifix en carton ou en pauvre matière. « Ce qui mettait Michel-Ange en grande gaieté », conclut Vasari.

L'histoire de Topolino est caractéristique aussi. C'était un simple tailleur de pierre, qui vivait à Carrare et fournissait des marbres à Michel-Ange. Mais il était tourmenté par l'ambition de devenir sculpteur, et dans le bateau chargé de marbre, il ajoutait toujours

trois ou quatre figurines qu'il avait ébauchées et qui faisaient mourir de rire Michel-Ange.

Un jour, descendu de ses montagnes, il entreprit un Mercure qu'il parvint à terminer et qu'il soumit à Michel-Ange.

— Tu es fou de vouloir faire des statues, lui dit Michel-Ange. Ne vois-tu pas que ton Mercure a des jambes trop courtes? C'est un nain, un estropié.

— S'il n'y a que cela, j'y remédierai. Laissez-moi faire.

Michel-Ange n'en crut rien, mais après son départ, voilà le simple tailleur de pierres qui coupe les jambes de son Mercure au-dessous des genoux et, les ayant encastrées dans une paire de brodequins qui cachaient la jointure, réussit à allonger convenablement la taille de la statue.

Michel-Ange, après avoir ri du stratagème, resta émerveillé — dit Vasari — de voir que de pareils ignorants, mis en présence d'une difficulté, trouvaient des expédients qui échappent aux hommes de talent.

L'exemple à tirer de cette histoire est qu'il sera toujours conquis par l'ingéniosité du peuple. Et il aime l'effort. En peinture, par exemple, il loue la fresque, « travail viril », au détriment de la peinture à l'huile et des tableaux de chevalet, qu'il compare aux « ouvrages de dame ». Et puis, devant l'opiniâtreté de cet humble campagnard, ne se rappelle-t-il pas sa propre enfance, ce village de Caprese et cet atelier de Settignano où, en jouant avec le marbre, sa vocation est née envers et contre tous?

Il devait y penser souvent. Ce citadin vivait hors des murs et, qu'il le voulût ou non, travaillait avec les nuages, avec les montagnes à pic, avec l'ombre qui envahit les vallées. Dans tous les chefs-d'œuvre de Michel-Ange sculpteur, il y a quelque chose de brut, d'impérieux, qui s'apparente aux formes de la nature et y ramène nos idées. Son style réside dans une force désordonnée qu'il réussit à capter. C'est un chaos figé dans la pierre et qui — là est le miracle — contente la raison. Dans ces colosses nous retrouvons la vaste image du monde. Voilà pourquoi — et non parce qu'ils évoquent la Bible ou tiennent les tables de la Loi — nous courbons le front devant eux. Ils sont d'une religion antérieure aux religions.

*
* *

On sait qu'il alla plusieurs fois, tout seul, dans les montagnes de Carrare, afin de surveiller l'extraction des blocs qui lui serviraient. Une fois il y resta plus de six mois, fiévreux, grelottant, mais en proie, nous dit-on, à des rêves surhumains. « Un jour qu'il parcourait le pays à cheval, écrit Condivi, il se trouva devant un mont qui dominait la côte. Le désir le saisit de le sculpter tout entier, de le transformer

en un colosse visible de loin aux navigateurs... Il l'eût fait s'il en avait eu le temps et si on le lui avait permis. »

N'avais-je pas raison de dire que son esprit de visionnaire voyage à travers les civilisations? Après le Sinaï, après les drames eschyliens, le voilà en marche vers Abu-Simbel en Nubie !

Seulement, ce qui sauve Michel-Ange de la démesure et ôte à ses statues la froideur ou la rigidité des symboles, c'est sa fidélité au corps humain [1].

Il l'adore. Il faut qu'il le connaisse de la tête à l'orteil. Ses mains ne peuvent s'en détacher. Elles doivent tout sentir, tout palper, tout exprimer. Même dans son David, ce colosse auquel il a donné plus de cinq mètres de haut, il veut surprendre le muscle qui tressaille et le flanc qui respire.

Il sait allier la souplesse à la virilité, la chaleur des sentiments à la tension des muscles. Tous ses héros ont un air naturel, même le jeune conquérant de *la Victoire*, saisi dans l'apothéose du triomphe, qui est à Florence. Et puis il sait leur donner ce que lui-même appelait « la lumière de la place ». Un nu de Michel-Ange est une chose où nous concevons immédiatement la vie sous tous ses aspects, matière et pensée.

C'est un chercheur infatigable. Ce corps qu'il étreint, il lui impose un rôle difficile, parfois illogique. Son imagination tourmentée l'exige. Mais elle ne tombe jamais dans l'artificiel. Que ce soit devant *les Esclaves* du Louvre ou le *Jeune garçon accroupi* de l'Ermitage, nous ne pensons pas à une idée préconçue, à un plan. Il y en eut, à coup sûr. Mais c'est l'instant de vérité qui fait partir nos questions et nous bouleverse. La puissance du créateur accouplée à l'état d'âme du modèle efface l'art.

Qu'il ait été inspiré singulièrement par la beauté masculine, nous le devinons sans les témoignages perfides de l'Arétin et sans le secours de la psychanalyse. Son *Esclave mourant* a une ambiguïté qui rappelle le sommeil d'Albertine. Un passage peu connu des *Dialogues* de Giannotti [2] où il décline l'invitation d'un ami, offre même tous les labyrinthes de la sensibilité proustienne : « Quand je vois un homme qui possède quelque talent ou quelque don de l'esprit, un homme qui s'entend à faire ou à dire quelque chose de mieux que le reste du monde, je suis contraint de m'éprendre de lui, et alors je me donne si complètement à lui que je ne m'appartiens plus à moi-même... Vous êtes tous si bien doués que si j'acceptais votre invitation, je perdrais ma liberté ; chacun de vous me volerait un morceau de moi-même. Jusqu'au danseur et au joueur de luth, s'ils étaient éminents dans leur art, qui feraient de moi ce qu'ils voudraient ! Au lieu d'être reposé, fortifié, rasséréné par votre société, j'aurais l'âme déchirée et dispersée à tous

1. Michel-Ange n'a voulu s'occuper que du corps humain, assure Vasari qui devait connaître tous ses dessins. "Il n'a représenté ni paysages, ni arbres, ni fabriques."

2. Cité par Romain Rolland.

les vents ; si bien que je ne saurais plus, pendant bien des jours ensuite, dans quel monde je me meus. »

De telles phrases ne sont qu'un écho de l'idéalisme platonicien ajusté aux grâces du temps. Mais Michel-Ange n'a-t-il pas passé des aveux dans les sonnets brûlants adressés à Tommaso dei Cavalieri et à d'autres jeunes gens, sonnets que sa famille n'osa publier après sa mort sans les camoufler ? Et comment douter que ce solitaire, épris de beauté jusqu'à la frénésie et créateur de formes admirables, n'ait ajouté de telles tentations à ses tourments ? C'est une clef au regard inquiet, ardent et presque coupable, du portrait qui est au musée du Capitole. Et quand il s'écrie dans un poème : « Je n'ai d'amis d'aucune sorte, et je n'en veux pas », n'est-ce pas une manière de décrire le refoulement de ses désirs ?

*
* *

La poésie de Michel-Ange est trop peu connue, surtout en France. Si elle cède parfois au madrigal et à l'afféterie de l'époque, elle exprime bien cet immense roulement de galets que fut sa vie.

Pourquoi fut-il poète à certaines heures ? Paul Hazard, qui a traduit plusieurs sonnets, a très finement répondu à la question : « C'était peut-être par fantaisie et par jeu. C'était surtout pour chercher à s'exprimer lui-même... Il confessait son esprit et son cœur ; et il enchâssait sa découverte dans un quatrain, dans une octave, dans un sonnet. Pensées pures, rebelles aux prises, qui ne peuvent souffrir qu'un minimum de matière si elles veulent garder leur qualité rare, symboles dont il faut aller chercher le sens dans les profondeurs, au-delà du miroitement des surfaces ; états fugitifs, instants d'une vie qui se médite, tourments d'une passion jamais assouvie, mélancolie, nostalgie, regrets, professions de foi, aveux qui trahissent les faiblesses et les lâchetés humaines, mais qui trouvent quelque excuse et acquièrent quelque dignité du fait qu'ils prennent pour se traduire une forme impérissable : tel est, du moins en partie, le contenu des poésies de Michel-Ange. »

De nos jours, un poète semble avoir composé ses vers dans le même clair-obscur traversé de fulgurations et sous l'empire des mêmes sentiments. C'est Cavafi, ce Grec d'Alexandrie, mort au début du siècle, et que la jeune littérature grecque met très haut.

La postérité ne pouvant départager dans son admiration les fresques de la Sixtine et le *Moïse*, s'est demandé souvent si Michel-Ange avait préféré ou non la sculpture à la peinture. Comment en douter ? Dans sa jeunesse, c'est la première qu'il choisit délibérément et plus tard il la nomme encore l'*opra della prim'arte*. Son tempérament d'artiste, épris de grandeur et d'héroïsme, a compris tout de suite que la sculpture autorise des coups plus violents et ouvrira un champ plus vaste

à ses découvertes. Au temps de Michel-Ange, la peinture, même dans ses expériences nouvelles, n'était plus ou moins que les *combinaisons* de la perfection et ne pouvait ni ne voulait être autre chose.

Son jugement changea-t-il lorsqu'il put se promener enfin dans cette Chapelle Sixtine où il avait peiné durant quatre années et répété obstinément au Pape qui s'impatientait : « Je ne suis pas un peintre... »

On a une lettre de lui où il avoue réformer sa façon de penser. « Deux choses qui tendent à une même fin et qui viennent d'une même source ne diffèrent point entre elles... Il n'y a entre la peinture et la sculpture aucune différence : c'est exactement une seule et même chose [1].

Il est bien vrai qu'il a réussi à tracer sur la voûte de la Sixtine, et en particulier dans la *Création du Monde*, une épopée qui n'a rien à envier à ce qu'il a jamais creusé dans la pierre. On dirait qu'il n'a pas changé de technique. Là où un autre eût usé du trompe-l'œil, il impose le modelé et fait triompher la plastique. C'est *Moïse* et c'est *David*, et il y a « la lumière de la place ».

Il a même introduit dans cette scène la qualité de sa nature : pessimisme et volonté d'héroïsme.

A cet égard, Marcel Brion a très justement remarqué que « les peintures de la Sixtine contiennent tout ce que nous connaissons de la philosophie de Michel-Ange... « Il y a versé, consciemment ou non, tous les problèmes qui le préoccupent touchant la mort, la destinée, l'amour [2] ».

*
* *

Il était âgé de soixante ans lorsqu'il rencontra celle qui incarne la seule liaison féminine qu'on lui connaisse.

Vittoria Colonna avait quarante-trois ans et n'avait jamais été belle.

Tête philosophante, passionnée, mais à la manière d'une intellectuelle qui serait fière de sa frigidité, on la voit tour à tour éprise d'un mari volage, chanter en de beaux vers sa peine quand il meurt, se jeter dans un esprit de réforme religieuse qui la rendra suspecte à Rome, enfin demander son pardon avec autant d'exaltation, entrer au couvent et mourir en pénitente.

Pendant dix ans elle presse Michel-Ange de ses questions, de ses billets, de ses poèmes. Elle avait peu à peu apprivoisé sa sauvagerie. Une femme d'esprit, quand elle veut régner sur un homme, a toutes les roueries d'une courtisane. Et celle-là, qui était une des lumières de son pays, donnait beaucoup et sans effort.

Il lui dédia des sonnets qui l'embellissent. Il était un magnifique ornement pour sa ruelle et son oratoire. Et cette galanterie éthérée, toute nouvelle dans sa vie, devint pour lui une douce habitude. N'allons

1. Lettre à Varchi.
2. Marcel Brion : Michel-Ange.

pas plus loin. Cette liaison crépusculaire, où l'on discourait de tout sauf de la chair qui tourmentait si fort Michel-Ange, donnerait plutôt raison à l'Arétin. Quand elle disparut, il ressentit un vide. L'honnête Condivi rapporte qu'il pensait encore à elle plusieurs années après et disait tristement : « Elle me voulait un très grand bien, et moi de même. La mort m'a ravi un grand ami. » Eros est absent de cette épitaphe.

Est-elle véritable, cette passe d'armes entre Michel-Ange et Raphaël rapportée par Marcel Brion [1] ? Jaloux de voir la foule d'élèves, d'amis et d'adulateurs qui escortaient toujours son jeune rival, Michel-Ange l'avait surnommé par dérision « le Capitaine ». Et l'autre, à qui l'on rapportait un jour ce propos, se contenta de répondre en hochant la tête avec pitié : « Lui, il est seul comme le bourreau. »

Comment ne pas s'emparer du mot pour décrire les dernières années de Michel-Ange ? On dirait que toutes les créatures qu'il a imaginées dans son *Jugement dernier* viennent torturer le visionnaire qui leur survit.

Sa famille est loin, et Urbino, le serviteur fidèle est mort. Il n'a pas formé d'élèves. Le mot jure avec sa grandeur unique et il le sait. Peut-être même y a-t-il, dans son esprit absolu et dans son pessimisme, quelque chose qui décourage un talent naissant. Et un jeune drôle n'aurait-il pas souri de voir le vieux pécheur se représenter sous le capuchon de Joseph d'Arimathie ?

Autour de lui quelques confidents, un Vasari, un Condivi. Miroirs un peu ternes pour cette figure géante. D'ailleurs on doit craindre ses sautes d'humeur. Léonardo, le neveu favori et l'héritier, en sait quelque chose, lui qui reçoit dans chaque lettre des injonctions et des reproches.

Son atelier — mais peut-on appeler ainsi cette pièce où pendent les toiles d'araignées ? — témoigne de ces bourrasques d'humeur. Autrefois quand une statue lui déplaisait, il ne l'achevait pas. Elle restait engagée dans le marbre, comme un idéal ébauché. Maintenant ce rêve avorté l'exaspère, et il la brise à coups de marteau.

Que pensent de lui ses protecteurs, ces Papes qui se succèdent et lui imposent, chacun à sa manière, la gloire de leur famille ? On l'honore, on veut le garder à Rome et on le traite avec douceur. Mais on doit craindre un peu les incartades et les lubies de ce vieillard fantasque, et on n'ose le soutenir ouvertement.

Au fond, ceux qui le servent le mieux sont ses adversaires. Quand le Pape Farnèse a commandé un palais à Michel-Ange et lui a confié la construction du futur Saint-Pierre, ils se sont récriés sur ce choix. A son âge s'improviser architecte ! Et il n'en a pas fallu davantage

1. Marcel Brion, Ouvrage cité.

pour remettre debout cet homme de quatre-vingts ans qui doutait de lui et n'achevait plus rien.

Il a toujours aimé la lutte et la tâche qui mettait toutes ses forces en jeu. Pour créer, il lui faut la pensée solitaire, le chantier qui lui appartient, mais aussi l'idée héroïque qu'il est combattu au dehors.

Personne n'osait s'attaquer au bloc d'où est tiré son *David* et il l'a façonné comme une glaise. Le plafond de la Sixtine, il l'a entrepris contre Bramante et malgré ses ficelles. Le plan de la coupole de Saint-Pierre, avec ses trois étages, n'a que des détracteurs. On intrigue contre lui, on l'accule à un procès. Et chaque fois, dans l'adversité, sa volonté se tend comme un arc. Plus il gémit, plus il triomphe.

On sait qu'il ne vit pas l'achèvement de la fameuse coupole. Mais il en avait fait faire une maquette qui restait à son chevet. On prétend aussi que la nuit il faisait parfois seller son cheval et s'en allait rôder autour de la basilique qui sortait de terre. A cause de ses insomnies peut-être ou des visions qu'elle lui procurait, il aimait la nuit. Dans un de ses poèmes, il la nomme « ce soleil que le vulgaire ne comprend pas », métaphore qui pourrait appartenir à Dante. D'ailleurs Dante, qu'il récitait par cœur, a certainement marqué son esprit et non seulement dans ses images poétiques. Le raccourci de l'action est le même. Et le poète a appris au peintre à désigner avec fermeté ce qui fait trembler les autres.

Quelques jours avant sa fin, et bien qu'il fût à la veille de ses quatre-vingt-dix ans, il travaillait encore et n'avait pas renoncé à ses randonnées nocturnes.

Quand il mourut, Tommaso dei Cavalieri, probablement quinquagénaire, se tenait là et signa l'acte de décès. Après tout n'était-ce pas sa place, puisque Michel-Ange l'avait peint dans l'ange du *Jugement dernier?*

Rome et Florence, qui s'étaient disputé le génie de Michel-Ange, se disputèrent aussi son corps. Le duc Côme l'emporta, mais non sans peine. Ce fut en grand secret que Michel-Ange arriva à Florence, soigneusement dissimulé sous la forme d'un ballot de marchandises. Les hommes, pour révérer les dieux, ont souvent des attentions ridicules.

JACQUES DE LACRETELLE

de l'Académie française.

Copyright Hachette.

ENTRE RHONE ET DURANCE

SOUVENIRS

par Henri Bosco

Je suis né à Avignon, en ville, rue de la Carreterie, au n° 3, mais j'ai été élevé à la campagne. J'y étais déjà quand j'avais trois ans et j'y suis resté sans interruption jusqu'à ma dix-septième année. Cela compte. Je puis même affirmer qu'il n'y a que cela qui compte, pour moi, la campagne. J'en ai gardé le besoin et l'amour toute ma vie. J'y habite encore, j'y ai deux maisons, des maisons à moi, plantées dans la terre, des maisons à vieilles et bonnes racines. Toutes deux sont bâties sur des collines franches, où les arbres s'étagent de terrasse en terrasse, rustiques et drus, l'olivier, le cyprès, l'amandier et le chêne. De vrais arbres, ceux de mon sang. Car on a, et il faut avoir, les arbres de son sang, de sa race. Moi j'ai les secs, les coriaces, ceux qui restent indéracinables, tant sur leur sol que dans mon cœur. Cœur et sol ne font qu'un en moi. Et c'est pourquoi j'ai le même sang que mes arbres. Je vis de leur vie, et je souffre avec eux, en eux, du froid, du gel, des chaleurs excessives. Cela, c'est être, c'est aimer. Je ne conçois pas qu'on aime autrement et qu'on soit autre chose que ce que l'on aime...

Je me dis donc parfois que j'ai été un bout de campagne jadis. Et ainsi, au moment où je vais évoquer les plus lointains souvenirs de ma vie, n'est-il pas naturel que ce soient ceux d'abord du temps où les blés, les vergers et les vignes plaisaient à mon enfance?...

*
* *

La maison donnait sur les champs, les champs sur les haies d'aubépine. Il y avait un mur de petits cyprès au bout du jardin. La porte à claires-voies s'ouvrait sur la campagne. Au-delà des haies d'aubépine,

on voyait des îlots de platanes énormes, des bouquets vifs de peupliers, des bois de saules. Tranchant sur le vert de ces arbres tendres, des murailles de cyprès noirs penchaient sous le vent... Parfois, mais rarement, un toit de ferme s'allongeait dans les grands feuillages, à peine visible. Plus loin, et par-dessus ces rares toitures de tuiles bleuâtres, les Alpilles délicatement dentelées, marquaient l'horizon.

Je les voyais de la fenêtre de ma chambre, qui était au premier étage. Cette fenêtre regardait le Sud et les champs, mais deux beaux platanes, qui sentaient le soufre, y avaient vigoureusement poussé leur feuillage. Ils seraient entrés dans la chambre, si on n'en avait pas émondé quelques branches, par précaution. Il fallait écarter les feuilles pour apercevoir, au-delà des champs, ces Alpilles qui, dès le matin, arrêtaient le plus beau de la lumière.

Devant la maison, les platanes, plus loin, le vieux figuier, le puits, une pompe, un grand banc de pierre, et les hangars. Deux petits hangars, à côté de l'aire, où dormait un énorme rouleau inutilisé depuis des années. Car on ne battait plus sur cette aire, où pourtant, par temps très sec, quand flambait le soleil, l'odeur du blé flottait encore. Contre la façade, entre les platanes, courait une belle tonnelle de muscats et d'olivettes. Derrière la maison, à l'abri des « canisses » [1], se tenait un petit potager, où mon père, qui était patient et ingénieux, avait aménagé des rigoles d'argile pour que l'arrosage s'en fît sans fatigue.

Un modeste chemin allait à travers champs jusqu'à une route, tout aussi modeste. Il n'y passait guère, du matin au soir, que deux ou trois charrettes, au pas, et parfois le facteur, au pas lui aussi, naturellement, mais qui faisait halte. Car il ne venait guère au bout de ce quartier que pour nous. Ailleurs, on ne recevait que bien peu de lettres, une ou deux par an tout au plus, et encore !... Quoique le chemin fût long jusqu'au « Mas-du-Gage », il le faisait assez volontiers, semblait-il, car on l'y retenait toujours pour y boire, l'été, de l'absinthe qu'il appréciait (mi-eau mi-absinthe), et, l'hiver, un bol de vin chaud à la cannelle.

*
* *

Peu de visites, en dehors des siennes. Mais, au moins deux fois par semaine, le marchand des Quatre-Saisons. Il s'appelait Autran.

— Et j'ai dix enfants à nourrir, disait-il orgueilleusement, pour justifier le prix élevé de sa marchandise, qu'on trouvait toujours excessif.

C'étaient de beaux cris !

Mais lui, large, ventru, chauve comme un œuf, les joues roses, restait impassible, et, aux fatales récriminations, opposait, sans

1. Haies de roseaux dressées contre le vent du Nord.

baisser d'un sou, sa nombreuse et toujours croissante famille. On l'avait surnommé « Gros-Lapin », à cause d'elle. Il avait du mérite. Car il venait de loin, ce lapin-là, il avait couru au marché, dès le petit jour, et, dans une longue charrette, véritable magasin roulant, il trimbalait à travers la campagne, viandes, volailles, légumes, fromages, huiles, vin, mercerie, que sais-je ? Et tout ça, bien rangé sous une tente, et propre, et engageant, et bon, et irremplaçable, si loin !...

On récriminait, mais on achetait. Il n'en démordait pas d'un centime, le monstre ! Tout lui obéissait dans le quartier. Et on le sentait bien à son appel.

Car il appelait à lui ses clientes.

Dès que son équipage s'était arrêté au carrefour des « Gages », où se dresse un cyprès vieux de quatre cents ans, il tirait par trois fois un son de sa trompette, ou plutôt d'un bouquin qui cornait comme un cri de bouc aux oreilles, et qu'on devait entendre à une lieue de là.

Appel impérieux, auquel répondait, peu après, la procession des ménagères. Qui du « Mas de Constance », qui des « Clapassades », et qui de « Grangeons », on voyait arriver, panier au bras, ces femmes qui hâtaient le pas, pour avoir les meilleurs morceaux, cependant que lui, le couteau en main, attendait d'un air important devant ses balances de cuivre, cette clientèle toujours bougonnante, mais fatalement fidèle à cet homme utile.

Quant à moi, ce qui m'attirait vers son magasin ambulant, c'était son âne. Car, pour le tirer, ledit magasin, il avait un âne, un assez gros âne, tout gris, portant sur le nez une tache blanche, et sur le dos — lorsque ce dos était visible — une grande croix brune, signe qu'il était un âne d'Afrique, pur sang. Un bel âne en somme, un âne nourri, et d'une nature d'âne estimable, car jamais je ne vis âne plus paisible, plus sage, et d'une patience d'âne plus longue. Certes, son maître en avait conscience, et visiblement le montrait, par la façon dont il équipait cet indispensable moteur de son commerce.

Car cet âne était habillé. C'est bien la seule fois que j'ai vu habiller un âne. Il portait en effet des pantalons. Quatre jambes de pantalons, et de pantalons d'homme, ajustées à ses pattes. Deux par devant, deux par derrière, retenues sur son dos par des longes de cuir. En hiver, on y ajoutait une couverture de laine, et les pantalons étaient de velours — de velours côtelé, s'entend. En été, le velours le cédait à la toile, une toile bleue, toujours propre. Ainsi, à la dure saison, il était à l'abri du froid, et, en été, des mouches. Contre le soleil, un chapeau de paille, d'où par deux trous, pointaient ses énormes oreilles. Et pour le distraire, pendant à son cou, un petit grelot.

Tel cet âne.

Je ne l'ai jamais oublié... Si bien que j'en ai dit quelque chose plus tard... Sa mémoire m'est chère[1].

1. Dans *L'âne Culotte (Gallimard)*.

Quant à « Gros-Lapin », il était poursuivi par l'animosité de tous les épiciers, boulangers, bouchers et droguistes, établis dans leurs magasins immobiles, entre la ville et ce quartier lointain de la campagne. Il leur en enlevait la clientèle. Sûr que celle-ci, par paresse, préférerait toujours payer trois liards de plus la livre de sucre ou de haricots, et ne pas faire à pied deux kilomètres, pour aller l'acheter, trois liards de moins, chez un épicier sédentaire, il n'avait nul souci de ces inimitiés.

Pourtant ces gens lésés se remuèrent. Ils se remuèrent si bien que le maire, un beau jour, interdit par décret à Gros-Lapin d'exercer son vagabondage commercial, qui consistait à apporter à domicile, tout ce dont on avait besoin pour y vivre sans se déranger.

Gros Lapin, esprit prompt, décidé, dramatique, embarqua sa femme et ses onze enfants sur une charrette. L'âne tirant et lui poussant, par un temps exécrable, il alla s'installer avec sa tribu douloureuse, sur les marches de l'hôtel de ville. Spectacle surprenant qui attira du monde. Il y eut un attroupement. Un huissier arriva, képi en tête, en criant :

— Voulez-vous filer ! Est-ce un endroit pour des Caraques ?

— Nous ne sommes pas des Caraques, répondit, digne, Gros-Lapin. On m'appelle Autran, et j'ai onze enfants à nourrir, sans parler de ma femme, de moi-même, et d'un âne... Allez dire à Monsieur le Maire que je resterai là, avec ma famille, à attendre...

— Attendre quoi ?

— Mais qu'il me nourrisse, puisqu'il m'empêche de gagner mon pain.

Le maire ne se montra pas, comme de juste. Mais il fit de grandes promesses, que transmit l'huissier. Or la foule s'amusait beaucoup. Elle manifestait, par des cris favorables à la famille Gros-Lapin, sa sympathie pour la misère, tant et si bien que l'interdiction fut levée.

Il reprit ses voyages d'une ferme à l'autre, engraissant encore, et toute sa famille, de le voir plus gras, engraissait aussi. Il eut la sagesse de « faire bon poids » pendant une semaine. L'effet en fut grand. Quand il l'eut constaté, il remonta discrètement aux anciens prix. On s'en aperçut à peine. Un mois plus tard, il les dépassa de si peu qu'on en lui sut gré.

— Somme toute, il faut le comprendre, disaient les ménagères. Ils lui en ont tellement fait perdre, le pauvre ! qu'il aurait eu le droit de se rattraper davantage... Mais que voulez-vous ? C'est un honnête homme...

Finalement, cette persécution lui valut un surcroît de bénéfices, l'estime de la clientèle et la révélation de sa puissance, même à l'hôtel de ville.

Comme on le félicitait de sa victoire, il répondit d'un ton sec :

— Elle est juste.

Et, pour couper court à toute effusion, il annonça une augmentation sur le prix du beurre « due uniquement aux grossistes ».

— A partir de lundi, dit-il. Vous avez encore trois jours pour acheter, avant...

On acheta tout. Il partit, ayant liquidé d'un seul coup sa motte de beurre.

Et on le loua « d'avoir averti ».

Il devint riche (paraît-il), riche, du moins pour ce qui était de son monde.

Tout est relatif. Car son commerce prospérait, et sa prospérité allait croissant. Si bien qu'un âne ne lui suffit plus. Il acheta un mulet magnifique, et il vendit l'âne. Or l'âne était vieux. Personne n'en voulut sauf des Caraques. On n'en entendit plus jamais parler. Mais Gros-Lapin mourut, un mois après la vente, d'une attaque d'apoplexie, dans son poulailler.

Comme le quartier avait l'âme tendre, on plaignit la femme et les onze enfants, cela va de soi. Mais comme on y est superstitieux, on murmura :

— S'il avait gardé l'âne, ça ne serait pas arrivé. Au fond, Gros-Lapin n'avait pas de cœur...

C'est bien ce que je pensais, quant à moi, et tout me dit que je le pense encore.

*
* *

La mort de Gros-Lapin fut commentée, comme le sont toutes les morts à la campagne, par des mots d'usage courant, ceux qu'on emploie toujours dans ces occasions-là. On ne le plaignit guère. Les plus pitoyables (si c'est bien le mot) expliquèrent sa fin par de bonnes raisons.

— Il était trop gros, entendait-on dire, et trop petit pour son gros cou. Un cou comme ça, c'est un signe. L'apoplexie le guette. Et ce ventre, vous vous rappelez ? Il suait la graisse...

Quoi qu'il en soit, l'apoplexie l'avait guetté et lui avait fait son affaire.

Il fut regretté quelque temps, à cause des commodités qu'il offrait aux ménages. Un autre vint, qui ne le valait pas. Insuffisamment approvisionné, plus cher, maladroit, maigre, il déplut assez vite :

— C'est un grand faiseur d'embarras, dirent en chœur les ménagères. Il ne donne pas le « pessu » [1] et il vend de l'or quand il pèse...

Peser compte beaucoup à la campagne. Peser juste le poids, voilà la règle, cela va de soi, et même peser un peu moins peut passer,

1. C'est le pois chiche qu'on vous donne, par-dessus « le bon poids », pour vous faire plaisir. Ou sa valeur, mais jamais plus.

pourvu que l'on dise : « Je vous la fais bonne, la livre, regardez, la balance tombe ». En effet, elle tombe !... Un coup de pouce est si vite donné au plateau où l'on a jeté vivement la marchandise. C'est un art. On le sait. Mais il suffit que le fléau penche sous le choc habile vers le bon côté pour que la vente ait de la bonhomie. Et tout est là, la bonhomie ! Elle vaut mieux que les quelques grammes que vous y perdez. Rien ne facilite autant le commerce...

*
* *

... Mais encore faut-il qu'elle soit naturelle, qu'elle existe à l'état latent, en dehors des échanges.

Or, elle l'était en ces temps lointains, dans ces quartiers privilégiés de la campagne, où l'on vivait pourtant assez à l'écart, entre soi. D'un mas à l'autre, certes, on ne se fréquentait pas tous les jours. Mais on y était sociable, peut-être parce qu'isolés, on n'avait guère d'occasions d'expérimenter les passions humaines, qui empoisonnent l'air là où se groupent, se serrent, s'entassent inhumainement hommes et femmes. On se voyait de loin en loin, on s'aidait seulement quand c'était nécessaire (mais alors avec gentillesse), et surtout on ne savait pas ce qui se passait chez les autres. Quelle chance !... Car, ne sachant rien, la critique n'a où se prendre, et la mauvaise langue (que nous avons tous) reste de bois. Tout au plus rêve-t-on... C'est moins grave, car le rêve incline l'esprit, chacun sait cela, à la bienveillance. Penser, c'est mordre. Rêver, c'est caresser de simples images, qu'on se fait pour soi seulement, et qu'on veut agréables. Ainsi, chez nous, penser aux voisins, c'était en rêver, et de la façon que je viens de dire, sans aucune malice.

*
* *

Pourtant, on ne les perdait pas de vue, et journellement on s'occupait d'eux, mais de loin. On suivait simplement les signes familiers de leurs vies domestiques.

— Voilà les Clastres qui ont allumé, disait ma mère, sur le ton dont on aurait dit : « Il fait chaud », ou bien : « Le vent tourne », en apercevant au « Mas de Constance » la lueur d'une lampe dans une fenêtre, celle toujours de la cuisine.

Cela signifiait qu'il était cinq heures, en hiver, huit en été. Et rien de plus. Ma mère ne se trompait pas, les Clastres n'éclairant jamais à d'autres heures.

Si, dans d'autres mas, les lampes brillaient, ici plus tôt, là-bas plus tard, elles obéissaient à un horaire, celui qu'elles avaient choisi. Il restait invariable. Les Roustigue étaient plus tardifs, les Mousque un peu moins, voilà tout. Mais ce qu'ils étaient, en fait de lumières, ils le restaient d'un bout de l'année à l'autre, et on le savait. Tout le quartier était rempli d'anciennes habitudes. Il avait même ses manies.

On les connaissait aussi, mais c'est à peine si parfois on les remarquait. Elles faisaient partie d'une routine. Aussi, quand par hasard, quelque chose clochait dans cet ordre d'un si vieil usage, on en concevait aussitôt de l'iquiétude...

— Tu sais, Marcelin, chez les Esparron, la lampe a brûlé, cette nuit, jusqu'à onze heures...

— Ils auraient quelqu'un de malade? demandait mon père à cette nouvelle.

— Il faudra que je sache, répondait ma mère. Ils sont un peu seuls tous les deux... J'irai...

Comme on le voit, les lampes jouaient un grand rôle dans ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, la vie sociale de cette campagne peu peuplée et paisible.

Comme ces lampes étaient rares et lointaines, qu'elles s'éteignaient tôt, elles me faisaient rêver, moi aussi, mais autrement que ne le faisaient mes parents. Ils en rattachaient la clarté à d'humbles événements domestiques. C'est pourquoi ils n'en tiraient rien. Ces faits se produisaient chez nous, tout comme chez les autres. L'imagination n'en profitait pas. Mais chez moi elle en profitait. Elle animait ainsi la campagne nocturne d'une vie secrète. Je n'en fis jamais confidence à personne, et surtout aux miens. Ils en auraient ri, ou plutôt ils auraient grondé en feignant de rire. Mais ma mère en aurait été certainement troublée. Elle avait un penchant (qu'elle niait d'ailleurs) à voir, dans tout ce que le monde voit banalement, ce que n'y voit personne. Et je la comprends. Je tiens d'elle. Sa méfiance était constante, que surmontait, à l'improviste, une confiance qui contrariait sa réserve. Elle lui jouait parfois de très mauvais tours. Toutefois, sous forme de crainte latente, en général la méfiance l'emportait...

D'où ce souci que nous avions de barricader portes et fenêtres, dès que tombait la nuit.

Heureusement, cette mise en état de défense nocturne cédait souvent aux besoins d'air et de fraîcheur, surtout en juillet, en août, en septembre. Alors, oubliant les dangers imminents que contient toute nuit qui se respecte, on ouvrait portes et fenêtres à la brise, aux parfums de la terre, à la lune, aux puissantes constellations de l'été.

Une fois qu'on avait goûté à l'air chaud de la nuit, aux odeurs nocturnes des champs, au calme du ciel, on passait dehors toutes les soirées. Dès le souper fini, la lampe éteinte, on s'installait devant la maison, sous la treille, et on jouissait de la nuit. On en jouissait avec discrétion et presque toujours en silence. Si par hasard quelqu'un parlait, il le faisait en peu de mots, et paisiblement. Mais, de préférence, on se gardait bien de troubler son propre plaisir par des paroles. Tout au plus quelquefois soupirait-on. Nous soupirions tous, sauf mon père, qui devait soupirer en lui fort probablement, mais dont le soupir y restait bien clos. C'était là soupirer selon son caractère.

Si par extraordinaire on parlait (et à commencer chaque fois c'était ma mère) on échangeait des phrases simples, toutes inspirées par la nuit.

— La chouette des Esclapon a changé de place, ce soir. On l'entend du côté de l'écurie.

— Peut-être... A moins que ce ne soit sur leur grand peuplier...

Et on écoutait la chouette. Mais, oiseau de mauvaise augure, l'on s'en méfiait.

On avait tort. Du moins était-ce là mon opinion d'enfant. Car j'aimais les chouettes. Elles m'ont fait rêver dès mon jeune âge, si bien et si longuement que ces songes sont devenus des souvenirs dont la vie dure encore en moi et y prolonge mon enfance.

Le souvenir, pour moi, n'est en effet qu'un songe, où l'on est un peu ce qu'on fut et beaucoup plus ce que l'esprit en imagine...

Quoi qu'il en soit, les chouettes de mon enfance y revivent. Il fait, ce souvenir, que j'y pense souvent. Il m'arrive ainsi de me demander pourquoi ces petites bêtes ont un cri si mélancolique et si tendre. Car il l'est. Or la familiarité des chouettes est touchante. Au crépuscule ne les voit-on pas sur le sol même des chemins où elles ont bien l'air de vous attendre? C'est à peine si elles s'envolent quand vous arrivez. Non pour fuir, mais pour s'installer, le long du chemin, sur un haut talus, d'où, immobiles, elles vous regardent. Alors, s'il reste du jour, vous pouvez les voir assez bien. Rien en elles de douloureux qui puisse expliquer la mélancolie de leur plainte. Elles ont l'air sage et sensé d'humbles et calmes ménagères. Telle cette chouette de Minerve qui illustre si modestement les classiques Grecs de Budé.

Mais ce ne sont pas là les raisons que j'avais, enfant, d'estimer et d'aimer les chouettes plaintives. Car je pense que ces sentiments, c'était la plainte qui les faisait naître...

*
* *

... Qui n'a pas connu ces stations d'été, la nuit, sous la treille, alors que les champs s'ouvrent devant vous, surtout quand la lune est absente, ne sait rien des mystérieux pouvoirs de la campagne. Car c'est bien moins la vie invisible et brûlante qui l'anime que le silence dont elle est secrètement l'empire qui vous offre ces sortilèges. Malgré l'appel de la chouette, les graves conseils du crapaud, l'innocente modulation des grenouilles humides, l'immense et infatigable frémissement des insectes sombres, enivrés de chaleur, au ras du sol, le silence finit par s'imposer. L'excès des vibrations nous rend insensibles à leurs ondes. Pour peu qu'on se taise soi-même (mais qu'on se taise au fond de soi), qu'on demeure immobile et sans pensées ni songes, on se perd hors des lieux sonores, on n'entend plus rien de ce qui s'y forme de

murmures, de voix, de bruits, de faux silences, et on entre dans un autre monde où tout a un sens différent, où pour mieux dire, il ne reste qu'un sens encore perceptible, celui d'être, et seulement d'être. C'est le seul par lequel on atteigne au silence.

Ni mes parents, ni moi à plus forte raison, n'en pouvions raisonner ainsi, heureusement, mais nous y accédions sans le savoir. Aujourd'hui, je m'en rends compte. Ce qui fait qu'aujourd'hui, je n'y accède guère, sauf par coup de bonne fortune. Je prétends connaître les dons, la nature de ce silence. Alors, je n'en connaissais rien, pas même que j'en jouissais, mais j'en jouissais...

***

Notre quartier, cependant campagnard à souhait, avait ceci de particulier, et même d'étrange, qu'y habitaient aussi des gens aux professions bizarres qu'on ne se fût pas attendu à trouver là. Ils n'avaient rien à voir avec la vie des champs. Car, un acrobate, un équilibriste, un jongleur, un clown et une danseuse y sont habituellement dépaysés. On les y trouvait pourtant bel et bien, et même les clowns étaient deux, et sept les acrobates. Je ne sais quel attrait avait pu s'exercer sur ces artistes pour les attirer en pleine campagne, où ils s'étaient groupés par familles étroites, sauf le jongleur, qui vivait seul, et la danseuse, seule aussi, mais qui recevait des visites.

Ils habitaient de modestes maisons, chacune avec son jardinet. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, s'agissant de gens de « la balle », ils menaient à l'écart de petites existences réglées, sans rien qui les distinguât dans leur mise, leur allure, leurs propos, leurs têtes, qui étaient médiocres. Entre les quatre grands mas qui pesaient, massifs et nobles, de tout leur grand poids, sur les terres dont ils se partageaient les étendues, se plaçaient, éparses, et heureusement peu visibles, ces maisonnettes que flanquaient toujours un clapier et un poulailler bâtis en planches, en liteaux, en tôles.

Il s'en échappait de temps à autre un lapin, ou bien quelqu'un y volait une poule. Alors, c'étaient des battues dans les champs et des plaintes chez l'épicière. On voyait accourir la femme de l'équilibriste, qui, d'un air soupçonneux, vous demandait :

— Alors, vous ne l'avez pas vu mon lapin?

Il m'arrivait de l'avoir vu, mais j'ai toujours pris instinctivement le parti du lapin en liberté, et par conséquent, je ne disais rien à la femme de l'équilibriste.

Elle ne manquait pas d'ajouter :

— C'est un gros, un géant. Vous voyez ce que je veux dire?... Il pèse pour le moins sept livres. Ça sera une bonne affaire pour celui qui le trouvera...

Ayant proféré ces paroles, d'un ton qui laissait beaucoup à entendre,

cette soupçonneuse personne poussait un énorme soupir et partait à regret, en grommelant.

Le pauvre lapin, on le retrouvait, hélas ! égorgé par la fouine, sous un buisson, et raide, au milieu de mille fourmis.

— Même sa peau ne vaut plus rien ! quelle misère !...

Telles les amères paroles que la femme de l'équilibriste répétait toute la semaine, tantôt chez l'épicier, tantôt chez la mercière, et tantôt à la boucherie.

Menus incidents, mais les seuls qui fissent sortir de leurs trous ces créatures de la scène ou du cirque, dont la présence, si discrète, ne troublait guère la vie encore intacte des campagnes dans ce beau et mélancolique quartier...

*
* *

... Beau, ou du moins qui avait sa beauté, mais que je reconnais seulement qu'aujourd'hui. Alors, j'étais surtout sensible à sa mélancolie. Il était plat, il l'est encore... Et tout ce qui est plat m'attriste beaucoup.

— Plat pays, pays pour la pluie, disait tante Martine.

Elle avait raison. Car jamais pays plat n'est aussi plat que quand il pleut, et jamais pluie n'est aussi pluie qu'en pays plat. Qui ne l'a noté ne sait rien, ni de la pluie, ni de la plaine. Encore qu'il y ait, je le reconnais, plaine et plaine. Ainsi la Camargue en est une, mais quels lointains !... Rien ne les coupe. Et c'est la chance des beaux pays plats que rien n'en interrompe au loin la platitude, sauf les immenses et mystérieux nuages qui y prennent naissance, mais alors c'est un autre monde qui monte sur la plaine, et qui met tant d'imaginaires pays sur l'horizon, que la plaine bientôt est pareille à la mer et devient à perte de vue comme une étendue chimérique. On n'est plus sur la terre...

Mais si un pays plat est, à l'horizon, limité par la plus faible ondulation de coteaux, de collines, ah ! qu'il devient tristement ce qu'il est, la banalité même. Le regard, qui n'en peut supporter la présence, va tout droit à ces éminences lointaines, et y cherche ce que la plaine, lorsqu'une barrière la borde, ne peut plus donner à l'esprit, ni au cœur. Même si ces vagues hauteurs n'ont rien en soi qui vous émeuve, on en est ému tout de même, parce qu'elles laissent prévoir un au-delà, où, comme dans tout au-delà, on peut créer, assembler, disperser, abolir à son gré tous les songes dont on a besoin, et Dieu sait si l'on a besoin de vivre dans les songes !...

Or, pour moi, elle existait bien cette fascinante barrière, que je découvrais de ma chambre située au premier étage. A peine en ouvrait-on les lourds volets, que par-delà prairies, boqueteaux, champs de labour, murailles de cannes, toitures, haies de peupliers ou de cyprès noirs, bleuissaient, claires le matin, ombrées vers le soir et toutes den-

telées, à trois lieues au moins, les Alpilles. Je n'ai jamais aimé autant un horizon que ce léger rempart, qui parfois me semblait être fait de cristal, parfois même plus légèrement d'une masse d'air un peu plus foncée que le ciel, dont on m'avait dit qu'après ces collines, il redescendait sur la mer.

Ignorant tout à fait l'histoire, le passé de ce beau pays, ses cours d'amour, ses châtelaines, ses troubadours, et tant d'autres splendeurs évanouies (que je n'ai connues que beaucoup plus tard) je peuplais cet horizon pur, à mon gré, selon mes désirs les plus proches, mes besoins de lointains heureux, de vies pastorales et de vagabondages dans les solitudes. Je n'y étais jamais allé, mais j'en avais entendu les beaux noms, que mes parents, ou bien Tante Martine, disaient devant moi d'un ton et d'un air qui leur donnaient une extraordinaire puissance de contrées magiques. Et imaginez, en effet, ce que peuvent contenir en soi de sortilèges, des mots comme Montmajour, Saint-Paul-de-Mausole, Saint-Rémy, les Baux, Fontvieille, Eygalières, et je les cite, je les prends, au hasard, comme cela me vient tout à coup dans la tête, où ils restent aussi vivants qu'au temps de mon enfance...

Il y avait encore, et plus près de nous, un village dont j'ai dit et ne cesserai de redire l'attrait. Le nom en est charmant, moins puissant que ceux attachés aux Alpilles, mais d'une bonhomie qui en met les maisons, l'église, le château, les terres, à portée du cœur. C'est Barbentane. J'en ai parlé et reparlé en vers, en prose. J'en ai fait le point d'orientation d'un enfant, cet Antonin, qui n'est autre que moi, à peine romancé. J'y ai cueilli l'olive. J'y ai le souvenir, hélas ! d'une amie morte, qui y repose depuis sa jeunesse, et c'était un grand cœur que nous avons perdu... « Fugiunt nubes »...

Pour accroître encore la fascination de ce vieux village, entre lui et notre maison de campagne, coulait, large, variable, violente, et toute blonde de ses sables, la Durance, rivière vivante, aux eaux dangereuses mais claires, sauf au moment des grandes crues. Elle formait partout des îles, chargées d'oseraies, de saules épineux, de bouleaux tendres, de peupliers noirs. Au printemps, en automne, sous le poids des neiges qui fondent très loin dans les Alpes, elle roulait arbres et bêtes et allait heurter d'une masse d'eau sauvage le Rhône, à moins d'une lieue de notre maison, en grondant. La rencontre de ces deux puissances, le combat brutal de leurs eaux torrentielles, créait une immense menace et, la nuit, on dormait bien mal en écoutant avec anxiété ces deux voix, qui montaient ou qui descendaient suivant l'afflux ou la décroissance de leurs crues rivales.

Mais, apaisées ces fureurs saisonnières, de quels plaisirs n'ai-je pas joui — en cachette — à errer sur les berges de cette rivière dont on me répétait qu'elles étaient perfides ? Pourtant les bords m'en semblaient rassurants et les sables hospitaliers. Les eaux basses en étaient si claires qu'on en voyait les fonds couverts de galets bien polis. Ils

me paraissaient sans mystères. Par endroits, en été, quand tout sèche, des langues de cailloux et de sable émergeaient et, du rivage jusqu'à un îlot, formaient un chemin praticable. Quelle tentation !... Seuls les bras morts me faisaient peur. Tout ce qui sommeille m'inquiète, et ces anses closes, ces canaux cachés, ces haies de roseaux, ces voûtes de saules touffus, la pénombre verte, l'immobilité de l'eau glauque, la présence étrange de quelque fleur haute et mystérieuse, il n'était rien dans ces retraites qui ne me fît frissonner de crainte, quand je m'y risquais.

Car elles m'attiraient aussi, comme attire tout ce qui se cache, tout ce qui garde le silence. Mais les bords en étaient, sous les herbes serrées et hautes, tellement incertains que souvent le pied s'enfonçait dans la vase quand on croyait le sol solide.

Alors j'avais les sueurs froides, et je me cramponnais à une branche pour arracher ce pied déjà pris, qui me tirait sournoisement. Il se détachait de la vase avec un bruit mou de ventouse, qui me soulevait le cœur. Ces jours-là, je me méfiais de la rivière. J'avais beau regarder en amont le soleil qui l'illuminait depuis les lointaines collines et qui, çà et là, d'un seul coup de lumière en tirait des îles d'argent, l'équivoque nature de ces rives vagues, où se confondaient les eaux et les arbres, m'éloignait d'elles pendant plusieurs jours. Et puis, peu à peu, j'en rêvais encore...

***

Sans être une hantise, cette pensée aurait pu à la fin le devenir. Il y avait des jours où elle effaçait un peu trop les médiocres, mais utiles images, de la vie courante. Par bonheur, ma curiosité était assez vive pour se prendre ailleurs et m'intéresser à de moins grandioses présences.

Quand on est, comme je l'étais, enfant unique, et, de plus, isolé à la campagne, donc à peu près sans camarades, avec qui a-t-on des rapports, à qui parle-t-on, si ce n'est aux grandes personnes? Et je n'en avais que trois dans les meilleurs jours. En fait, à cause de cela, on est seul et d'une solitude très particulière, celle de l'enfance qui n'ose pas dire ce qu'elle éprouve le besoin de dire, parce qu'elle ne trouve personne près d'elle à qui franchement le confier. J'ai été aimé, j'ai aimé. J'ai un peu parlé, sinon de moi-même, du moins de ce que j'avais sur le bout du cœur, mais seulement là, sur le bout, dans les très grandes circonstances, et à demi-mot, maladroitement. Par contre, j'ai gardé pour moi ce qui toujours vous reste, quoi que l'on dise, sur ce cœur, qui ne lâche pas si facilement le plus pur de ses peines. Et c'est le plus pur qui est la vraie peine... Plus on est seul, plus on a envie de se confier mais l'usage des longues solitudes vous rend muet, quand enfin quelqu'un se présente, qui ne demande qu'à vous écouter. En vérité, on ne se confie dès lors qu'à soi-même, et jusqu'à se parler à haute voix.

Mais c'est un dialogue qui a ses silences et, chez moi, par bonheur, d'autres voix, venues du dehors, m'amenaient à les rompre.

J'ai tant d'amour pour ce qui se voit, pour ce qui s'entend, pour ce qui se respire et ce qui se touche, que je me sauve de ma propre contemplation, exclusive des autres, par de vifs regards jetés tout autour de moi, justement sur les autres. Or, les autres, si ce sont d'abord les bêtes et les hommes, pour moi, ce sont aussi, et souvent plus, les choses. Un enfant livré à lui-même y devient vite anormalement attentif. Rien ne lui échappe, Il est à l'affût de tout. On l'ignore. Mais lui, tend l'oreille aux conversations imprudentes, cependant qu'il a l'air de suivre un lézard qui glisse sur le dos d'un mur. Il semble écouter le vent qui murmure ou se plaint sans raison dans le feuillage, il entend la toiture surmenée qui craque, il respire l'odeur d'un vieux roc brûlé de soleil, usé par l'air, troué par la pluie, et qui, tel, en secret cependant, peut dire quelque chose à qui n'a personne avec qui parler. Mais tous les propos que l'on tient, pendant qu'il a l'air de rêver, entrent en lui et le souvenir y demeure. S'il n'a entendu qu'un murmure, plus tard ce murmure deviendra parole et prendra un sens.

Or, le plus souvent j'étais dans ce cas, de rêver et d'entendre, surtout lorsque Tante Martine faisait ses propres rêves à haute voix. Mais même alors, je menais à part une vie selon mes désirs, et qu'elle feignait d'ignorer, attendu qu'elle aussi, avait la sienne dont j'ai assez raconté les usages, les rites, les paroles inoubliables. J'avais surpris tous ses secrets en épiant avec patience ses faits et gestes[1]. Ainsi, chacun sans se gêner, construisait ses propres pays chimériques, et, s'il arrivait qu'un de nous passât de l'un à l'autre par curiosité — par tendresse aussi — le passage était naturel. Nos confins avaient tant d'affinités qu'un de mes songes pouvait les franchir pour aller se fondre dans un autre songe inventé par Tante Martine, cependant que les siens pénétraient souvent dans ma vie secrète, pour l'émerveiller. A qui vit en soi très profondément et d'une âme intense, rien n'est plus naturel que d'entrer, sans avoir besoin de rien dire, dans une autre âme aussi intense, et de lui parler, de l'entendre, d'être en elle comme elle est en vous, lorsqu'elle désire, à son tour, voir votre pensée, toucher votre cœur, et devenir ainsi ce que vous êtes...

Il est vrai qu'il y faut un accord naturel, et qu'on n'entre pas où l'on veut, et qu'en nous, fort heureusement, n'entrent pas davantage tous ceux à qui l'envie pourrait en venir par caprice, par curiosité, ou par volonté de domination.

La plupart des hommes sont bien médiocres, et alors ils n'ont rien qui tente le regard. Quelques-uns pourtant se détachent par plus de couleur. La couleur vous frappe, sans qu'on ait le pressentiment, et ainsi le désir, de savoir ce que peut recouvrir cette peinture. Mais ils

1. Dans *L'Enfant et la Rivière, Le Renard dans l'Ile, Barboche (Gallimard).*

retiennent l'œil, ils colorent la vie. C'est leur rôle, et peut-être leur seul intérêt. Ils ont pour fonction d'être pittoresque, et bien rares les pittoresques, chez qui ces couleurs sont un masque derrière lequel se cache quelqu'un.

Mais cela cependant arrive. Sait-on jamais quel est — qui est — celui qui s'est fait ainsi un visage?

*
* *

Or, je l'ai dit, dans ce quartier rustique, des visages tels il n'en manquait pas.

Je parle des sept acrobates, de l'équilibriste flanqué de sa femme et d'une fillette, du jongleur seul, célibataire, du clown veuf mais avec un fils de six ans, de la danseuse que servait, luxe vraiment exceptionnel, une petite bonne. En somme, une population de quinze personnes à peu près, qui vivaient à part. Et ce seul fait eût largement suffi à inspirer les commérages.

Or, ces commérages, il faut l'avouer, ne tombaient pas dans l'oreille d'un sourd, soit que j'en eusse connaissance quand, chez l'épicier ou la charcutière, on en faisait naturellement grand usage devant moi, enfant négligeable, soit qu'indirectement et par écho, à la maison, on les remît sur le tapis en les éclairant par des commentaires. J'apprenais ainsi peu à peu des choses passionnantes. Quelques-unes me paraissaient claires, d'autres obscures, mais dans les deux cas, je les commentais à mon tour et à ma façon, de telle sorte que j'eusse étonné même Tante Martine, si j'avais osé confier les images que je me faisais de ces quinze personnes, plus singulières dans ma tête qu'elles ne l'étaient pour tout le quartier.

*
* *

Les sept acrobates étaient espagnols. J'en ai parlé et je les ai montrés, tels que je les vis, en relation avec mon père, et faisant en plein air leurs exercices devant leur maison. J'ai mis cela dans « Antonin ». Ce qui m'en revient encore le plus vivement, c'est le souvenir de leur petite taille. Ils étaient inégaux, mais le plus grand n'avait pas cinq pieds. Le père moins, mais tous, même la dernière fillette, trapus, pleins, durs, agiles et d'une étonnante élasticité. Des peaux huilées, luisantes. Du bronze.

L'emploi du fouet était d'un usage courant dans cette famille étroite et violente, où qui donnait les coups (c'était le père) aimait terriblement qui les recevait, et vice versa. On les appelait « les Rapidos ».

Le père, Don Ezéchiel, bistré, l'œil petit et perçant, le poil gris, était toujours vêtu de noir, cravaté, coiffé d'un melon. Il avait une

moustachette rageuse. Rageur, il l'était, mais à froid. Un rien irritait son humeur. Il n'ouvrait la bouche — une bouche serrée, étroite, — que pour blâmer, menacer, punir, et brièvement. Un mot lui suffisait. Il disait tout, qui ne pouvait être que désagréable. Obéi au doigt, à l'œil, on le servait avec une crainte visible et une discrète adoration. Il mangeait seul. Ses six enfants debout en face de lui, de l'autre côté de la table, lui présentaient les plats, le pain, le vin, la serviette, en le regardant. Car c'était là le rite. Il voulait qu'on le regardât. Il mangeait sobrement, buvait un doigt de vin, repliait lui-même avec soin son énorme serviette et, terminé le dernier plat, rotait comme il se doit quand on a fini de manger, cependant que ses six enfants, lui souhaitaient d'une seule voix longue vie. Il se nettoyait ensuite les dents avec une allumette, se rinçait la bouche, crachait, et disait : « Deo gratias ! » sur un ton sévère.

Il voyageait avec sa troupe, au gré des engagements qu'on lui proposait. Mais où qu'il allât, il emportait toujours le portrait de sa femme, car il était veuf. Un grand portrait, encadré de noir et sombre lui-même, où un visage long de femme triste, retouché au fusain, regardait dans le vide. Il l'accrochait au mur dans la loge où ses six enfants enfilaient leurs maillots et se grimaient, sous sa surveillance. Avant d'entrer en piste, il les faisait s'agenouiller autour de lui, et ils priaient ensemble à haute voix devant cette image funèbre. Après leur tour, même cérémonie. Ils remerciaient leur mère défunte d'avoir réussi leurs acrobaties...

Rentrés chez eux, ils retrouvaient un train de vie réglé minute par minute. L'été, quand Don Ezéchiel faisait la sieste, qui durait pour le moins une heure, son fils aîné se tenait près de son fauteuil pour éloigner les mouches. Dans la maison, peu de paroles, jamais une chanson. Toutefois, Mercédès, la plus grande des filles, fredonnait en cachette, en allant au puits, qui était assez loin de la maison pour que son père ne pût pas l'entendre.

C'est là que je la rencontrai, par hasard, une fois.

Le puits étant entouré d'une haie, tout d'abord je ne la vis pas. Elle ne m'avait pas entendu marcher, et je la surpris. Penchée sur le puits, elle regardait, au fond, dans l'eau sombre, tout en chantonnant dans sa langue d'une voix langoureuse, très bas, Dieu sait quelle chanson dont les paroles étaient à la fois rauques et douces. Soudain, elle se releva et me découvrit, penaud, apeuré, bêtement debout derrière la haie. Et elle éclata aussitôt de rire. Jamais je n'avais entendu un tel rire. Il était joli. Je n'osais m'enfuir. Elle vint vers moi, me prit aux épaules, m'attira violemment à elle et me donna un rapide baiser. L'effet en fut immédiat de honte et de colère, d'autant qu'elle éclata de nouveau de rire en disant :

— J'en avais envie. Tu t'es trouvé là. File, effronté !...

Je ne me le fis pas dire deux fois, et je courus tout d'abord comme

un fou. Mais vingt mètres plus loin, je me retournai. Elle était toujours près du puits, et me regardait d'un air insolent.

— O pobre ! cria-t-elle. Veux-tu bien te sauver, et vite encore !

Je pris un caillou et le lui lançai avec rage. Le caillou effleura sa tempe. Elle n'avait pas bronché.

Ce fut moi qui partis le premier en baissant la tête. Je ne savais pas très bien, en ce temps, ce qu'était le diable, mais j'avais, tout en m'en allant, je ne sais quel goût de péché sur la bouche. Il me faisait horreur, mais il me troublait aussi, bien étrangement. Jamais je n'avais ressenti un trouble de cette nature, et peut-être, depuis, n'en ai-je plus jamais ressenti de pareil. Tout en courant, je m'essuyais la bouche avec mon mouchoir, en frottant très fort. Je craignais qu'on n'y vît je ne sais quelle marque abominable, quand je serais à la maison. J'avais certainement un visage coupable. Mais personne ne s'en soucia.

On se mit à table, comme tous les jours. Ma confusion y fût passée inaperçue, si j'avais mangé d'aussi bon appétit que de coutume. Mais je ne pouvais guère avaler sans effort. J'émiettais mon pain, je laissais mon assiette à moitié vide. Ma mère le vit.

— Ce petit est pâlot, affirma-t-elle d'un air soucieux. Ce seront les vers.

Mon père approuva.

— Une purge, et tout passera aussitôt. Rien ne vaut une purge.

Je fus donc purgé généreusement, et mis à la diète. On me fit boire des bols et des bols de bouillon, et, après tout, ce fut peut-être un bien, car je retrouvai tout mon appétit et au-delà. Mais la marque du péché persista quand même, et je nourrissais une sourde animosité contre tous les Rapidos, filles et garçons.

Or (je le sus du reste par hasard) mon père allait chez eux jouer de la guitare. Il n'en disait rien à personne. Ma mère même ignorait ces visites. Car mon père jouait fort bien de la guitare, et le vieux Rapidos lui avait, un jour, demandé d'aider, par un peu de musique, les exercices que ses six enfants faisaient, chaque jour, devant leur maison pour ne pas perdre leur souplesse. L'acrobate en effet a besoin de musique. J'ai raconté ailleurs comment se passaient ces séances[1].

De son côté, ma mère, quoique extrêmement méfiante, ne se refusait pas (l'occasion aidant, et une fois n'est pas coutume) d'échanger quelques mots chez l'épicier avec un des enfants, garçon ou fille, venu comme elle aux provisions.

C'est ainsi qu'un jour que nous étions là, à faire nos emplettes, entre Mercédès dans l'épicerie. Vive, hardie, les hanches souples, le sein en avant, l'œil rapide, elle me voit, me prend par l'oreille et s'écrie :

— Mais, pobre de my ! c'est mon amoureux !

1. Dans *Antonin*.

Et cela, ô terreur ! devant ma mère...

Je l'aurais mordue.

Ma mère étonnée — et choquée un peu, cela va sans dire — m'attira contre elle.

Mercédès nous cligna de l'œil et, joyeusement :

— Il est méchant, dit-elle. Il lance des cailloux aux filles !

Passant alors, sans attendre son tour, devant toute la clientèle, elle prit (à crédit) deux paquets de sucre, une morue sèche, un sac de café, et s'en fut. Elle salua en sortant d'un geste charmant, non sans insolence, les quatre clientes immobilisées de stupeur, ma mère, Madame Perchat, la bonne des Gunde, et une vieille paysanne en bonnet de piqué.

On commenta sévèrement cette infraction aux lois de l'attente dans l'épicerie. Et ce fut justice. Quoique muet par politesse, je m'associais intérieurement à ces critiques. On en formula qui, me sembla-t-il, ne devaient pas se rapporter au sans-gêne de cette fille. Mais, ne les comprenant pas, j'en fis des mystères qui, comme toujours les mystères, ne laissèrent pas que de me troubler, sans raison, ce qui est la pire façon de troubler.

A la maison, ma mère crut bon de parler de l'incident. Elle passa sagement sous silence les paroles qui me concernaient. Mon père écouta, ne dit rien.

— Et alors, qu'est-ce que tu en penses ?

A cette question, faite avec humeur, il répondit d'abord en haussant les épaules, et puis, tout doucement :

— Bah ! ce sont des enfantillages. Ces gens-là sont sérieux, unis, et n'embêtent pas leurs voisins. Et même, vois-tu, les pauvres enfants du vieux Rapidos mènent une vie si sévère, sans un plaisir, sans un jour de vacances, que je me demande comment ils se plient si docilement sous cette férule de fer... Car il les bat. Tout le monde le sait. Et l'un d'eux se révolterait, un beau jour, qu'il n'y aurait rien d'étonnant...

C'était voir juste.

Le premier à se révolter fut le second fils, Manuelito. Il prétendit se fiancer avec la fille d'un honnête marionnettiste. Il fut immédiatement roué de coups, et rentra dans le rang sans oser se frotter le dos. L'aîné, qui avait, en cachette, « fréquenté » Isabelle notre boulangère — comme tant d'autres, mais sans le savoir — dénoncé au vieux, comparut, dut confesser sa faute, et reçut humblement sa correction. Il se le tint pour dit.

Il était évident que le plus petit mouvement du cœur risquait de disloquer les « Rapidos » dont l'existence, en tant que troupe, tenait à l'unanimité des sentiments. Unanimité exclusive, farouche, qui donnait aux acrobaties des six gymnastes une cohésion extraordinaire. Le vieux le savait bien, qui les maintenait par le nerf-de-bœuf, la

prière en commun, le culte funèbre de la mère, et une inexorable austérité. Il est certain qu'il possédait en outre un terrible ascendant sur sa famille. Tant et si bien que se rebiffer contre lui était inconcevable. Il ne restait, pour lui échapper que la fuite.

C'est la fuite que prit Mercédès, une nuit. Elle alla rejoindre, le diable sait où ! un illusionniste, et tous deux disparurent. On n'en entendit plus jamais parler.

Le vieux Rapidos resta enfermé huit jours dans sa chambre. Puis il en sortit solennellement. Il réunit les cinq qui restaient de la troupe et leur tint un discours, leur signifiant, paraît-il, qu'ils eussent à aller se faire pendre ailleurs. Leur sœur y était...

Après quoi, tenant d'une main un baluchon, de l'autre le portrait douloureux de sa femme, il s'achemina vers la gare, prit le train et rentra chez lui, à Almuradiel, en Espagne, où, dit-on, il mourut fort vieux. Il y tenait l'emploi de sacristain. Des autres on ne sut jamais rien, comme de juste. Et voilà pour eux !

(A suivre.) HENRI BOSCO

CHRONIQUE DES LIVRES

Blaise PASCAL

PENSÉES

(Bibliothèque de Cluny-A. Colin)

CONTINUANT la série de ses publications, certes un peu disparates (les derniers étant *Les Complaintes* de J. Laforgue, *De l'Amour* et *Chroniques italiennes* de Stendhal), mais toujours aussi réussies par l'élégance et la commodité de la présentation, par la précision et la pertinence des notes et des commentaires, la *Bibliothèque de Cluny* donne en deux volumes les *Pensées* de Pascal, présentées par Zacharie Tourneur et Didier Anzieu. On sait l'importance de la contribution de Z. Tourneur aux études pascaliennes ; déjà, en 1938, la bibliothèque de Cluny avait publié son édition des *Pensées*, établie sur le principe que la copie donnait dans le meilleur ordre les fragments de l'Apologie — principe que M. Lafuma avait adopté de son côté pour ses deux éditions « objectives », l'édition Delmas en 1952, l'édition de Luxembourg en 1952.

Tourneur est mort en 1944 sans avoir pu corriger sa propre édition que le scrupule de reproduire exactement la copie jusque dans ses bévues et ses moindres variantes, suivant une typographie trop compliquée, rendait pratiquement illisible. M. Didier Anzieu donne aujourd'hui une nouvelle édition, à la fois plus ordonnée et plus complète. En utilisant d'une part les travaux ultérieurs de Lafuma, d'autre part les notes laissées par Tourneur, en admettant qu'il faut corriger ce qui est évidemment fautif et en se limitant à distinguer typographiquement ce qui est de premier jet et ce qui est venu après coup dans la rédaction définitive de chaque phrase, il propose à la lecture un texte clair, exact et distinct, classé selon un ordre probable. Une table de concordance permet de retrouver facilement chaque texte à sa place dans la copie, le manuscrit et les principales éditions successives.

P.-H. SIMON.

(Suite de la chronique des livres page 62.)

LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES

par Nicolas Chatelain

LE TEMPS D'EISENHOWER

Les huit années du régime Eisenhower s'achèvent dans la perplexité générale. Elles auront été une ère anormale dans la vie politique des États-Unis.

En se donnant, en novembre 1952, à un héros national, le pays avait manifesté sa lassitude des jeux partisans. Les Démocrates étaient alors au pouvoir depuis déjà vingt ans, et ils s'y étaient usés. Truman et Acheson avaient trébuché sans gloire dans la guerre de Corée ; les Américains voyaient avec stupeur que le conflit se prolongeait indéfiniment sans leur apporter la victoire militaire. C'était la première fois que mésaventure pareille leur arrivait, et ils en éprouvaient un sentiment de frustration.

En ce qui concerne l'U.R.S.S., on en était à la politique dite du « containment », chère à George Kennan. C'était une attitude d'immobilisme aigre, négative et pessimiste dans son essence, qui n'avait rien pour inspirer l'enthousiasme. A Washington, toutes sortes de scandales, parfois vrais, souvent inventés de toutes pièces et toujours grossis à plaisir par une presse qui s'était fait un sport de vilipender l'équipe Truman, grouillaient autour de la Maison-Blanche. Les séquelles de l'affaire Alger Hiss étaient loin d'être résorbées. Il était question d'infiltration communiste dans les administrations et même au Département d'Etat. McCarthy avait déjà fait son apparition sur la scène. Des millions d'Américains avaient acquis une sorte de complexe du bourbier.

On liquida l'administration démocrate aux cris de « Communisme, Corée, Corruption ». Eisenhower promit de prendre la tête d'une croisade de la propreté, il allait ramener la paix, assurer le progrès et la prospérité, le Containment allait être jeté par-dessus bord et remplacé par une diplomatie de l'audace, placée sous le signe de la Libération des peuples asservis par le communisme. John Foster Dulles allait y appliquer toute son intelligence et tout son muscle, il prenait la tête de la politique étrangère américaine avec la réputation, établie d'avance, d'être sans discussion possible le plus grand secrétaire d'état que l'Amérique ait jamais connu.

Quant à Eisenhower, c'était un homme hors classe et au-dessus des partis. Il allait s'installer en pleine gloire au-dessus des jeux sordides de la politique traditionnelle, on lui faisait confiance pour tout régler, et mettre les Américains en paix avec eux-mêmes, le reste du monde et les instances divines.

On imagine mal aujourd'hui, à huit ans de distance, la force de l'élan qui avait porté des millions d'Américains à voter pour le général. Ses défauts, même les plus évidents, prenaient l'aspect de vertus : il parlait mal, et se complaisait avec une aisance étonnante dans des phrases nébuleuses où les généralités s'enchevêtraient sans trop se soucier de la syntaxe. « Ah ! disait-on, quelle joie ! voilà enfin un homme qui n'est ni un phraseur ni un cuistre. »

On savait qu'il lisait peu. Les gens en étaient ravis, cela leur prouvait que « Ike » était resté proche de la terre. Il jouait au golf, c'était sain, c'était le délassement de la bourgeoisie modérément prospère, tellement plus moral que les parties de poker chères à Truman et aux politiciens. Il ne travaillait pas sur dossiers et paraissait bien décidé à ne pas se laisser submerger par la paperasse ; les Américains voyaient là une vertu supplémentaire : ils trouvent très naturel que, parvenu à un certain niveau de réussite, le businessman ou l'homme d'état sache se ménager des loisirs.

Du reste Eisenhower n'était ni un prophète ni un génie. C'était un homme comme tant d'autres, modeste au surplus, en qui l'on avait plaisir à se reconnaître. Les gens étaient fatigués des prophètes du style Wilson ou Roosevelt. Ils se méfiaient instinctivement de l'intelligence. Avec Eisenhower ils n'avaient aucune inquiétude à avoir dans ce domaine.

Une atmosphère très particulière, apolitique, tenant à la fois du miracle et du mirage s'était créée autour de la Maison-Blanche. Le miracle en fait a été que cette ambiance ne s'est pas dissipée en huit ans, et que le prestige du président soit resté à peu près intact en dépit de l'inévitable érosion, des alertes de santé, des récentes déconvenues diplomatiques et des coups de boutoir de Khrouchtchev.

S'il n'y avait eu le vingt-deuxième amendement à la Constitution (voté d'ailleurs par une majorité républicaine pour faire pièce à

Truman) qui limite à deux termes consécutifs de quatre ans la durée des fonctions d'un président, il est certain qu'Eisenhower aurait été réinvesti triomphalement à Chicago comme candidat du parti républicain, et réélu sans la moindre difficulté en novembre prochain. Les Etats-Unis ont passé huit ans dans un fauteuil. Ils ont fait, parce qu'ils l'ont voulu, parce que « les années cinquante » s'y prêtaient, une cure d'immobilisme, sinon de torpeur. Somme toute les Américains n'ont pas grande raison de s'en plaindre et l'on n'a pas l'impression que cette Amérique de Papa ait actuellement très envie de se réveiller, ni de chercher du nouveau à toute force, que ce soit dans le domaine des idées ou dans celui, plus personnel, des candidats présidentiels.

Du reste, le crépuscule d'Eisenhower ne doit pas laisser oublier un certain nombre de réalités techniques : quelle que soit l'évolution de la campagne électorale, ou la sévérité des critiques adressées à l'administration, le Président garde ses pouvoirs intacts jusqu'au 20 janvier prochain, notamment son droit de veto, ses moyens d'intervention dans la vie économique du pays, et la conduite personnelle de la politique étrangère. Il reste parfaitement libre d'agir et de prendre n'importe quelle initiative. La puissance spécifique de la Maison-Blanche est telle que M. Eisenhower reste en mesure, s'il le veut, d'influer directement sur la situation électorale et sur l'opinion.

Eisenhower conserve des moyens d'action

Cette réserve de puissance emmagasinée à la Maison-Blanche reste d'ailleurs la grande inconnue dans le jeu d'équations auquel se livrent ici tous les observateurs politiques. Pour le moment il ne semble pas que M. Eisenhower éprouve le désir ou sente la nécessité d'intervenir directement dans la campagne. Ce qui le préoccupe par-dessus tout, c'est la pensée que M. Nixon et son allié Rockefeller pourraient dévier de la ligne médiane, qu'ils pourraient dans leur chasse aux voix, s'écarter de ce « milieu de la route » en toutes choses, et des principes d'équilibre budgétaire anti-inflationnistes qui ont été sa philosophie de gouvernement et, sous son influence, celle de l'Administration et du Parti Républicain.

Ce souci de continuité et de justification, cette crainte de se voir désavoué par son successeur, est le propre de tout président sortant, surtout s'il a passé pour avoir été un président faible. Il le réduit à la défensive, parfois à une défensive hargneuse, et dans une large mesure il empêche l'héritier présomptif d'innover. Il y a huit ans, M. Truman, avait ainsi créé les pires difficultés à Adlaï Stevenson, à qui il n'a jamais pardonné ses velléités d'indépendance et son manque de loyalisme. Moins vindicatif et mesquin que M. Truman, le président Eisenhower n'en reste pas moins le principal obstacle sur le chemin

de M. Nixon. Encore M. Stevenson venait-il « du dehors », il n'était pas membre de l'administration sortante. L'actuel vice-président-candidat est un membre de l'équipe Eisenhower depuis sa fondation.

Le Président lui a accordé des responsabilités assez vastes, il l'a formé, du moins il s'en flatte, il a contribué à parfaire son apprentissage, il a veillé à ce qu'il ne soit pas tenu à l'écart des affaires. La propagande républicaine proclame à juste titre que M. Nixon est actuellement l'homme politique américain le mieux préparé et le mieux entraîné à assumer les lourdes charges de la présidence.

Il y a un revers à cette médaille. Membre de la « famille officielle » d'Eisenhower, formé par lui, grevé envers son patron d'une lourde dette de reconnaissance politique, M. Nixon aura beau avoir des idées neuves, il ne pourra pas s'en prévaloir en toute liberté. Il est obligé de louvoyer avec précaution dans un étroit chenal, entre le loyalisme et la trahison. La Maison-Blanche le surveille.

Ce qui s'est passé à New York, dans la nuit du 22 au 23 juillet, et, quelques jours plus tard, à la Convention républicaine de Chicago, a été hautement instructif à cet égard.

Le gouverneur de l'état de New York, Nelson Rockefeller, s'était fait le champion d'une rénovation des programmes républicains. Il exigeait qu'on tînt compte de ses avis, et il n'était certes pas question pour M. Nixon de passer outre. Il lui fallait l'appui de Rockefeller et de la puissante délégation de New York, il lui fallait aussi l'alliance de l'aile dite libérale du Parti Républicain dont M. Rockefeller passe pour être le principal représentant.

Or, ce dernier posait des conditions précises. Tout d'abord il affirmait que la Défense nationale n'est pas adéquate, et qu'il est nécessaire d'augmenter considérablement le budget militaire, sans plus lui fixer de plafond. Le gouverneur avait même avancé un chiffre : trois milliards et demi de crédits supplémentaires. Sa thèse, très proche, dans son pessimisme de celle des Démocrates, allait carrément à l'encontre de la politique Eisenhower, et elle impliquait une critique du Président dans un domaine auquel il est particulièrement sensible, les affaires militaires.

M. Rockefeller demandait ensuite que le Parti Républicain s'engageât à renforcer les systèmes d'alliances en favorisant aussi bien en en Asie et en Afrique, qu'en Amérique latine et en Europe occidentale, la création de confédérations régionales économiques et politiques auxquelles les Etats-Unis seraient appelés à participer.

Dans le domaine des « droits civiques », c'est-à-dire des relations raciales, notamment dans les États du Sud, le gouverneur énonçait un programme franchement libéral, et spécifiait en particulier que le Parti Républicain devait donner son approbation aux manifestations non violentes des nègres contre la ségrégation.

Il demandait enfin que l'état participe plus directement aux pro-

grammes d'assurances sociales, aux plans d'aménagement scolaire, à l'organisation de la retraite des vieux, des assurances maladies, etc. Là encore les thèses du gouverneur étaient contraires à la « philosophie » Eisenhower puisqu'elles faisaient intervenir l'État central dans des affaires que les Républicains traditionalistes jugent préférable de laisser aux autorités locales ou à l'initiative privée.

Pour M. Nixon, c'était à prendre ou à laisser. S'il prenait il risquait de se couper d'Eisenhower. S'il laissait, sa défaite électorale devenait inéluctable. Il se précipita à New York où M. Rockefeller, prévenu par téléphone, l'attendait. Les deux hommes s'enfermèrent pendant sept heures d'horloge dans l'appartement du gouverneur. Un peu avant l'aube un accord en quatorze points était conclu. M. Nixon se ralliait dans l'ensemble au programme du gouverneur.

Là-dessus il y eut simultanément deux explosions d'indignation. A Chicago, la commission républicaine qui était chargée de rédiger la « plate-forme » électorale du parti se trouva en présence d'un véritable diktat. Les Conservateurs déclaraient que Nixon avait capitulé, que l'accord était un « Munich ». Il fallut trois jours de conciliabules pour les amener à la raison.

A Newport, où M. Eisenhower passait à ce moment ses vacances, les quatorze points furent jugés non sans raison comme un désavœu de la politique présidentielle. Il fallut également trois jours pour calmer le Président. On revisa — assez péniblement — les quatorze points : l'idée, vraiment neuve, des confédérations régionales fut réduite dans le libellé définitif de la plate-forme à une vague allusion théorique. MM. Nixon et Rockefeller se virent obligés de récrire les passages consacrés à la défense nationale, et supprimèrent notamment toute référence au chiffre de trois milliards et demi. Le programme social fut également émoussé...

Moyennant quoi, le calme à peu près revenu, M. Eisenhower put venir à Chicago y prononcer devant la Convention le discours traditionnel du président sortant, entièrement consacré à la glorification du passé, optimiste sans rides, et sans la moindre ouverture concrète sur l'avenir. Tout le monde cependant remarqua au passage les paroles indignées que M. Eisenhower avait réservées à l'adresse de ce qu'il appelle « la clique des gaspilleurs », et aux pessimistes et aux « inquiets professionnels », « dont nous sommes infestés, dit-il, comme Job de ses ulcères ». L'allusion ne fut pas perdue pour tout le monde : ce n'étaient pas les Démocrates seuls qui étaient visés.

C'est ainsi que M. Nixon est parvenu à faire autour de son nom l'unanimité du Parti Républicain. Il est probable, s'il avait pu se libérer de l'entrave Eisenhower, qu'il aurait marqué beaucoup plus nettement son « virage à gauche ». Il a été obligé de composer, et l'épisode des quatorze points montre assez clairement quelles sont les limites qu'il doit s'imposer dans le domaine de l'innovation personnelle. S'il est

élu en novembre et « inaugure » en janvier, avec Rockefeller au Département d'Etat ou la Défense, M. Nixon pourra sans doute essayer d'innover pour de bon. Pour le moment tout ce qu'il peut offrir c'est son incontestable expérience des affaires gouvernementales, son air de profonde conviction, son incontestable habileté de politicien. En bref, un tempérament plutôt qu'un programme. Ce ne sont pas des atouts négligeables, loin de là, surtout à une époque que tout le monde décrit à l'avance comme devant être particulièrement difficile pour les Etats-Unis. La majorité des Républicains ne demande pas autre chose. Ce sont des gens qui se sont toujours flattés d'être réalistes. Ils se méfient des idées, des hommes à idées, des politiciens à thèse et des idéologues à phrases. « Tout ça, nous disait-on tout récemment à Chicago, tout ça n'a jamais fait gagner d'élections. On votera en novembre selon ce que le porc aura coûté cet automne sur la place de Saint-Louis. »

Ajoutons, en supplément au porc du Middle West, ce que fera et ce que dira cet automne, au Kremlin ou ailleurs, M. Khrouchtchev. Aux yeux des Américains M. Nixon est l'homme qui a tenu tête à Nikita. Son coéquipier, Henry Cabot-Logde est l'homme qui, depuis des années, a su donner, à l'O.N.U., des répliques cinglantes à la mauvaise foi des diplomates soviétiques. C'est cela qui compte. Parce que l'électeur américain, s'il vote en novembre pour tel ou tel homme, pour le porc, ou le maïs, ou les assurances maladies, votera en tout cas contre Khrouchtchev, comme il voterait contre le diable. Il n'y a pas besoin d'avoir beaucoup d'idées pour voter contre le diable.

Du côté des démocrates

Entre Satan et Eisenhower, où en sont les Démocrates actuellement, et qu'en pense-t-on dans le pays? Les Démocrates se sont réunis en Convention du 11 au 15 juillet à Los Angeles, et ils ont investi comme candidat le sénateur Kennedy tout en regrettant de n'avoir pas pu nommer Stevenson. Le résultat était prévu, mais on ne peut pas dire qu'il ait suscité un enthousiasme délirant dans les rangs du parti. A en croire toutefois les experts en « public relations » qui déployaient leur activité autour du sénateur, l'avènement de « Jack » marquera la fin d'une époque et la naissance d'une ère nouvelle. Le vingtième siècle va enfin faire son entrée à la Maison-Blanche, l'heure de la retraite et du musée va enfin sonner pour le corps des vétérans politiques auxquels le public s'était habitué, on va assister à l'instauration d'un nouveau style, d'un nouveau langage, de nouvelles modes...

John Fitzgerald Kennedy (Jack pour sa famille et pour les innombrables amis qui se prétendent très liés avec lui maintenant qu'il a la victoire à portée de la main) n'a en effet que quarante-trois ans. M. Nixon en a quarante-sept. A quatre ans près, où donc se situe la

frontière entre l'adolescence et l'âge mur ? Il est vrai que M. Kennedy paraît plus jeune que son âge. Comme beaucoup de fils de famille sortis de Harvard et habillés sur mesure, il porte sur lui un air de prospérité juvénile qui sent le sport et l'université. De plus il a ce cheveu dru, qu'il doit à son ascendance irlandaise ; on y voit une preuve de tonus et de vitalité. De plus, il est entouré, épaulé, soutenu, par une famille nombreuse de frères, de sœurs, de beaux-frères, qui se ressemblent tous entre eux, qui sont gais, riches — tous —, prodigieusement actifs et ambitieux, passionnément dévoués les uns aux autres, avides d'arriver par les moyens les plus modernes, et qui s'intéressent même à des sujets d'avant-garde tels que la peinture abstraite et la haute couture italienne. La nouvelle vague, en un mot.

Vue de l'extérieur, la famille agace prodigieusement. On sent, chez tous les membres de ce clan en train de se faire la courte échelle, une efficacité froide et calculatrice au service d'une discipline de fer acceptée collectivement. On s'aperçoit aussi très vite que le clan possède en la personne du sénateur, de son frère Robert, dit « Bob », et de ce personnage redoutable et encombrant qu'est leur père (« old Joe ») trois animaux politiques de première classe, de celle qui produit les virtuoses et les monstres sacrés. Tout cela se sait. Il n'est pas certain que cela soit de nature à séduire.

Les Américains n'ont rien contre la jeunesse en tant que telle, au contraire ; ils conçoivent mal cependant la frivolité adolescente s'installant toutes dents dehors à la tête du pouvoir exécutif, et ils se méfient à l'idée de voir la Maison-Blanche devenir le fief d'une famille.

Il faut encore ajouter ceci : les Kennedy, bien qu'Irlandais d'origine et catholiques, font partie depuis deux générations du patriciat de Nouvelle-Angleterre, dont Boston est la capitale, riche en particularités et en snobismes. Cela leur donne un prestige immense aux yeux de toute la côte Est, de New York, des élites urbaines et des banlieues riches du pays. Les Nixon par comparaison font figure de petit ménage de province, ce qu'ils sont d'ailleurs dans toute la force du terme. On les imagine mal dans les chroniques mondaines des journaux. Les Kennedy s'y étalent. Il ne s'écoule pas une semaine sans que les suppléments en couleurs des journaux du dimanche ou les magazines illustrés imprimés sur papier glacé n'offrent à leurs lecteurs quelque article illustré sur cette famille photogénique. Avec leurs gazons de grands bourgeois, les façades de leurs belles maisons, leurs fleurs, leurs voitures et jusqu'au « criscraft » à coque d'acajou. Le grand public admire de bonne foi ces accessoires de la réussite économique et sociale, mais il s'en méfie un peu aussi. Ses instincts puritains lui soufflent qu'il n'est pas absolument obligatoire d'appartenir à la « haute » pour être un bon président, et il sait depuis l'école élémentaire que la plupart des grands hommes du pays se sont faits eux-mêmes, qu'ils sont nés dans des cabanes en planches et qu'ils ont

vendu des journaux ou travaillé de leurs mains, comme Lincoln ou Eisenhower, pour pouvoir se payer une instruction.

Il y a enfin la question religieuse. M. Kennedy est catholique comme on sait, et la tradition réserve apparemment la présidence à des Américains d'origine anglo-saxonne et d'obédience protestante. Al Smith, candidat démocrate et catholique avait été battu en 1928 aux cris de « papisme ».

Les démocrates affirment aujourd'hui (singulière contradiction dans leur argumentation) que le peuple américain est devenu beaucoup moins fanatique dans ses préjugés, et que le nombre des catholiques ayant considérablement augmenté dans le pays, l'appartenance confessionnelle de leur candidat sera pour lui un atout plutôt qu'un handicap.

Il est très difficile de se faire une opinion précise sur la situation. La proportion des catholiques par rapport au reste de la population a effectivement augmenté dans une forte mesure depuis trente ans : elle représente environ 23 p. 100. Le pourcentage est encore plus fort dans les grandes agglomérations urbaines, où il approche par endroits du tiers. Il est également évident que l'action catholique est extrêmement puissante dans le pays, qu'elle est abondamment pourvue de capitaux, que sa propagande est admirablement organisée, et qu'on assiste un peu partout à une campagne de réalisations catholiques, d'un luxe souvent ostentatoire.

Mais à mesure que le catholicisme s'étend à travers les Etats-Unis, sa configuration électorale a tendance à se modifier. Jadis les catholiques irlandais fournissaient au pays son clergé, sa police, et le personnel dirigeant du parti démocrate à l'échelon inférieur, celui des permanences de quartier. Tout ce monde votait et surtout faisait voter pauvre, donc démocrate.

Là-dessus est venue la prospérité générale, et les catholiques s'y sont installés aussi bien que les autres. La prospérité a créé autour des villes ces innombrables banlieues-jardins, qui sont l'article de prédilection des sociologues américains. Il existe actuellement par exemple aux abords de New York plusieurs vastes « suburbia » habitées par des catholiques appartenant à la « classe moyenne supérieure », qui votent résolument républicain en fonction de leurs revenus, de leurs comptes boursiers, et de ce que font leurs voisins.

Il est donc permis de supposer que les votes catholiques n'iront pas tous automatiquement au sénateur Kennedy, ou, s'ils lui sont accordés, que ce ne sera plus uniquement par chauvinisme confessionnel.

La position de la haute hiérarchie américaine demeure du reste assez ambiguë. Il n'est pas certain qu'elle se prononce d'office en faveur de Kennedy, et, il semble même qu'on y éprouve quelque inquiétude à l'idée d'un président catholique installé à la Maison-Blanche. On s'en inquiéterait aussi à Rome. Mgr Montini a fait au printemps une

tournée d'information très discrète aux Etats-Unis. Le résultat de ses sondages et de ses conseils est évidemment resté confidentiel. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il n'a pas rencontré M. Kennedy, et que le sénateur n'a été invité à aucune des réceptions qui ont été organisées, à Washington et ailleurs, en l'honneur du cardinal-archevêque de Milan.

Tout comme M. Nixon, mais pour d'autres raisons, ce sont moins des idées neuves que la promesse d'un nouveau style, d'un nouveau dynamisme devant les réalités, que M. Kennedy paraît devoir offrir à l'opinion. Le programme du Parti Démocrate ne contient rien d'inédit en politique étrangère. Il est plus « ouvert », socialement parlant, que celui des Républicains, et se présente sous une forme plus étatiste, si l'on peut parler d'étatisme aux Etats-Unis. Ce qu'il apporte de plus clair cependant, c'est, conformément à la tradition du New Deal rooseveltien et du Fair Deal de Truman, la perspective de dépenses accrues dans tous les domaines.

C'est d'ailleurs sur ce point que se greffe la controverse idéologique la plus intéressante entre les intellectuels des deux partis. Pour les Républicains le principe de l'équilibre budgétaire reste sacro-saint. Eisenhower s'en tient à la formule « pas de dépenses sans revenu correspondant ». Il éprouve pour la « clique des gaspilleurs » le mépris inquiet du petit officier de garnison qui a eu pendant longtemps des difficultés à joindre les deux bouts. Il faut supposer qu'il existe des millions d'Américains qui partagent ses convictions.

Les théoriciens démocrates estiment au contraire que la défaillance cardinale de l'administration Eisenhower a été le manque d'imagination.

Ils condamnent les Républicains pour avoir constamment sous-estimé le taux de développement économique de leur pays. « La philosophie républicaine est fondamentalement pessimiste, d'où la timidité de l'équipe Eisenhower, d'où l'avance qu'ont su prendre les Russes, d'où la faillite de notre politique étrangère sans vues d'ensemble et sans élan. » « Eisenhower, disent-ils encore, a été un étrange personnage. Il a été constamment en mouvement tout en ne faisant rien. Il a voyagé tout le temps et n'est jamais arrivé nulle part. Son principal souci semble avoir été d'éviter de charger le présent tout en reportant sur l'avenir le poids des dollars qu'il s'imaginait économiser. Il a vécu sur un temps d'emprunt, et accumulé en réalité une dette que plusieurs administrations successives auront du mal à régler. »

« C'est vous les pessimistes », répliquent les Républicains. « Vous vous complaisez à répéter tout le temps que les Etats-Unis sont devenus une puissance de deuxième rang. Vous trouviez tout naturel que le Président fasse des excuses à Khrouchtchev après l'incident de l' « U-2 ». Stevenson l'a dit, Kennedy l'a demandé. Tenez, voici les textes, vous êtes bien mal venus de venir nous accuser de défaitisme... »

La polémique va se poursuivre crescendo jusqu'au 8 novembre. « Nous allons élire un président qui saura son métier, et qui pourra parler d'égal à égal avec de Gaulle, Macmillan, Adenauer, sans parler de Khrouchtchev » proclament les Républicains. « Nous allons élire un président, répondent les autres, dont les gens se demanderont en se réveillant le matin ce qu'il a fait, au lieu de se demander ce qu'a fait Khrouchtchev. »

On voit le style. Il répond très fidèlement à l'image que MM. Kennedy et Nixon travaillent activement à « projeter » d'eux-mêmes en direction de l'électorat. Cela dit, que fera John Kennedy lorsqu'il sera président ? Comment va-t-il manier Khrouchtchev et le reste des problèmes mondiaux ? Il est résolu à faire preuve d'ardeur, il a un grand désir de s'instruire. Soit, mais il est permis de penser qu'il ne sait pas encore ce qu'il fera et que ses deux principaux conseillers diplomatiques, MM. Stevenson et Chester Bowles, n'ont pas dépassé à cet égard le stade des approximations nébuleuses. Du reste, si les voies de l'apaisement sont pour le moment barrées à M. Kennedy, en raison de ses déclarations maladroites au moment du Sommet, celles de la fermeté ne devraient pas être tellement différentes des chemins ingrats où Eisenhower et John Foster Dulles s'étaient engagés à la suite de Truman et d'Acheson. Il n'y a dans ce domaine ni variantes ni raccourcis, et les deux candidats le savent fort bien.

L'opinion américaine s'en rend parfaitement compte aussi dans son ensemble. C'est pour cela sans doute qu'elle n'arrive pas encore à se passionner pour le match Nixon-Kennedy.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne les intellectuels. Comme cela s'était déjà produit avec Stevenson, une foule d'universitaires, de sociologues, d'écrivains, d'artistes, de journalistes tous personnages convaincus de leur supériorité intellectuelle, gravite autour du sénateur Kennedy. Un *brain trust* a été installé à ses côtés. On y pense, comme il se doit. On y écrit. On y parle surtout. Tout ce monde se voit déjà à la Maison-Blanche et a, avouons-le, d'assez fortes chances cette fois d'y faire son entrée. Ce sera un peu leur vengeance à tous, après huit ans de vaches maigres. Car il est bien entendu que l'esprit ne peut gîter que chez les Démocrates, et qu'il est interdit aux Républicains d'en avoir. Les représentants de l'intelligentsia américaine l'affirment du moins avec beaucoup de conviction.

Il est vrai qu'ils représentent une fraction d'un pour cent de l'opinion électorale, et qu'il restera malgré tout une bonne majorité d'Américains qui voteront en fonction du prix du porc et des incartades les plus récentes de M. Khrouchtchev. A moins que ce ne soit pour la mèche de Jack Kennedy ou l'honnête prunelle noire de Dick Nixon. Les experts en sondages d'opinion nous expliqueront pourquoi... après coup.

NICOLAS CHATELAIN

UN AMOUR POUR RIEN

par JEAN D'ORMESSON

Je n'avais pas encore assez souffert. Je découvrais encore mille ressources pour me défendre, pour survivre, pour avoir plus mal encore. De temps en temps je me disais qu'un amour malheureux, c'était très bien. J'avais eu plutôt des succès avec les femmes. Je prenais l'air fringant et je me disais : « Allons, allons, aimer sans être aimé, c'est ce qu'il y a de mieux dans l'amour ! » J'avais toujours affiché, au temps où c'était moi qu'on aimait, un grand mépris pour les amours heureuses, avec leur relent conventionnel et le spectre au loin du mariage bourgeois. Je me répétais que c'était le moment

Résumé des chapitres précédents. — *Le narrateur — Philippe — est parti pour Rome un soir d'été. C'est un jeune homme qui collectionne les aventures amoureuses sans y attacher d'importance. A Rome il n'espérait trouver que le plaisir du voyage. Il rencontre Françoise qui avait été antérieurement sa maîtresse et qui le redevient. Mais peu de temps après Philippe découvre Béatrice dont il s'éprend. L'aime-t-il vraiment? Il n'en est pas tout à fait sûr mais éprouve, pourtant un rare plaisir à visiter Rome en sa compagnie. Néanmoins, au cours d'un voyage qu'il entreprend avec elle à Assise et à Florence, en dépit des louables efforts de Béatrice devenue sa maîtresse et très amoureuse de lui, Philippe s'ennuie. Revenu à Rome il en est à l'incertitude sentimentale et redevient épisodiquement l'amant de Françoise.*

De retour à Paris Béatrice et Philippe sortent chaque soir « en bande » avec quelques amis, dont Françoise et un Italien Riccardo. Persuadé décidément qu'il n'aime plus Béatrice, Philippe rompt avec elle. Il ne tarde d'ailleurs pas à le regretter lorsqu'il apprend, de la bouche de Françoise, que Béatrice est devenue la maîtresse de Riccardo. Cet analyste nonchalant est soudain éclairé sur lui-même. Il découvre qu'il aime Béatrice, se désespère de l'avoir quittée et s'épuise à chercher le moyen de renouer avec elle.

de reprendre ces beaux principes contre moi ; et je me consolais encore à l'aide de recettes de bonnes femmes, de maximes, de vers de mirliton.

Je me disais aussi que je ferais un livre de cet amour. Je me souvenais de ce dîner à la *Trattoria San Vicente* à Rome, où nous étions ensemble, Béatrice et moi, et où je lui avais raconté que j'écrivais un roman. J'en écrirais un sur elle où je raconterais Rome et ma sottise, Paris et ma souffrance. Et je trouvais alors que je ne souffrais pas assez.

Je ne voyais plus grand monde. La petite bande, disloquée, me faisait horreur, je fuyais Françoise. Je n'eus jamais autant de temps pour dormir et pour lire. C'étaient surtout Racine et Proust qui m'offraient, débrouillées et harmonieuses, les images de mon malheur. Je relisais indéfiniment les plaintes des princesses malheureuses et ces pages admirables du *Temps retrouvé* qui étaient écrites d'avance pour ma consolation personnelle : « Le bonheur seul est salutaire pour le corps, mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit ».

Alors, j'étais de nouveau presque heureux. Je vivrais avec mon amour comme le malade avec son cancer. Elle ne m'aimerait jamais, je ne l'oublierais donc jamais.

Et puis, de nouveau, je me prenais à espérer. L'enfer était fait ainsi de ces alternances de résignations et de révoltes devant un monde qui n'avait plus de sens. Un jour, enfin, je crus voir une issue dans ce labyrinthe de malheurs que j'avais moi-même dessiné.

Je n'éprouvais plus grand plaisir à rencontrer Françoise. C'était elle qui m'avait ouvert les portes de ce monde de cauchemar où je me débattais et, comme dans la tragédie grecque, je faisais porter au messager le poids des mauvaises nouvelles entendues de sa bouche. Françoise était d'ailleurs bien plus coupable que ces malheureux messagers de Sophocle qui ne font qu'exécuter des ordres dont ils ne sont pas responsables ; Françoise, au contraire, avait éprouvé un méchant plaisir, j'en étais sûr, à me faire mal avec cette enfant dont elle avait d'abord contribué à me séparer et qui lui servait maintenant à me torturer. Un méchant plaisir, ai-je dit, et peut-être un peu plus. Depuis qu'elle me voyait attaché à Béatrice, Françoise s'intéressait plus encore à moi. Peut-être l'imprévisible violence de ma réaction à sa révélation l'avait-elle surprise — ou même blessée.

Dans ce genre de circonstances qui était sa vie même, elle présentait souvent l'aspect inattendu d'un homme de laboratoire, d'un savant en train de se livrer à une expérience. Elle en avait la curiosité, le sang-froid, l'absence de réaction sentimentale mêlée pourtant d'une espèce de passion pour ce qui anime les êtres. Elle m'annonça un beau jour que les choses n'allaient pas fort entre Béatrice et Riccardo.

— C'est drôle, me dit-elle, cette petite, nous lui aurions donné le bon Dieu sans confession. Eh bien ! elle couche à droite et à gauche, avec tout le monde, avec le premier venu.

Encore les coups dans le cœur, le poignard, les éclairs de feu. Après Béatrice dans les bras de Riccardo, je me l'imaginais maintenant dans des étreintes anonymes. Avant je pouvais mettre un nom sur la douleur, haïr quelqu'un, maintenant c'étaient des fantômes qui me torturaient. Je me remis à sortir, à voir des amis pour tâcher d'apprendre quelque chose sur la vie de Béatrice. J'introduisais par mille ruses son nom dans les conversations, j'attendais le cœur battant, guettant le sourire ironique ou la révélation ; c'était à ce moment précis que passait un autobus qui manquait de nous écraser ou une vieille dame qui nous demandait son chemin, le fil était coupé, mes efforts restaient vains, tout était perdu et la conversation repartait vers la pluie ou le beau temps, vers le communisme et Tchékov, vers des sommets qui m'étaient désespérément indifférents. Je voulais savoir seulement si Pierre ou Henri avaient vu Béatrice dans ce petit bistrot derrière Saint-Séverin qu'elle affectionnait jadis, si Hélène l'avait rencontrée chez ce couturier de nos amis qui habitait rue du Bac et où elles allaient toutes deux acheter des jupes et des chandails.

Une ou deux fois, Françoise me surprit les larmes aux yeux. Cette sensiblerie l'amusa et la peina. Lui fit-elle de la peine parce que j'avais mal ou parce qu'une autre qu'elle me faisait mal, là encore, je ne le sais pas. Ma propre douleur m'exaspérait d'ailleurs moi-même. J'affichais volontiers le mépris le plus agressif pour les chagrins moraux. Je comprenais fort bien qu'on criât parce qu'on s'était pincé les doigts ; les peines morales m'apparaissaient dérisoires. Mon cynisme, volontiers étalé, cultivait les aphorismes du style Chamfort : « Mon Dieu, délivrez-moi des douleurs physiques, les douleurs morales, je m'en charge ». Ce qui m'irritait en moi-même, ce n'était pas seulement d'avoir mal, c'était que le chagrin eût prise sur moi.

Je maigrissais. Les gens comme moi sont très forts dans les amours heureuses parce qu'il semble alors qu'ils n'aient pas de cœur du tout. Les amours malheureuses les attachent au contraire, par tous les liens abominables de l'amour-propre, de la compétition et d'une véritable folie. Les pires souffrances sont celles qui vous font en plus honte.

Mais, précisément parce que l'attitude de Béatrice me rendait presque fou, je me mettais de nouveau à espérer. « Contre un seul, me disais-je, la lutte était impossible. Elle l'aimait sans doute, il la tenait. Contre plusieurs, au contraire, mes chances renaissent. Et puis cet éparpillement, cette inconstance ne sont-ils pas chez elle le signe certain d'un déséquilibre et peut-être d'un regret ? » Je voulus à tout prix revoir Béatrice. Mais ce fut Riccardo que je rencontrai.

Je tombai sur lui, par hasard, chez des amis où j'étais allé, comme toujours, avec l'idée en tête d'apprendre quelque chose sur Béatrice. Je le vis dès que j'entrai. On m'avait dit qu'il me haïssait. J'étais

heureux de cette antipathie comme d'un dernier lien avec Béatrice. Je l'observai quelques instants : il ne m'avait pas encore aperçu. Je le trouvais décidément assez beau, et bien que l'imagination m'en éloignât avec violence, presque sympathique. J'ai horreur de diminuer ceux que je n'aime pas et même ceux que je déteste. C'est une preuve de bassesse de ne prêter que des défauts à ceux qu'on a des raisons de ne pas estimer. Riccardo me plut presque.

Je m'avançai pour lui parler. Il me vit tout à coup. Je remarquai qu'il se raidissait et une grande joie m'envahit : je comptais encore dans sa vie et donc dans celle de Béatrice. Il me serra la main avec courtoisie, mais sans chaleur. Nous nous mîmes à parler théâtre et littérature, de la mer et de la montagne. Nous partîmes ensemble. Au vestiaire déjà, j'avais comme un poids sur la gorge et presque des bourdonnements dans les oreilles. Je serrai sans les voir deux ou trois mains qui se tendaient. Riccardo et moi descendîmes l'escalier, passâmes la porte cochère. Il me tendait déjà la main à son tour lorsque je réunis enfin tout mon courage pour articuler ces trois mots qui se confondaient avec moi et que je fis un effort surhumain pour prononcer avec calme :

— Comment va Béatrice ?

Il marqua le coup. Il hésita.

— Je crois qu'elle va bien. Je ne l'ai pas vue depuis quelques jours.

— Dis-lui beaucoup de choses de ma part.

— Si je la vois, je les lui dirai. Mais je ne suis pas sûr de la voir.

Le bonheur est un miel. Il entre en vous, s'y roule, rend les mouvements aisés, votre respiration facile. Il n'était pas sûr de la voir ! Les heures que je passai ce soir-là furent parmi les plus heureuses de ma vie. Ils ne s'aimaient plus. Ils ne s'étaient peut-être jamais aimés. J'allais retrouver Béatrice. Elle avait fait l'amour avec un autre, oui, avec d'autres peut-être, c'était une douleur qui se réveillait en moi à chaque fois que j'y pensais, mais c'était le prix que j'allais payer pour ma sottise, c'était le prix de notre futur et éternel amour.

Je m'imaginais de nouveau qu'elle allait revenir se jeter dans mes bras. Ma torture prit une forme bien précise : le téléphone. Je n'osais plus sortir, m'absenter une demi-heure, de peur qu'il sonnât et qu'elle ne me rappelât pas. Une nuit la sonnerie retentit vers deux heures du matin. C'était une erreur. Elle me laissa le cœur battant jusqu'aux petites lueurs de l'aube.

Béatrice ne m'appelait pas. Je résistais à l'appeler. J'avais mal. J'allais au cinéma. Je travaillais, peu et mal. L'amour, c'est ça. Ce n'est pas toujours, hélas ! comme le voudrait une belle définition, « ce qui se passe entre deux êtres qui s'aiment ». C'est surtout un vide, une absence, un chagrin solitaire ; c'est cette idée derrière la tête, à laquelle, malgré ce que je viens de dire, on ne pense pas tout le

temps, mais qui est tout le temps présente parce que son objet est absent.

Je me remis à suivre Béatrice de loin, à la trace, à savoir d'elle ce que répétaient les autres. Dès qu'on l'avait vue avec un homme, j'étais sûr qu'elle couchait avec lui. C'était épuisant et je n'avais rien à dire.

Dans le bonheur, j'étais assez changeant et léger. Je l'étais encore dans le malheur. Ce qui restait constant, c'était cette douleur qui se confondait avec moi. Les motifs changeaient en revanche aisément. Parfois, je souffrais en pensant à Riccardo, parfois, au contraire, parce qu'elle ne se contentait pas de lui. Je me surpris à nourrir une étrange passion : c'était une jalousie par personne interposée. Je n'avais plus aucun droit sur Béatrice. Mais Riccardo en avait. Je souffrais de penser que Béatrice ne lui était pas fidèle. Comme l'esprit de l'homme est étrange ! Je m'en émerveillais au fond même de mon chagrin. J'aurais fait n'importe quoi, à ces moments-là pour éviter à Riccardo d'être trompé par Béatrice.

A d'autres moments, je me réjouissais horriblement de voir — de voir, non, d'imaginer, de *sentir* — Béatrice passer de bras en bras. Si vraiment elle ne devait plus jamais être à moi, au moins serait-elle souillée, abîmée, perdue pour tous. Peut-être un jour, n'en voudrais-je plus moi-même. Et puis ces pensées ignobles me faisaient trop mal. Je devenais comme fou. Je tapais en vain contre les murs où je m'étais enfermé.

L'important, c'était de souffrir. Les moyens d'y parvenir n'importaient pas, tous m'étaient bons. Je me rejetais à l'extrême opposé : Béatrice était pure. Mais là non plus, il n'y avait pas d'issue.

Je me rappelais les romans que j'avais, jadis, entrepris d'écrire. Je cherchais des thèmes, des rebondissements, un fil directeur. Dans ce qu'était devenue ma vie, rien de tout cela ne me paraissait plus utile. La peine se relançait elle-même avec une merveilleuse aisance. Elle diminuait un peu, paraissait disparaître, un ou deux jours j'oubliais. Et un imbécile rencontré me parlait de Béatrice : « Tiens, tu sais, je l'ai vue hier avec le gros Harry. Il y a quelque chose entre eux ? » ou je retrouvais, en rangeant des papiers, une photographie de Béatrice devant Santa Maria in Cosmedin. Alors, je m'asseyais ou je me couchais sur mon lit. Les souvenirs, les idées me venaient en foule épaisse. Je me sentais lucide et presque intelligent : j'échafaudais des hypothèses, je me disais : « Je comprends Béatrice mieux qu'elle ne se comprend elle-même ». C'était peut-être vrai. C'était horrible.

Vous vous rappelez Hélène ? Elle tomba amoureuse de moi. Je la traitai presque avec férocité. Mais je lui étais reconnaissant. Elle me rendait un peu d'estime pour moi. Elle mettait un baume, non sur ma peine qui restait aussi vive, mais sur mon amour propre.

Un soir, elle me raconta qu'elle avait fait l'amour avec Riccardo. Mon Dieu, comme ça m'avait amusé, tout ça, jadis, ces entrelacements des corps, ces liens entre les êtres dans l'espace et le temps. Je me disais que la vie du monde moderne était construite là-dessus. Tout partait de là, tout y aboutissait. Le soir où Hélène me raconta ses aventures avec Riccardo, j'étais, je me rappelle, dans une boîte de nuit où j'étais allé plusieurs fois avec Françoise et ses amis. Je dus me lever pour aller vomir. Je n'étais plus très résistant à ces plaisirs qui m'avaient tant amusé. J'étais touché.

Pauvre Hélène ! Elle m'aima bien, je crois. Nous avions d'étranges relations. Il n'y avait rien de compliqué chez elle, comme chez Françoise par exemple. Elle savait que j'aimais Béatrice. Elle attendait. Je n'étais pas malheureux avec elle. Elle m'amusait, elle n'était ni sotte ni laide. Je me rappelle aussi qu'un jour, elle m'emmena chez elle à la campagne. Sa mère était là. Des amis, qui n'étaient pas très à jour, lui avaient raconté sur moi de ces horreurs assez véridiques dont je tirais jadis quelque ridicule vanité. Elle ne savait pas, la digne femme, que je n'en étais plus là. C'était une personne très comme il faut. Elle était pleine d'illusions : elle me voyait en séducteur, et elle croyait sa fille très pure. Nous eûmes le soir, au coin de la cheminée, une curieuse conversation. Malheureux comme je l'étais à cause de Béatrice, je la mis en garde contre l'abominable monde moderne, contre les périls qui guettent de toutes parts. J'étais l'apôtre de la protection de la jeune fille. Je lui racontai avec indignation quelques-unes des histoires où je m'étais naguère délecté. Je la laissai horrifiée. Elle dit à Hélène combien elle était heureuse de nous savoir liés. Elle fonda de grands espoirs sur moi. Je pus tranquillement coucher avec sa fille.

Hélène ne faisait pas comme Françoise des expériences sur ma personne. Elle voulait simplement me garder, ou plutôt me gagner à elle. Je me sentais bien avec elle. Je me disais que peut-être ce serait le bonheur. Elle me dit un soir : « Rappelle-toi les débuts de ton histoire avec Béatrice. Si je te trompais, peut-être, tu m'aimerais. » Je tâchai de rentrer en moi-même. Réfléchir est difficile. Peut-être oui, je l'aimerais. La tendresse d'Hélène me touchait. Nous partîmes ensemble passer quelques jours à la montagne.

C'était le printemps déjà. Le soleil brûlait sur la neige. Nous fûmes heureux. Nous montions, dès le matin, vers les sommets où brillait déjà le soleil. Nous nous mettions à marcher. Quand Hélène était fatiguée, je portais ses skis en grommelant. Elle rayonnait de bonheur. Nous marchions toujours. Parfois nous mettions des peaux de phoque sous nos skis. A midi, nous étions haut. Seuls tous les deux. La neige était incroyablement blanche, le ciel incroyablement bleu. Elle était très blonde et très brune, la peau déjà brûlée. Nous inscrivions nos noms sur une neige où personne n'avait marché.

Nous nous asseyions sur nos skis, nous nous mettions à parler. Lentement et peu, comme les montagnards. Nous bâtissions une vie rendue merveilleusement pure par la neige, la blancheur, le froid, par le soleil brûlant.

— Ce serait agréable, disais-je, nous aurions une maison avec...

Hélène écoutait. Nous fermions les yeux. Elle parlait à son tour. En bas, le soir, dans les boîtes de nuit, les gens s'embrassaient comme à Paris. Nous ne nous touchions même pas, Hélène et moi. Je me désintoxiquais.

« Merci, Hélène. » Je lui disais merci. Elle ne répondait pas. Le soleil commençait à descendre. Comme c'est déchirant, le calme qui rentre dans un cœur apaisé. Je respirais lentement, « à fond », comme disent les moniteurs. Toute une partie du monde et des choses qui me paraissait naguère ridicule me semblait maintenant très douce : la nature, le silence, la littérature paysanne, les montagnes, les bons sentiments. Je me disais aussi que nos plaisirs comme nos peines étaient artificiels. Ils venaient du temps et de l'argent dont nous pouvions disposer.

La montagne est comme la mer et les week-ends, un des contre-poisons de notre civilisation moderne. Les trains vont de plus en plus vite, les avions se prennent de plus en plus aisément : on en profite pour aller là où il n'y a ni train ni avion. Mais comme beaucoup de gens ont la même idée, nos solitudes sont surpeuplées. Et il faut nager assez loin ou grimper assez haut pour ne plus trouver personne. Quand Hélène ou moi rencontrions des amis, nous nous arrangions toujours pour fuir : elle, parce qu'elle m'aimait, moi, parce que j'avais peur qu'ils ne me parlent encore de Béatrice.

Il y avait d'ailleurs assez peu de chances pour que personne me parlât de Béatrice. Les gens parlent assez peu à quelqu'un de l'être qui lui est le plus cher — si ce n'est par politesse ou par méchanceté.

Longtemps, j'ai été terrifié à l'idée d'apprendre tout à coup ses fiançailles ou son mariage. J'osais à peine, dans les journaux, lire ces carnets ridicules où la bourgeoisie fait part des mouvements démographiques qui l'agitent. J'avais beau me dire que sans doute son mariage ou ses fiançailles n'y seraient peut-être pas annoncés. Tout me paraissait possible maintenant de sa part. Elle épouserait un vicomte ou l'héritier d'une fabrique de matelas et un grand mariage emplirait Saint-Honoré-d'Eylau. Ou bien j'apprendrais un beau jour qu'elle était collée à Tampico avec un cuisinier chinois. L'amour multiplie les dangers.

Toutes ces rêveries qui m'assiégeaient sans trêve me laissaient quelque repos quand le soleil brillait sur la neige. Hélène skiait bien. Quand le soir s'annonçait au loin, à la dernière minute, nous dégringolions en une demi-heure les pentes, les parois, les couloirs

que nous avions mis sept ou huit heures à traverser en grimpant. Le souffle coupé, heureux, transis de froid et en nage, nous arrivions en bas ensemble. Elle me précédait souvent car elle skiait un peu plus vite que moi, et je voyais devant moi sa silhouette nette et pure se découper sur le ciel, sur la neige, sur les sapins et se fondre enfin dans le soir qui tombait.

J'étais calme, presque heureux. L'angoisse me reprit un peu, sur les quais de la gare de Lyon, au petit matin, sous une pluie fine.

*
* *

J'entrais dans l'enfer. Mais je ne le savais pas. Une miséricordieuse Providence nous cache l'avenir de désespoirs où nous nous avançons. J'avais repris mes habitudes. Les chagrins s'y cachaient encore, tapis sous les souvenirs et sous tous les gestes quotidiens, mais le temps qui passe les entoure d'une ouate, les insensibilise peu à peu. J'avais mal encore, mais je pouvais vivre. Une vie triste, un peu, où l'attente était remplacée par la résignation. Je n'étais pas encore descendu à ces profondeurs de souffrances où de mystérieux rendez-vous m'avaient été donnés auxquels il allait falloir que je me rende. Il me semble aujourd'hui que je savais alors que j'avais encore à souffrir. Mais les prémonitions sont aisées à établir après coup. Il me semble pourtant que j'errais dans Paris en attente de quelque chose qui allait bouleverser de nouveau ce calme apparent et trompeur.

Je revoyais quelques amis. On ne me parlait plus guère de Béatrice. Oui, on l'apercevait de temps en temps, à droite, à gauche, avec celui-ci, avec celui-là. Je buvais un peu. Le soir, chez moi, une espèce de panique me prenait. C'est alors qu'arriva un soir ce que j'avais tant attendu.

Ce fut un simple coup de téléphone. Un coup de téléphone de Béatrice. Elle demandait si elle pouvait passer me voir. Je lui dis que oui. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain. Je passai une nuit incroyablement agitée, entrecoupée de cauchemars. L'espoir m'avait ressaisi d'un seul coup, m'enlevait, comme un paquet de mer, vers des hauteurs où l'incrédulité n'était pas absente. La voix de Béatrice avait été très sèche, presque froide. Je me répétais que le bonheur, ce n'était plus possible. Mais mes vieux rêves ne m'avaient pas abandonné : elle allait se jeter dans mes bras.

Elle sonna le lendemain soir. C'était un samedi. Il avait fait assez beau toute la journée, avec de petits nuages qui filaient prestement. Elle entra. Nous restâmes un peu éloignés l'un de l'autre après nous être embrassés sur les joues. Elle avait mauvaise mine, l'air fatigué, un imperméable sur le dos, un béret sur la tête.

Je ne me rappelle pas bien comment tout ça s'est passé. Je crois

qu'elle est restée debout et que je m'étais assis sur le lit et qu'elle commença par ces mots :

— Il se passe quelque chose...

Oui, c'est ça. Elle dit : « Il se passe quelque chose... » Elle avait la respiration un peu rapide et un air... non, je ne sais plus. Mais je suis sûr qu'elle commença par ces mots : « Il se passe quelque chose... » Le reste vint très vite, en peu de mots qui durèrent très longtemps. Oui, il se passait quelque chose dans ce corps qui était ma vie même : Béatrice attendait un enfant.

Je crois que je devins très pâle, que je me tordis les mains. C'était comme une grande douleur qui me remplaçait en moi-même.

— Ce n'est pas la peine de se mettre dans cet état, me dit Béatrice d'un ton froid. Ce sont des choses qui arrivent tous les jours.

Les idées se battaient dans ma tête. J'étouffais. J'avais une douleur dans ma gorge qui pesait d'un poids incroyable. Nous nous mîmes à parler peu à peu, elle très calme, moi balbutiant.

Elle parlait obscurément, je comprenais mal. Tout se passait dans une espèce de brume. Soudain une idée émergea, toute seule, de ce brouillard : j'allais épouser Béatrice. Elle était en train de me dire qu'elle n'aimait pas le père de cet enfant. Et mon désespoir se fondait en un grand bonheur un peu triste.

Elle s'était assise sur le lit. Je lui avais pris les deux mains. Je parlais. Je crois que je la touchais un peu : il y eut quelques larmes dans ses yeux.

— Oh ! Béatrice ! lui dis-je. Qu'avons-nous fait ? Tout est ma faute. Pardonne-moi. Tout sera difficile, mais tout sera sauvé.

C'était ridicule et merveilleux. Je crois bien que nous pleurâmes un peu ensemble. Je me sentais l'âme noble et généreuse. Nous nous pardonnerions mutuellement et nous serions heureux.

Elle s'était jetée contre moi et elle continuait à pleurer. En vérité, j'avais le cœur brisé par ses larmes. Mais c'était une douleur exquise et douce, non plus cette douleur absurde de l'absence et du désespoir.

Je me mettais à sourire. Je disais :

— Mon Dieu, que de larmes !

Et j'essuyais ses yeux avec mon mouchoir.

Elle s'arrêta de pleurer. Elle était tout à coup extraordinairement maîtresse d'elle-même.

— Je ne veux pas garder l'enfant, dit-elle.

Ce qui m'étreignait alors, c'était un inextricable mélange de bonheur et de douleur : de douleur devant ce gâchis, de bonheur parce que je m'imaginais chacune de ses paroles comme une preuve d'amour pour moi. Oui, il fallait souffrir pour pouvoir être heureux. Nous étions transfigurés par la douleur. Ma légèreté s'était évanouie. J'étais responsable de tout. Béatrice avait failli se perdre par ma faute. Mais je réparerais tout. J'étais en train de payer, pour ma

sottise. Rien, sans doute, ne serait jamais effacé, ni peut-être oublié ; mais tout était déjà pardonné.

— Je ne veux pas garder l'enfant.

Je la regardai. Elle était pâle et belle. Comme la petite fille de Rome s'était transformée ! Elle était devenue presque dure, froide, résolue. Je me reprochai de n'avoir jamais cherché à la comprendre. Mais j'étais prêt à tous les courages.

— Béatrice, lui dis-je, si tu veux, tu pourrais le garder.

Je parlais d'une voix basse, basse et lente. Des vies entières se jouent ainsi en quelques mots.

— Tu pourrais le garder, si tu veux. Oui, tu pourrais le garder...

J'avais le sentiment de faire un immense sacrifice. Mais je ne voulais pas faire de reproches. Je voulais tout donner. Ce que je m'imaginais encore, c'était qu'elle attendait mes paroles pour se jeter dans mes bras. Je ne sais si je fis appel à mon courage ou si je me laissai aller au contraire à ce qui m'emportait irrésistiblement :

— Béatrice, demandai-je, Béatrice, veux-tu m'épouser ?

Elle se tourna vers moi. Je vis son visage se transformer sous mes yeux. Ah ! ces paroles qui nous frappent, ces expressions des visages qui nous révèlent soudain des abîmes ! J'étais, comme on dit, suspendu à ses traits. Il y avait un grand silence. Je compris soudain que ce qui se peignait dans ces yeux, sur ces lèvres, ce n'était pas le bonheur, ni la joie, ni une reconnaissance éperdue. C'était la surprise. Une surprise glacée et lasse. Elle était très près de moi, maintenant et elle dit seulement trois mots d'une voix très lente, très basse, en m'effleurant le front du bout de ses doigts :

— Mon pauvre amour, dit-elle.

Il y avait dans sa voix, toute la douceur et tout le mépris du monde.

*
* *

La nuit entière se passa à parler et à se taire. Nous disions quelques mots sans suite avant de rester longtemps silencieux. J'avais été chercher du whisky et nous bûmes beaucoup dans une espèce d'engourdissement à la fois aigu et lourd. Quand le jour se leva, tout était terriblement clair. Je reconstruisais dans ma tête des mécanismes très subtils. Mais au fond c'était simple et peu nouveau : Béatrice ne m'aimait pas. Béatrice ne m'aimait plus. Je crus comprendre qu'elle aimait quelqu'un qui ne l'aimait pas et elle allait avoir un enfant d'un homme qui lui était indifférent et à qui elle s'était donnée par lassitude et peut-être pour changer.

Elle me tendait du whisky. Je buvais.

— Tu crois qu'il n'y a rien à faire ?

Elle secouait la tête. De temps en temps, une espèce de fureur me

prenait. Je me jetais sur Béatrice et je la secouais. Elle me regardait, simplement. Alors je me cachais le visage dans les coussins.

Nous parlâmes aussi de choses sérieuses, c'est-à-dire d'argent. Béatrice n'en avait pas. Je me mis à rire sans pouvoir m'arrêter.

— Mais c'est très sérieux, ce que je te dis là ! dit-elle d'un ton irrité.

— Oui, je sais, dis-je, mais le reste est si plaisant.

Il fut décidé que j'emprunterais la voiture d'un ami et que je mènerais moi-même Béatrice en Suisse où quelqu'un lui avait donné une adresse. Nous bûmes encore en regardant la carte. Nous partirions le lendemain vers cinq heures de l'après-midi et nous coucherions en route. Allons ! voilà un voyage qui ne s'annonçait pas mal. Nous bûmes encore pour fêter ces projets. Béatrice me quitta vers six heures du matin et je dormis mal jusqu'à midi.

***

Ce fut la croix et la bannière pour trouver une voiture. L'ami sur qui je comptais en avait absolument besoin. Je me mis à courir à droite et à gauche, comme dans les films réalistes italiens. C'était une suite de coups de sommettes, d'excuses gênées et d'échecs. Enfin je pensai à Hélène. Elle avait une vieille 11 CV, noire bien entendu, et assez sinistre. Elle ferait très bien l'affaire. Hélène fut parfaite. Elle ne me demanda rien et me prêta la voiture.

Nous partîmes vers cinq heures du soir, presque à l'heure prévue. J'allai chercher Béatrice. Elle avait une petite valise en tissu écossais, un manteau gris un peu minable. Elle faisait misérable. C'était le rôle de l'emploi. Je n'avais pas très mal. L'espoir était peut-être encore tapi en moi. Je me flattais, sans me l'avouer, d'un avenir merveilleux où Béatrice et moi, purifiés par la souffrance étions jetés l'un vers l'autre. Charmant, non ? Et puis l'action entraînait tout. Nous prîmes la route de Fontainebleau, de Sens, d'Avallon. C'était pour moi la route de tous les plaisirs, celle qui menait vers la Provence et le Midi, vers Florence et vers Rome, vers les Alpes et la Suisse où il devait encore y avoir assez de neige pour faire du ski sous un soleil brûlant. Mais nous allions à Lausanne, dans une clinique. Nous roulions vite. Je dis à Béatrice que peut-être nous allions nous tuer en voiture. Elle fit un geste d'indifférence. Tout se réglerait fort bien ainsi. Je prenais comme en rêve les tournants de la route. Les moments les plus graves de notre vie, ceux dont nous nous souviendrons comme de brûlures qui feront longtemps mal, se déroulent souvent pour nous comme des films lointains et vagues où nous n'avons presque pas part. De temps en temps nous échangions quelques mots. Le soir tomba sous un ciel merveilleux. Nous nous mîmes à chercher les étoiles. Béatrice trouva la première. Elle brillait d'un éclat pâle qui

se renforçait de minute en minute, au fur et à mesure que le ciel devenait bleu sombre puis noir. Une vague de tristesse me submergea. Je tendis ma main ouverte à Béatrice. Elle y posa la sienne. Quelque chose éclata en moi : c'était mon amour pour elle.

Nous roulions, nous roulions. D'être avec Béatrice me rendait sans motif confiance et gaieté. Il me fallait penser à ce qui nous jetait sur cette route pour que la vie m'apparaisse ce qu'elle était vraiment : une espèce de cauchemar. Que nous aurions été heureux, Béatrice et moi, sur cette route sombre qui sentait bon, balayée par les phares, où de temps en temps un pont ou une voiture de sport sifflaient à nos oreilles, si je ne l'avais pas aimée, si elle n'en aimait pas un autre, si elle n'avait pas... Ah ! bien sûr, si nous nous étions aimés... Mais c'était trop demander. Tout ce que je souhaitais maintenant, c'était qu'il n'y eût plus rien entre nous qu'une de ces affections calmes qui sont une forme du bonheur résigné. Mais je l'aimais. Sur cette route entre Sens et Joigny, entre Auxerre et Avallon, je me remettais à avoir mal. Il y avait des mois maintenant que j'avais mal. Drôle de petite douleur sourde au milieu de moi-même, qui enlevait son poids à tout, et qui se confondait avec moi.

Béatrice s'endormait. Elle appuyait sa tête sur mon épaule. Je passais mon bras autour d'elle. J'arrêtais la voiture. Je la regardais dormir. Je repartais, le poids de Béatrice portant sur mon épaule. Vézelay à droite, Dijon à gauche, les routiers arrêtés en groupe devant les relais et les postes d'essence. Les horloges tournaient, nous nous déplacions sur la carte ; et des douleurs, comme des rats, nous dévoraient sourdement. Tout fonctionnait à ravir : le temps, l'espace, la succession du jour et de la nuit. Parfait. Mais j'avais mal.

Nous nous arrêtâmes pour dîner dans une espèce de bar sinistre au bord de la route. J'avais faim. Je ne pouvais rien avaler. Le néon tombait du plafond. Trois hommes parlaient à voix basse et le bruit des chaises déplacées ou des verres qu'on heurtait résonnait lugubrement.

— Qu'est-ce que tu veux ? demandais-je à Béatrice.

— Une bière et deux œufs sur le plat.

— Tu n'es pas trop fatiguée ?

— Non, ça va ; et toi ?

— Moi, ça va.

Ainsi parlions-nous sous le néon au bord de la route. J'éprouvais une sorte de douceur à pouvoir m'occuper d'elle. Mais cette banalité, tout ce que nous n'osions pas dire ou demander, cette lumière crue, cette hâte désespérée, ce gâchis, c'était l'enfer.

— J'aimais bien la vie, tu sais, dis-je sottement à Béatrice.

Elle me regarda presque avec haine :

— Moi aussi, dit-elle.

Les idées passaient dans ma tête comme des éclairs et laissaient

derrière elles un sillage brûlant. Le temps n'est pas réversible ; je payais trop cher ce que j'avais fait. Mais il fallait que je parle.

— Tu te rappelles les routes d'Italie ?

Oui, elle se rappelait.

Je baissai la voix et je dis :

— Pardon, pardon.

Nous arrivâmes très tard dans une petite ville dure, endormie et tout en longueur. C'était, je crois, Pontarlier, mais je n'en suis plus sûr. Je n'en pouvais plus de fatigue. J'arrêtai la voiture devant un hôtel hermétiquement clos et d'où ne filtrait aucune lumière. Nous entendions la sonnette de nuit retentir, mais personne ne venait. Béatrice avait les traits tirés, elle tombait de sommeil. Enfin, on vint ouvrir. Je demandai deux chambres. Il n'y avait plus qu'une chambre avec un grand lit.

Oui, nous dormîmes ensemble, cette nuit-là. C'était une chambre affreuse, aux papiers lépreux. Le lit était vermoulu. Je pris la main de Béatrice endormie. Quand nous nous réveillâmes, elle avait sa tête sur mon bras.

Lausanne était gai. Il faisait beau. Nous trouvâmes la clinique sans trop de difficultés et puis un petit hôtel assez charmant. Nous décidâmes d'oublier pendant quelques heures, jusqu'au lendemain matin. Et nous avons oublié. Nous nous sommes promenés, nous avons dîné. Nous avons ri pendant le dîner. Nous nous racontions des histoires qui nous amusaient l'un l'autre. Pendant quelques heures, le temps a passé sans nous écraser de son poids.

Nous jouions un peu à cache-cache. A chaque phrase se présentaient des souvenirs, des abîmes. Nous les contournions. Cette nuit de Lausanne... Après le dîner, nous allâmes danser dans une boîte.

Le champagne était bon. Nous buvions à nos amours, à notre passé, nous osions presque parler.

— Tu aimes quelqu'un ? demandai-je.

— Oui, disait Béatrice.

— Et il t'aime ?

Elle secouait la tête. Non, il ne l'aimait pas.

— Il ne t'aime pas ? disais-je choqué. Il est fou.

Elle me regardait. Je versais un peu de champagne. Je souriais.

— Tu crois que nous serons de nouveau heureux ?

— Je ne sais pas... peut-être.

— Mais séparément.

— Oui, séparément.

Nous buvions. Nous levions nos verres l'un vers l'autre dans la demi-obscurité, dans le vacarme de l'orchestre. Nous souriions. Nous étions l'image de la gaieté de vivre. J'étais triste à crever.

Nous rentrâmes à l'hôtel assez tard. Nous ne nous levâmes pas tôt. Et Béatrice partit pour la clinique. Je l'accompagnai jusqu'à la porte

avec un petit sac. Le soleil brillait encore sur les Suisses opulents et calmes. J'embrassai Béatrice sur les deux joues. Et puis je partis sans me retourner.

Je lus l'*Adieu aux Armes* sur les bords du lac. Catherine y meurt, à la fin, dans la clinique où lui vient la voir. Je m'imaginai un instant que Béatrice allait mourir aussi. La littérature m'impressionne toujours. Mais elle ne mourut pas. Je la revis le visage toujours dur, les yeux secs, le corps vide.

Elle ne me dit rien. Je ne lui demandai rien. Elle n'avait pas eu très mal. Nous avions un jour encore à perdre. Des espoirs insensés m'envahissaient à nouveau. Tous les liens de Béatrice avec le passé étaient maintenant morts. Tous? non. Elle m'avait dit qu'elle aimait quelqu'un. Mais j'étais décidé à tout. J'attendrais. Il ne l'aimait pas. Toutes mes espérances reposaient maintenant sur l'éloignement que Béatrice pouvait inspirer à un autre homme. J'espérais celui-là brutal, violent, sot — aussi sot que moi jadis. Peut-être chasserait-il Béatrice, peut-être lui ordonnerait-il de ne plus jamais chercher à le voir? Je savais bien que cette attitude pouvait mener Béatrice aux extrémités de la passion. Mais je serais là, si discret, si calme, si plein d'un amour entièrement maîtrisé qu'elle finirait par oublier et par m'aimer de nouveau. Je vivais dans un univers rose et benêt où toutes les ressources d'une imagination orientée se mettaient au service de la plus affligeante puérilité.

Béatrice semblait reconnaissante de ce que je faisais pour elle. Elle m'avait rendu un peu de son amitié. Je n'osais plus, même en pensée, formuler ce que j'espérais. J'avais trop édifié de combinaisons, trop envisagé d'hypothèses. Je me laissais aller maintenant à ces instants où rien ne se passait, mais où j'osais respirer. Tout reposait, bien entendu, sur les plus considérables illusions. Et je me surprenais à imaginer ce que serait la vie à Paris, à m'interroger sur l'été, sur l'hiver qui allaient se succéder, sur l'autre printemps, sur l'autre été, sur l'autre hiver. La passion tend à se perpétuer.

Tout à coup, je la regardais avec une sorte d'épouvante ; ce qui s'était accompli dans cet être dont j'avais tant envie m'apparaissait effroyable : ce corps usé, ces craintes, ces imaginations, son passé et le mien me faisaient également horreur. Mais ce qu'il y a de cruel dans les sentiments violents, c'est qu'on y aime ce qu'on n'aime pas. Ah ! s'il m'avait été permis de prendre sur moi ce malheur, de le partager avec elle. Mais il nous fallait souffrir chacun de notre côté.

Nous avions du mal à parler. Il y avait un silence entre nous, fait de nos fautes et de nos remords — non, de mes fautes et de mes remords. Je m'imaginais que si un prodigieux effort nous permettait soudain de percer ce silence en jetant de l'un à l'autre comme un pont furtif de confiance réciproque, tout ce que nous avions dans le cœur s'écoulerait par là, et nous parlerions. Mais le silence chez Béatrice était tourné

seulement vers des visages que je ne connaissais pas : ceux de ces hommes qu'elle avait aimés ou qu'elle aimait. Alors de nouveau, c'était des flambées de douleur en moi.

Je m'étais souvent étonné jadis des suicides provoqués par des amours malheureuses. Je pensais avec raison qu'il n'y avait qu'à attendre. Quand je regardais Béatrice, je savais encore que tout cela passerait, que cette souffrance, un jour, je m'en souviendrais en souriant. Mais je ne le voulais pas. Je voulais la garder précieusement, m'enfoncer en elle. Et je tremblais de penser qu'un jour elle me quitterait aussi et qu'alors tout serait fini.

Il se mêlait à tout cela une grande fatigue physique, une lassitude, un dégoût de moi-même et des autres. Des autres, de Béatrice. Tout était perdu et gâché. Si jamais Béatrice me revenait un jour, serais-je capable d'oublier tout ce que j'avais souffert ? Et si j'oubliais, n'allais-je pas cesser de l'aimer ?

Parler. Je mettais tous mes espoirs dans ces mots brûlants que nous échangerions. Mais le visage de Béatrice restait sec et il se fermait quand je disais : « Peut-être un jour... », ou quand je posais des questions. J'avais peur de ce visage clos où ce que je lisais était très clair : c'était ma condamnation.

Je me reproche encore de n'avoir sans doute pas tout essayé. Par lâcheté, par faiblesse. Oui, c'est vrai, j'avais trop peur. J'avais trop souffert. Je ne sais si c'est du bien ou du mal que me fait cette idée qu'en Béatrice peut-être quelque chose attendait un geste que je n'ai pas fait, une parole que je n'ai pas dite. J'aime mieux m'imaginer que nos destins étaient écrits.

Et si Béatrice à son tour avait raconté ces journées ? Qu'aurait-elle dit ? Qu'elle se vengeait de moi ? Qu'elle n'y pensait même plus ? Qu'elle était prête à m'aimer et que j'étais trop maladroit ? En vérité, je crois que Béatrice ne s'imaginait même plus que je souffrais. Elle était trop occupée à souffrir pour un autre.

Lausanne reste marqué pour moi de tous les stigmates du chagrin. Heureux ou malheureux, l'amour déteint ainsi sur un monde qu'il colore inlassablement. Le temps et l'espace ne sont plus neutres dans l'amour. Ils se chargent de nos espoirs et de nos attentes, et le monde entier se couvre ainsi peu à peu d'un réseau de signes qui lui donnent un sens parfois absurde.

Ce qu'il y avait d'affreux à Lausanne, c'était que la ville était assez gaie et que des bouffées d'espoir et de plaisir de vivre finissaient par m'y envahir. Le jour de notre départ, nous avions été prendre notre petit déjeuner sur les bords du lac. Il faisait très beau. J'avais pris la main de Béatrice et elle me l'avait laissée. J'avais un peu parlé. Béatrice m'écoutait. Je parlais avec une prudence extrême. Mais le silence de Béatrice m'encourageait. « Elle ne me laisserait pas souffrir »

me disais-je. « Elle m'arrêterait. » Puisqu'elle ne m'arrêtait pas, je continuais à parler. Je disais ma souffrance, que j'avais compris ma sottise, que je lui pardonnais.

Elle me regarda d'un air où je ne pus démêler la part de la tristesse et celle de la vengeance. Il y avait comme un sourire vague sur ses lèvres.

— Pourquoi recommences-tu ? C'est chaque fois la même chose. Tu sais que ma réponse sera toujours la même.

Nous nous levâmes. Béatrice devait aller voir une amie avant de partir. J'allais me promener seul pendant une demi-heure.

Je me rappelle cette promenade dans Lausanne comme quelque chose d'infiniment triste et pourtant d'assez doux. Les derniers liens allaient se détacher. Maintenant j'étais calme et mélancolique. Résigné. Béatrice m'avait dit que sa réponse serait toujours la même. Maintenant, il ne fallait plus lutter. Il fallait oublier. Nous oublierions. Il faisait très doux à Lausanne. Il y avait des bateaux sur le lac. Des jeunes filles me croisaient. Plusieurs d'entre elles me parurent très belles. Je retrouvai Béatrice et nous quittâmes la ville.

Nous roulions. La route, les arbres, les nuages dans le ciel. Ce long ruban devant nous. Cette route de Suisse en France, c'était la fin d'une certaine ardeur à vivre. Avant, je me débattais, je souffrais, j'espérais envers et contre tout. Avant encore, je me moquais de tout. Maintenant, je ne luttais plus. Ce chagrin calme, cette lassitude apaisée c'est sans doute ce qu'on appelle être vaincu.

Le moteur tournait rond. J'avais de l'essence. Je vérifiais le frein, c'était un peu une manie. Bon, il était desserré. J'aimais bien les voitures. Un jour, peut-être, j'aurais une petite voiture de sport où je roulerais très vite. J'aurais oublié Béatrice. J'eus comme un éblouissement de bonheur : j'oublierais Béatrice.

— Tu sais, me dit-elle, je voudrais passer par Dijon.

Moi je n'avais pas pensé passer par Dijon. J'avais un petit itinéraire à moi que je m'étais proposé de suivre. Ce souhait de Béatrice déclencha quelque chose en moi : elle avait envie de quelque chose, de faire quelque chose avec moi, de voir des maisons, des coteaux, de partager quelque chose avec moi. Toutes ces consolations que j'avais trouvées s'évanouirent instantanément devant cette ombre d'espoir. Je pensai en un éclair que mon bonheur s'appelait Dijon.

Je feignis l'indifférence. Je ne voulais plus qu'une chose : un espoir. Je n'osais pas parler, demander à Béatrice pourquoi elle voulait voir Dijon. Je voulais faire durer mon angoisse parce qu'elle faisait durer mon espérance.

L'amour n'est rien d'autre que la torture par l'espérance.

Mais la logique de l'amour malheureux est plus éloignée de la saine raison que les mentalités les plus primitives. Si l'être aimé ne se comporte pas de façon à combler la soif de tendresse du candidat au malheur,

les explications les plus folles apparaissent aussitôt plausibles : c'est une ruse, c'est une manœuvre : l'amour, de toute façon est surabondamment prouvé. Quelques heures plus tard je me disais de nouveau, que Béatrice m'aimait.

Dijon était pour moi cet espoir longtemps attendu. Dans la ville des ducs de Bourgogne un lent cheminement secret des sentiments de Béatrice, que seule l'apparence des faits contredisait totalement, ferait enfin battre à l'unisson nos cœurs réconciliés. Nous arriverions devant le Palais des ducs, nous arrêterions la voiture, nous ferions quelques pas peut-être, ou bien nous entrerions dans un restaurant ou dans le fameux hôtel de Dijon, et alors Béatrice se tournerait vers moi, et elle me dirait comme elle m'avait dit un soir dans ce rêve qui m'avait été si cruel : « Je t'ai toujours aimé. » Je prendrais Béatrice dans mes bras, je la regarderais longtemps, je ne dirais rien. Ma vie commencerait alors : ce serait la nôtre. Un camion me frôla. Ah ! non, ce serait trop bête ! Un accident de voiture aux portes de Dijon. Deux morts qui auraient eu le temps peut-être, avant d'expirer, de s'avouer leur amour.

Nous nous tûmes jusqu'à Dijon. Le soir tombait. Il faisait encore jour, mais la nuit s'annonçait déjà. J'aime cette heure entre le jour et la nuit où les cœurs s'apaisent. Je vis la plaque qui portait le mot Dijon. Nous entrâmes dans la ville. Je tremblais.

— Tu as froid ? me dit Béatrice. Non, je n'avais pas froid.

— Où allons-nous ? demandai-je. Béatrice ne me répondit pas : « N'importe où », mais :

— A l'hôtel de la Cloche, si tu veux bien. J'avais quelque chose qui bondissait en moi ! le cœur peut-être, ou l'âme, ou l'estomac. Je trouvais mon chemin, la place, l'hôtel. Je ralentis.

— Tu vas me laisser là, dit Béatrice.

Et puis tout alla très vite.

— Tu retrouves quelqu'un ? demandai-je.

Béatrice me regarda.

— Oui, dit-elle.

— Le père de... Je fis un geste du menton.

— Non, dit Béatrice.

— Celui que tu aimes ?

— Oui.

— Et il ne t'aime pas ?

— Non, dit Béatrice.

— Tu vas coucher avec lui ?

— J'espère.

— Bon, dis-je.

Béatrice se taisait. J'attendais. Elle mit la main sur la poignée de la porte.

— Alors, adieu, dis-je.

J'avançai la tête pour l'embrasser. Elle s'approcha de moi. Je l'embrassai sur les deux joues.

Elle souriait d'un air désolé. Elle était un peu lasse. Elle descendit de voiture. Je pris sa valise. Je la portai jusque dans le hall de l'hôtel. Elle était debout, mince, un peu pâle. Je me rassis devant mon volant. La voiture était sale. Je regardai l'hôtel. J'avais les yeux un peu brouillés. La fatigue sans doute. Il faisait presque nuit. Les lumières s'allumaient. Elle leva la main, fit un signe. Je levai la main aussi. Nous nous regardâmes. Je mis le moteur en marche et je partis. Je me dis que tout était bien : c'est le dernier mot du désespoir.

*
* *

Qu'il est lent, le temps du malheur ! Les heures passèrent, interminables ; les jours, interminables, les semaines, interminables ; les mois, interminables : et les saisons, interminables. Je ne revis plus Béatrice. Le temps passé à l'attendre s'était transformé, non en une absence de temps, puisque je sentais jusqu'à l'écœurement son déroulement vide et morne, mais en un temps qui n'était plus tendu vers ce seul espoir : la revoir, et qui s'était comme affaissé en un sinistre avachissement. Le monde de l'amour malheureux est à la fois orienté et absurde : orienté, parce qu'il est tout plein d'un seul être ; absurde, parce que cette présence envahissante n'est pour nous qu'une absence et qu'elle ne semble être là que pour nous faire subir un vide.

J'étais sorti du monde de l'indifférence pour entrer dans un monde où la passion m'avait contraint par la force à donner un sens aux choses. Je continuais à croire que n'importe quoi arrivait n'importe quand à n'importe qui. Mais j'avais appris que vivre pouvait faire mal et qu'une existence entière pouvait être tendue vers un but. Ce but, je ne l'avais pas atteint. Ce n'était peut-être que pour cette raison-là qu'il me paraissait si précieux. L'indifférence prépare admirablement à la passion : dans l'indifférence rien ne compte ; dans la passion, rien ne compte plus, sauf un seul être qui donne son sens à tout. L'État ne m'intéressait pas, ni l'art, ni le sort du monde, ni l'argent, ni Dieu et ses desseins obscurs. Seuls mes souvenirs me faisaient encore survivre. Oui, ma vie avait enfin pris un sens pour moi : elle avait le visage du malheur.

De temps en temps, une révolte me prenait contre l'absurdité de ma vie, contre la méchanceté des choses. Je me disais alors qu'il n'était pas possible que rien ne demeurât de ce qui, à travers tant de folies et d'erreurs, avait été si fort en moi. Ces amours perdues doivent être écrites quelque part dans le ciel. J'en venais presque à penser que seul ce qui est perdu est gagné pour toujours.

Presque tout ce que j'avais fait avec Béatrice me revenait à l'esprit avec une radieuse et atroce précision. Quand des détails me manquaient

je passais des heures à des reconstitutions minutieuses. Je parvenais ainsi, avec des repères dérisoires qui me renvoyaient l'un à l'autre et au prix parfois d'efforts démesurés, à rétablir une chronologie complète de nos relations depuis Rome. C'est dans le désespoir de ces évocations enchantées que je me mis à écrire ces pages.

La moindre allusion à l'Italie me devint odieuse. Le nom de Béatrice crié dans la rue à un enfant qui courait me faisait battre le cœur. Je revoyais sans plaisir Françoise et la petite bande. Et puis l'amour s'effilocha. Les souvenirs poignants devènaient des souvenirs lamentables. De temps en temps, je ressassais encore le passé : je me rappelai un jour, en me promenant boulevard Saint-Michel, que Béatrice avait téléphoné en France de Lausanne. Je me torturai l'esprit pendant des heures et des heures, me demandant, mais en vain, si c'était alors qu'elle avait fixé son rendez-vous à Dijon. J'étais tout occupé ainsi de questions sans réponse. C'étaient les seules à m'intéresser.

Les histoires d'amour pour quoi j'avais jadis un faible me paraissaient écœurantes. J'avais perdu le goût des intrigues et des jeux. Un soir, en passant devant une église qui était, en outre, Saint-Sulpice, une idée très bizarre me vint : j'entrai. Je m'aperçus que je ne savais plus les prières que m'avaient pieusement apprises mon père et ma mère. Je me rappelais seulement le Souvenez-vous. Je le récitai. J'aimais cette prière qui disait que personne ne serait jamais abandonné. Et puis je vis un confessionnal en activité, un bon vieux qui dodelinait de la tête, son petit guichet entrouvert. J'allai m'agenouiller et je commençai à lui raconter des choses. J'avais le rouge au front. Quand il me parla de repentir, je pris mon courage à deux mains et je lui dis que c'était le malheur seul qui m'avait amené là.

La littérature m'apporta des secours inattendus et très vifs. Je l'avais ressenti déjà avec les prières : les mots seuls me consolaient un peu. Ils faisaient naître en moi un sentiment de plénitude où ma douleur et ma déréliction prenaient un sens soudain. Quand je me répétais les vers de Baudelaire :

Soyez béni mon Dieu qui donnez la souffrance

il me semblait qu'un peu de dignité m'était enfin rendue. Les consolations qui me vinrent ainsi de poèmes, parfois fort beaux et parfois très médiocres, sont tout à fait incroyables. Mais des airs dans la rue, les livres, les images avaient aussi leurs traîtrises. En lisant un journal ou une revue, en regardant une affiche, souvent une phrase, un mot faisaient surgir des souvenirs et je me remettais à souffrir. Il fallait vite fermer le livre ou le journal, me détourner de l'affiche, me perdre dans la banalité ou dans les beaux sentiments vagues que me distillaient les poètes.

Après de longs, longs mois, l'oubli que j'avais espéré et craint s'étendit lentement sur moi. J'eus de moins en moins mal. Ma vie était

seulement vide. Je me rappelais des scènes de temps à autre : un matin à Rome, un soir à Paris. Françoise me téléphonait. Hélène me téléphonait. Je regardais dans les postes les calendriers où les employés barraient les jours qui passaient. Je crus voir Béatrice deux ou trois fois dans la rue. On se demande où commencent les histoires : leur point de départ est toujours un peu arbitraire ; leur fin, même quand elle est brutale, traîne inlassablement dans les franges des souvenirs, dans les amertumes de l'oubli qui veut se faire et ne veut pas se faire. De temps en temps, j'émergeais ; je me disais : ça y est, c'est fini. Et j'étais heureux et malheureux. Un jour peut-être, je ne la reconnaîtrais même plus.

Je me liai d'amitié avec Riccardo. C'était un gentil garçon. Nous parlions très peu de Béatrice. Un soir, chez Lipp, sur les moleskines rouges, que j'avais retrouvées, il sortit une lettre de sa poche pour me la montrer. C'était l'écriture de Béatrice. Elle annonçait son mariage avec ce garçon un peu benêt qui était le frère d'Hélène. Il s'appelait Roger. C'était inattendu. J'eus l'impression que ma douleur avait fait le tour de ma vie. J'aime assez ces cercles qui se referment sur eux-mêmes. Je levai mon verre, je regardai Riccardo, je dis : « A nos amours. » Nous nous mîmes à rire tous les deux, mais j'avais envie de pleurer.

JEAN D'ORMESSON

CHRONIQUE DES LIVRES

LA FEMME, LE HÉROS ET LE VILAIN

poème populaire thaï

traduit par Mme J. Kasem SIBUNRUANG

(Presses Universitaires de France)

PRÉCÉDÉ d'une introduction qui retrace l'histoire de la littérature siamoise du XIIIe siècle à nos jours, cette traduction a été faite avec le plus grand soin par Mme J. Kasem Sibunruang, docteur de l'Université de Paris et professeur de français à Bangkok. Elle a été relue, selon les conventions de l'U.N.E.S.C.O., par M. George Coedès dont on connaît les savants travaux sur l'histoire et l'archéologie thaïlandaises. Un appendice et un lexique complètent l'ouvrage.

Ce conte, qui est l'un des plus populaires en pays thaï, mais peu connu en Occident, est une œuvre classique. Il est écrit en vers de six ou huit pieds et destiné à être récité ou chanté. Il relate des événements qui seraient survenus aux confins des XVe et XVIe siècles. Son thème évoque l'éternel triangle : le Héros (le beau et séduisant Khun Phèn), l'héroïne (l'adorable Phim) et le vilain (l'affreux Khun Chang). La rivalité entre les deux hommes aboutit à une tragédie : n'ayant su choisir, l'héroïne est condamnée à être décapitée.

J. AUBOYER.

(Suite de la chronique des livres page 90.

LA FIN DU FASCISME ITALIEN

LA NUIT DU GRAND CONSEIL

par **Maxime Mourin**

Le 5 février 1943 le comte Ciano, gendre de Mussolini (il avait épousé sa fille Edda) et ministre des Affaires étrangères depuis sept ans est limogé par son beau-père (en même temps que plusieurs autres ministres), et nommé, à titre de compensation, ambassadeur auprès du Vatican. Mussolini ne pouvait plus ignorer alors que Ciano en était venu à haïr les Allemands. En 1937 pourtant Ciano n'avait pas été étranger à la signature du traité Rome-Berlin, dit « pacte d'acier » ; et le 10 juin 1940 il avait approuvé la décision de Mussolini de déclarer la guerre à la France. Mais lorsque les premières défaites de l'Axe eurent lieu en 1942, Ciano, que le comportement dédaigneux des Allemands depuis la signature de l'armistice n'avait cessé d'exaspérer, commença de souhaiter que l'Italie se détachât de sa dangereuse alliée. A la même époque beaucoup de personnalités italiennes, même fascistes, souhaitaient que leur pays se séparât de l'Allemagne.

L'ancien généralissime Badoglio avait pris secrètement parti contre le Duce — et souhaitait une paix séparée avec les Alliés. Le général Castellano organisait une conspiration antimussolinienne. Dino Grandi, président de la Chambre des Corporations prenait contact avec le roi Victor-Emmanuel III hostile à la politique du Duce. Travaillaient dans le même sens Bonomi, Bottai, le duc Acquarone. En fait plusieurs conspirations prenaient corps. Le malaise devint tel que le 19 juin 1943, au cours d'un conseil des ministres, Cini (partisan de la paix séparée) eut le courage de demander à Mussolini de « clarifier la situation ». Le Duce ne réagit pas, mais les Allemands, sentant le Duce menacé, lui envoyèrent une division blindée pour le protéger (la division M).

Le 10 juillet les Anglo-Américains débarquaient en Sicile. Les troupes italiennes leur résistèrent mollement ou ne combattirent pas ; la cause fasciste avait, depuis la perte de l'Afrique, cessé de les intéresser. Une grande attaque alliée contre l'Italie continentale paraissait toute proche. Il semblait certain que nulle part les troupes italiennes ne tenteraient de résister sérieusement. Le roi avait enfin décidé de se

* Ci-dessus Palais de Venise à Rome (Roger Viollet),

séparer de Mussolini mais hésitait sur la voie à adopter pour y parvenir. Scorza obtint enfin du Duce (qui — effet des désastres et de sa maladie, un ulcère intestinal — paraissait plongé dans la torpeur) que le Grand Conseil fasciste fût réuni le 24 juillet. Pendant que les contacts se multipliaient entre les divers groupes de conjurés et le roi, quelques jours avant la réunion, Mussolini eut, à Feltre, une entrevue avec Hitler. Le Führer critiqua violemment la politique italienne. Mussolini qui avait promis à ses intimes de menacer l'Allemagne de « décrocher » si on ne lui envoyait pas de puissants renforts, garda un silence accablé. Quand il fut revenu à Rome, le général Ambrosio, généralissime italien, le lui reprocha vivement. « A Feltre, lui dit-il, vous avez laissé passer une excellente et la dernière occasion. » (N.D.L.R.).

L'ULTIME test, complémentaire et imprévu, avait confirmé dans leurs convictions tous ceux qui avaient un moment attendu de Mussolini un sursaut. Pour ne pas se laisser dépasser par les événements, ne pas accorder au seul général Eisenhower, commandant les forces alliées, le droit de décider de l'Italie, les conspirateurs devaient faire entrer leur action dans une phase concrète. Nulle part on n'était d'ailleurs entre temps resté inactif. Le 30 juin Bonomi avait vu le prince de Piémont, qui lui avait dit pleinement partager son point de vue mais s'était dérobé quand il avait été question d'une démarche commune avec Badoglio auprès de son père. Une autre démarche, le 3 juillet, de Badoglio auprès du prince héritier, n'avait pas donné plus de résultat. Le 8 juillet, on sut que le roi avait reçu Ambrosio, qui lui avait soumis un rapport très pessimiste sur la situation militaire, mais n'avait pris aucune nouvelle décision. Le 12 juillet, deux jours après le débarquement, tandis que Scorza s'agitait dans les bureaux de la place Colonna, Bonomi avait envoyé son ami, le sénateur Casati, chez Acquarone, afin que celui-ci communique au souverain l'expression de leur inquiétude et de leur impatience. Mais à sa grande stupéfaction, Casati avait entendu le duc lui dire que le souverain n'était ni pressé ni partisan d'une solution brutale. Il préférait qu'on ne s'attaquât que graduellement au régime. Avant de s'en prendre au fascisme, on se contenterait d'écarter Mussolini, en déclarant que la guerre continuait aux côtés des Allemands, tout en cherchant la meilleure occasion d'y mettre fin.

Bonomi est furieux. Il a appris que le roi vient d'accorder une audience à Badoglio pour le 15. Le 14 il se rend avec Casati chez le maréchal pour le convaincre qu'il faut désormais un prompt dénouement. Il se dit prêt à admettre qu'il reçoive avec la présidence du Conseil les pleins pouvoirs. Bonomi se contentera de la vice-présidence d'un conseil politique où seraient représentées toutes les tendances antifascistes, où siégeraient en particulier l'ancien président Orlando et Benedetto Croce. Badoglio choisirait les ministres militaires et Bonomi les ministres civils. Pour les Affaires étrangères, celui-ci propose le marquis della Torretta. Badoglio désire que ce soit Guariglia et insiste sur ce point. Bonomi y consent finalement. On se met

d'accord pour considérer que les Chambres devront se réunir, voter les pleins pouvoirs et se dissoudre, pour que la légalité soit respectée.

Le 15 juillet, à 17 heures, le roi reçoit Badoglio à la villa Savoia. Le maréchal expose ce qu'il sait sur la situation et pour la première fois Victor-Emmanuel lui demande s'il accepterait de constituer un gouvernement et avec qui. Badoglio évoque la solution envisagée la veille. C'est alors que le souverain dit, d'un air quelque peu dédaigneux : « Avec des revenants ? » — « Sire, ne sommes-nous pas tous des revenants ? », aurait répliqué le maréchal. Mais le roi maintient son hostilité à tout retour d'anciens parlementaires, et continue à se réserver le droit de choisir le moment où le changement pourra avoir lieu, de même que la composition du gouvernement.

Badoglio a considéré comme vexatoire l'attitude du souverain et il remet tout en question. Il dit à Bonomi que désormais chacun n'a plus qu'à agir à sa guise. Par la volonté du roi, la conjuration résultant de la conjonction Badoglio-Bonomi semble dangereusement s'enliser.

Une autre va-t-elle mieux réussir ? La guerre est là et le temps presse. Le bombardement du 19 juillet, qui a fait à Rome de nombreuses victimes dans les quartiers Tiburtina et San Lorenzo, et au cours duquel le général Hazon, chef des carabiniers, a trouvé la mort, va-t-il inciter le roi à ne plus retarder sa décision ? Il s'est rendu dans les rues éprouvées et y a été fraîchement accueilli. Il en a ressenti quelque humiliation. Le rapport que vient lui faire Ambrosio à son retour de Feltre, l'accent qu'il met sur la totale apathie du Duce, semblent cette fois exercer sur lui une influence accélératrice. Il s'est fait remettre une liste de hauts fonctionnaires capables d'entrer dans un ministère de techniciens, gouvernement provisoire sans couleur politique que Badoglio pourra présider. Mais l'essentiel reste à faire : écarter Mussolini.

En principe il reçoit le chef du gouvernement le lundi et le jeudi. Le jeudi 22 juillet Victor-Emmanuel III accueille Mussolini, qui lui fait son rapport habituel. Que répond le roi ? Après l'entretien, sombre et irrité, il dira au général Puntoni : « J'ai essayé de faire comprendre au président Mussolini (il l'appelle toujours ainsi) que désormais sa personne seule, cible de la propagande ennemie, point de mire de l'opinion publique, fait obstacle au redressement intérieur et s'oppose à une définition nette de notre politique militaire. Il n'a pas compris, ou n'a pas voulu comprendre. C'est comme si j'avais parlé au vent. » Est-ce cela qu'a dit le roi, ou autre chose ? Farinacci déclare qu'après l'entrevue Mussolini lui a rapporté ainsi les paroles du roi : « Ce sont de mauvais moments pour vous, mais sachez que vous avez en moi un ami. Et si, hypothèse absurde, tout le monde vous abandonnait, je serais le dernier à le faire, je sais ce que l'Italie et la monarchie vous doivent. »

La constance des propos de Mussolini au sujet des paroles que le souverain lui aurait à de multiples occasions adressées dans les derniers temps de sa présence au gouvernement, la confiance qu'il affecta dans l'attitude du roi à son égard le jour même où il devait se présenter devant lui pour la dernière fois, ne confèrent-elles pas un certain caractère de crédibilité à ses affirmations? Et le souverain, parfaitement conscient de sa duplicité, ne pouvait-il trouver adroit de laisser le Duce ne se méfier de rien?

Le 22 juillet, jour même de l'entretien avec Mussolini, le duc Acquarone fait appeler le général Castellano et lui dit que le roi, dans un délai de six à sept jours, va faire appel à Badoglio. La date précise sera fixée ultérieurement, mais selon toute probabilité, ce sera le lundi 26 juillet, jour de la prochaine audience du Duce à la Villa royale. Le moment est donc venu de « mettre la machine en marche », c'est-à-dire de régler les détails techniques de l'arrestation de Mussolini (ce à quoi le roi n'a jamais fait allusion) et de certains chefs fascistes qu'on préfère mettre en lieu sûr. Castellano, qui s'attendait à cet ordre, prend contact à ces fins avec l'ancien chef de la police Senise, qui devra retrouver son poste, et le général Cerica qui a succédé comme commandant des carabiniers au général Hazon et qui, désigné par Ambrosio, est tout dévoué à celui-ci, bien que touché encore par quelques scrupules. Ambrosio a donné verbalement au général Roatta, qui avait été tenu à l'écart du complot, l'ordre, émanant théoriquement du souverain, de ramener des troupes sûres vers Rome, où de graves événements se prépareraient.

Mais le maréchal Badoglio est-il toujours candidat à la succession? Réflexion faite et surmontant leur désappointement, Bonomi et Casati étaient retournés chez lui le 17 juillet, surlendemain de la décevante entrevue avec le souverain, et, après une nouvelle visite de Casati et Berganini le 20, le maréchal avait résolu d'accepter, si la chose lui était proposée, la présidence d'un ministère « de fonctionnaires ». De leur côté les antifascistes en prenaient leur parti, du moins provisoirement, comme d'un délai dans la rupture avec l'Axe.

A moins de nouvelles tergiversations du souverain, nullement impossibles, la conspiration montée par l'armée et la Maison royale, avec l'inspiration et la complicité plus ou moins parallèles des personnalités antifascistes monarchistes, devait donc enfin trouver son aboutissement le lundi 26 juillet à la fin de la matinée, le Duce se présentant habituellement au perron de la villa royale à 10 h 30.

*
* *

Toute la journée du 23 juillet est consacrée à la mise au point. Le 24, dans la matinée, Ambrosio, Castellano et Acquarone se retrouvent et ensemble se rendent chez Badoglio pour l'informer officiellement que

le roi a décidé de lui confier la présidence du gouvernement avec de pleins pouvoirs. Le moment, bien que tout proche, n'est pas toutefois exactement et fermement fixé, mais il doit se tenir prêt. On lui remet déjà la proclamation, rédigée par Victor-Emmanuel Orlando, qu'il devra faire à la radio aussitôt après son entrée en fonctions. Quelque peu surpris, il la lit, ne soulève pas d'objections. « Ça va », dit-il. Selon les prévisions, tout sera réglé dans quarante-huit heures.

Mais il restait une inconnue, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence et l'importance, la conspiration fasciste, qui allait bousculer tout le programme et en même temps donner à l'événement préparé un aspect inattendu. Le roi n'avait pas ignoré la convocation du Grand Conseil fasciste, dont Mussolini lui-même l'avait avisé le 22 juillet. Sans doute cette réunion avait-elle dans son esprit ajouté un argument supplémentaire en faveur d'une prise de position rapide.

Depuis le 16 juillet, l'agitation n'avait fait que grandir dans les organisations du Parti. Scorza était allé faire le 18 juillet à Riccione un nouveau discours, auquel Mussolini avait apporté son soutien, sans que rien dans leurs paroles, en dehors de l'habituelle rhétorique, n'annonçât des événements d'importance. Mais les « dissidents » s'étaient activement affairés à la mise au point de leur action commune. Un élément d'entente leur avait été soumis par Grandi, rentré de Bologne avec en poche un texte qu'il disait avoir ébauché deux ans plus tôt dans les tranchées du front grec, quand l'amertume remplissait le cœur des hiérarques envoyés aux armées. Il se proposait de le présenter, avec une rédaction appropriée, comme ordre du jour à la réunion du Grand Conseil. Il y exprimait le vœu que soient restitués au roi les pleins pouvoirs militaires. Maintenu chef du gouvernement, Mussolini serait dépossédé de ses pouvoirs dictatoriaux. Un véritable conseil des ministres endosserait les responsabilités. Les différents organismes constitutionnels mis en sommeil retrouveraient leur pleine activité.

La mise à l'écart de l'absolutisme mussolinien au moment où, le territoire étant envahi, l'autorité devait le plus fermement se manifester, ne pouvait que constituer un désaveu de l'action du Duce, une atteinte à son prestige de chef. Comment celui-ci allait-il réagir? Le 21 juillet, Scorza, qui a pu prendre note du texte que Grandi fait déjà circuler, en remet copie à Mussolini. Celui-ci s'écrie que cette motion est « inadmissible et lâche ». Le même jour, Grandi a envoyé une lettre au général Puntoni à l'intention du roi, pour dire que le lendemain il allait parler « franchement » au Duce. Il ignore les plans établis par Ambrosio et Acquarone, ne sait rien, ou rien de précis, de la conspiration fomentée par l'état-major et la Cour, ne peut se douter que le jour et peut-être l'heure de la chute de Mussolini sont fixés.

Le 22 juillet, dans l'après-midi, après l'audience du Duce chez le souverain, au moment où Acquarone informe Castellano de la décision

royale de passer à l'action, et où Palerme tombe aux mains des Anglo-Américains, Grandi, président de la Chambre des Faisceaux et Corporations, se présente chez le Duce. Comment faire la lumière sur la réalité de leur entretien? Grandi raconte qu'il a parlé à Mussolini avec une parfaite netteté : la guerre est perdue, le seul service que le fascisme puisse encore rendre à l'Italie c'est de s'offrir à la vindicte des Alliés. « Il faut, dit-il, dissocier la responsabilité de la nation et celle du régime .» Il tente de convaincre le Duce que son devoir est de partir volontairement, de renoncer en tout cas à la dictature, de rendre au souverain le commandement de l'armée. Mussolini, qui a lu le texte que lui a présenté Scorza, écoute sans surprise l'argumentation de Grandi et se contente de répondre : « Tu aurais raison si la guerre devait être perdue, mais elle sera gagnée. Les Allemands dans quelques jours vont sortir une arme qui changera du tout au tout la situation... Du reste, nous reparlerons de cela calmement, samedi, au Grand Conseil. »

C'est la version Grandi. Dans ses mémoires (très sujets à caution et assez peu conformes à la vérité sur d'autres points), Mussolini raconte tout autrement l'entretien. Grandi serait venu lui parler, en tant que président de la Chambre, de choses et d'autres, mais ne lui aurait strictement rien dit de ses projets, et le Duce lui-même, bien qu'informé du texte proposé, n'aurait pas soulevé la question. Est-ce vraisemblable? Le comportement du Duce semble curieux. Comme le maréchal Kesselring attendait dans l'antichambre le moment d'être reçu, il voit, quand sort Grandi, Mussolini venir à lui gaiement et lui dire : « Connaissez-vous Grandi? Il était justement chez moi. Nous nous sommes expliqués, nous suivons la même ligne, il m'est fidèlement dévoué. » Le maréchal allemand, qui n'ignorait pas les réticences de Grandi à l'égard de la politique de Mussolini, ne savait que penser.

Dans toute cette confusion, un homme peut-être serait bien placé pour y voir un peu clair, et c'est le comte Ciano. Au début de juillet il a quitté une fois de plus Rome pour Livourne [1], mais le 15 le conseiller d'ambassade d'Ajeta lui téléphone pour lui dire que le Secrétariat du Duce a demandé à communiquer avec lui. Ciano rentre à Rome mais aussitôt est pris d'un accès de fièvre due à une otite chronique, le labyrinthe de l'oreille gauche étant une fois de plus touché. Son médecin habituel, le Dr Ferrer, lui interdit de sortir avant le lendemain. Ciano téléphone donc au secrétariat du Duce pour dire l'impossibilité momentanée dans laquelle il se trouve de se déplacer. Le secrétaire de Mussolini, de Cesare, répond que c'est dommage. Le Duce aurait aimé le voir. Il est de mauvaise humeur après ce qui s'est passé.

1. Où il se rendait souvent alors pour retrouver les siens.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demande Ciano.

— Il y a quelques camarades qui ne se comportent pas de façon régulière, répond le secrétaire. Il y a eu une réunion, et tous ne sont pas d'accord.

— Expliquez-vous...

— J'aime mieux pas au téléphone... je vous souhaite de vous rétablir, je vais dire au Duce que vous êtes souffrant.

Dix minutes après le téléphone retentit et c'est Mussolini qui parle :

— Je t'ordonne de ne pas sortir et de te soigner. La semaine prochaine, je te ferai appeler, j'ai beaucoup de choses à te dire.

Ciano remercie. Dans l'après-midi, il reçoit Bottai, qui le met au courant des discussions. Le 19 juillet Ciano peut entendre et même voir de chez lui le bombardement du quartier San Lorenzo. Par téléphone le secrétaire d'État, Mgr Maglione, l'informe de la visite projetée par le pape dans les quartiers touchés par les bombes afin que soient prises les mesures de police nécessaires. Mais jusqu'au 21, le comte Ciano n'a aucun contact politique.

Le jeudi 22 juillet, à 11 heures, Ciano se rend à l'ambassade. Aussitôt son secrétaire particulier lui dit avoir appris des Affaires étrangères que le Grand Conseil est convoqué pour le samedi. « S'il y a un moment peu indiqué, dit Ciano, après le débarquement en Sicile et le bombardement de Rome, c'est bien celui-là. Les premiers commentaires seront pour dire que l'Italie cherche une issue .»

Dès qu'est connu son retour à la via Flaminia des amis viennent le voir, Bottai, Cini, Benini, l'ancien secrétaire général du Parti, Muti... tous sont d'accord pour trouver étrange la facilité avec laquelle le Duce a accepté la convocation du Grand Conseil. Mais tous sont d'accord aussi pour dire qu'il faut sortir de cette situation.

Le vendredi matin, 23 juillet, Scorza téléphone à Ciano et dit qu'il va venir le voir vers une heure. Ciano objecte qu'il est retenu par un repas à l'ambassade et dit qu'il préfère passer lui-même au secrétariat du Parti, au début de l'après-midi. Il y trouve Scorza préoccupé, déprimé, parce qu'il estime la situation grave, mais convaincu cependant que le Parti découvrira en lui-même les moyens d'un redressement. A ce moment arrive Grandi qui lui présente son ordre du jour, pour lequel il a déjà recueilli plusieurs adhésions, dont celle de Federzoni. Il parle de l'entrevue qu'il a eue la veille avec le Duce. Vers 5 heures Ciano l'accompagne chez Bottai, où l'on discute encore du texte. Grandi fournit de longs commentaires. Il dit que si la guerre est si impopulaire c'est que les Italiens sont convaincus qu'il ne s'agit que d'une guerre fasciste. Pour le démentir, il faut amener la monarchie, qui jusqu'ici est restée vague et nébuleuse dans sa participation, à une étroite collaboration. Il faut transformer la guerre de parti en guerre de la nation. L'armée elle-même supporte mal le commandement fasciste. C'est au roi de commander. Mais dans cette guerre

qui doit être la guerre de tous, Grandi laisse la place aux dignitaires du fascisme. Les interlocuteurs partagent son avis. Pensent-ils à quelque triumvirat ou quadrumvirat d'où serait exclu Mussolini ? Aucun ne le dit. On n'en est pas encore là. Et si l'on envisage une élimination du Duce, on laisse dans l'ombre le sort qui pourrait lui être réservé, de même que les répercussions immédiates, intérieures et extérieures, de l'opération.

Quand les « conjurés » se quittent vers 18 heures, Grandi leur promet de fournir le lendemain le texte définitif de son ordre du jour. Bottai a d'ailleurs suggéré une formule plus large qui doit rendre au roi non seulement ses pouvoirs militaires, mais ses pleins pouvoirs politiques. Ciano a donné son adhésion. Que le gendre de Mussolini se fasse l'un des « supporters » de cette motion de défiance constitue pour Grandi un renfort sans doute espéré, mais extrêmement efficace qui l'aidera à obtenir l'adhésion des hésitants, des tièdes, des « innocents » qui ne comprennent pas très bien de quoi il s'agit.

Les doutes ne sont cependant guère permis. Dans la soirée Scorza convoque les secrétaires adjoints et leur explique que l'agitation qui se manifeste dans un certain groupe de hiérarques a pour objet final l'éloignement et le remplacement du Duce, et dit qu'à son avis cela ne peut qu'aggraver la situation et la rendre encore plus confuse.

Le 24 juillet les discussions reprennent. Informé par Scorza, Farinacci se rend chez Grandi pour prendre connaissance du fameux texte. Prudemment, Grandi, qui sait les sentiments peu favorables du visiteur, lui dit que ce n'est là qu'un brouillon, qu'il va dans l'après-midi améliorer la rédaction. Cianetti, dont le comportement ultérieur sera très particulier, invité par Grandi à lire le projet d'ordre du jour, dira : « Quand je vis qu'il exprimait ce qu'était mon état d'âme à propos de l'union de toutes les forces pour la résistance et le bon fonctionnement de tous les organes de la révolution, je déclarai que cela convenait parfaitement comme base de discussion. Je me bornai à lui demander ce qu'il entendait par intervention de la Couronne. » Grandi me dit textuellement : « Mon cher Cianetti, il s'agit de libérer le Duce de l'écrasante responsabilité de la conduite de la guerre. La monarchie, à laquelle nous avons donné lustre et force, doit s'engager .» Il me demanda s'il pouvait utiliser mon nom comme présentateur, avec d'autres, de l'ordre du jour. Comme cela me paraissait discourtois de refuser, je dis oui, d'autant plus qu'il m'avait cité d'autres adhésions, Federzoni, Bottai, de Vecchi, Acerbo, etc., mais je ne donnai aucune signature. »

A 11 heures Ciano se rend au palais Chigi pour régler avec Bastianini certaines affaires de sa charge. Il est étonné d'apprendre que celui-ci assistera au Grand Conseil, les sous-secrétaires d'État n'étant pas jusque-là admis à y participer. A ce moment arrive Alfieri, venu spécialement de Berlin. Vers midi, il se rend avec lui à Montecitorio,

siège de la Chambre, pour y voir Grandi. Celui-ci continue à polir son texte. La conversation est assez brève, car on vient d'apprendre que Bologne a été bombardé et Grandi veut le plus vite possible prendre contact avec sa famille. Ciano rentre chez lui et n'aura plus d'autres conversations politiques avant de partir pour le palais de Venise. Il met lui-même au point l'intervention qu'il fera devant le Grand Conseil.

Vers 17 heures, le Dr Domenico Maiocco, ami de Vecchi, mais libéral antifasciste, vient voir Bonomi et lui apprend qu'à ce moment même le Grand Conseil va se réunir et qu'il serait question qu'il envisage d'écarter Mussolini en vue de constituer un gouvernement de concorde. Vecchi, dit-il, aimerait savoir si l'ancien président du Conseil accepterait d'en faire partie. Il suppose que non, mais pense que peut-être il pourrait lui citer le nom d'un ami. Bonomi est complètement interloqué et dit à son visiteur que tout ceci lui paraît du roman.

Grandi ne se rend pas de Montecitorio au palais de Venise pleinement tranquille. Il a fait son testament, s'est confessé et a mis une grenade dans sa poche. Quelles seront, se demande-t-il, les réactions du Duce? Il est encore le chef, jouit d'appuis effectifs, et après des périodes d'abattement a eu parfois de rapides sursauts d'énergie. Ce n'est pas l'usage de voter au Grand Conseil, organe purement consultatif, et il peut parfaitement s'opposer au scrutin. Quel moyen prendre alors pour tirer de la séance des conclusions pratiques? Pour faire taire une opposition, le Duce dispose encore de la milice, de la division M. Il peut dénoncer la « trahison » de certains de ses prétendus fidèles, paraître une fois de plus au balcon de la place de Venise, présenter tous les revers comme la conséquence des sabotages effectués par les traîtres.

Effectivement, et cela Grandi ne le sait pas, Mussolini a reçu de multiples avertissements, des objurgations afin qu'il ne se laisse pas faire. L'un des fascistes les plus germanophiles, Prezioci, lui a écrit, ainsi qu'à l'ambassadeur Mackensen, pour lui dire que la séance du Grand Conseil n'était que l'aboutissement d'un complot, dont l'inspiration devait être cherchée parmi les juifs et les francs-maçons. Le soupçon d'une trahison est tellement répandu que, se conformant à une attitude fréquente chez elle, donna Rachele a dit à son mari, au moment où il quittait la villa Torlonia pour aller présider la séance : « Fais-les donc tous arrêter ».

C'est parce que ce danger existe que Grandi, avant de partir lui-même, a écrit non seulement à sa femme et à son fils, mais au roi, pour lui exprimer sa résolution de dire sans réserves son fait à Mussolini. Et il conclut : « Je suis certain que le roi du 24 mai, de l'entrevue de Peschiera et de Vittorio Veneto, sauvera la patrie. » (Allusions à la guerre de 1914-1918.) Visiblement, Grandi escompte éga-

lement ainsi la gratitude royale et fait acte de candidature. Il ignore que le souverain est lié à un autre complot et qu'il a déjà misé sur un autre — et qu'en œuvrant pour écarter Mussolini, il travaille, lui Grandi, pour le compte de sa bête noire, le maréchal Badoglio.

*
* *

Sur la place de Venise le service d'ordre légèrement accru reste peu visible. Le chef de la police Chierici, avec une quarantaine d'agents, se tient aux abords du palais. Peu à peu arrivent les voitures des membres du Grand Conseil, que l'on fait rapidement ranger dans une rue latérale. Rien ne laisse penser aux rares passants qu'un événement historique peut se produire ici dans la soirée ou la nuit. La journée a été chaude, l'une des plus chaudes de l'été. Romains et Romaines sont partis nombreux sur les plages. En cette fin de semaine et d'après-midi, ils sont à la recherche de quelque fraîcheur.

L'antichambre bientôt se remplit. Tous ces hiérarques portent l'uniforme fasciste de rigueur : chemise noire, saharienne noire, pantalon gris-vert, bottes. Ils ont su par Scorza que lors de la réunion du 16, où certains étaient venus en vêtements civils d'été, le Duce avait dit : « Qu'est-ce que c'est que ces gens mal ficelés ? » Grandi va de groupe en groupe pour parler de son ordre du jour, recueille de nouvelles adhésions. « J'en ai vingt », dit-il à Ciano qui vient d'arriver.

A 17 heures le fidèle Navarra introduit les membres du Grand Conseil dans la salle des séances, l'avant-dernière avant la salle de la Mappemonde. C'est une grande pièce donnant sur la place. Les longs rideaux de velours bleu sombre, les tableaux de maître accentuent son caractère austère. Une table moyenne, légèrement surélevée, et deux longues tables, placées de chaque côté, constituent un fer à cheval anguleux. La table des secrétaires habituellement située au milieu du rectangle a été retirée. Il n'y aura aucun témoin. Des chaises de style antique sont disposées tout autour. Les membres du Conseil ont leur place indiquée. A la droite du président, Bono et Vecchi ; à sa gauche Scorza, secrétaire général, et Suardo. A la table de droite successivement Grandi, Acerbo, Pareschi, Polverelli, Galbiati, Ciano, Farinacci, Albini, Rossoni, Frattari, Gottardi. A celle de gauche : de Marsico, Biggini, Federzoni, Cianetti, Bastianini, Tringali-Casanova, Bottai, Stefani, Alfieri, Buffarini, Marinelli, Balella, Mignardi.

Peu après 17 heures, le Duce fait son entrée, d'un pas désinvolte, en uniforme de caporal d'honneur de la milice. Navarra, qui le suit, porte une lourde serviette de cuir. Scorza lance : « Salut au Duce ». Au salut fasciste et au cri « A noi », Mussolini répond par le même salut romain et s'assied, suivi des membres du Conseil. Le Duce sort de sa serviette des dossiers, des cartes des secteurs d'opérations, et, se tournant vers Scorza, lui demande de faire l'appel. Le ton des diffé-

rents « Presente » donne quelque pittoresque à cet exercice scolaire, la plupart s'efforçant d'y mettre un petit air d'indifférence affectée, surtout les anciens, les nouveaux lançant une réponse timide, deux ou trois se levant, deux autres répondant d'un ton fier.

Sur le visage du Duce, nulle trace d'énervement. Il a le teint blême d'un homme de santé déficiente, et l'air fatigué. Il commence par se référer à la lettre que lui avait adressée le maréchal Badoglio le 3 mai 1940, pour remonter à l'origine de la décision lui conférant la délégation royale pour l'exercice du haut commandement. Il veut démontrer qu'il ne l'avait nullement sollicitée. Puis il s'étend avec minutie sur la conduite de la guerre, veut établir que celle-ci a été sabotée par l'état-major, qui a toujours esquivé les responsabilités. Sa façon de dégager la sienne, de rejeter tous les revers sur les généraux, paraît si ingénue qu'elle crée dans la salle une gêne évidente, accentuée par le fait que les paroles du Duce, contrairement à l'habitude, sont assez désordonnées, que sa syntaxe est confuse et son ton sans conviction. Des regards significatifs s'échangent d'un siège à l'autre. Certains sont stupéfaits. Quelques murmures se font entendre. De temps à autre le Duce appuie la main sur son ventre, tend à se plier vers l'avant, passe l'index entre son col et son cou, comme s'il manquait d'air. Souvent il masque de la main la lumière trop vive de la lampe de table placée devant lui.

Puis il relève les polémiques sur l'impopularité de la guerre, dit qu'aucune guerre n'est populaire, « celle de 1915-1918 ? il y avait eu 535 000 déserteurs ! » Dossiers en main, il énumère ce que l'Allemagne a envoyé dans la péninsule en hommes et en matériel, sans faire de comparaison avec ce qui avait été promis, ne parle pas de la contrepartie sous forme de réquisitions ou de l'envoi de travailleurs en Allemagne. Il signale comme une faute stratégique la non-occupation de Gibraltar et de la Tunisie en 1940, et les erreurs tactiques de Rommel en Afrique du Nord. Arrivant aux derniers événements, il reconnaît la mauvaise défense de la Sicile. Il ne fait aucune difficulté à admettre qu'il est l'homme le plus impopulaire d'Italie. « De la part des masses ignorantes, durement éprouvées, sinistrées, sous-alimentées, soumises d'une part à l'usure physique et morale par les bombardements ennemis et d'autre part aux insinuations de la propagande de Londres, cette haine à mon endroit n'a rien que de parfaitement logique. » Mais il ajoute que le roi lui a toujours témoigné sa confiance, et l'avant-veille encore la lui a renouvelée. « Ma maladie, survenue en octobre 1942, me fit songer à abandonner les rênes du commandement militaire. Je ne l'ai pas fait parce que j'estimais malséant de quitter le navire en pleine tempête. »

Puis Mussolini pose le dilemme : ou la reddition sans conditions, ou la résistance à outrance. L'auditoire attend des précisions sur les conversations de Feltre, la situation générale, les directives à donner au

Parti, les mesures à envisager. En vain ! Le Duce a terminé. Il a parlé plus d'une heure et demie, sans rien apprendre à personne. Il se laisse retomber sur le dossier de son fauteuil et d'un geste fait comprendre que la discussion peut s'ouvrir.

Un long silence tombe sur la salle. L'atmosphère est lourde, presque étouffante, en raison de la gêne qui pèse sur l'auditoire, et de la chaleur, rendue plus grande par le fait que les fenêtres, donnant sur la place, sont restées fermées, les pesants rideaux tirés, et que le gros lampadaire central ajoute son action à celle du soleil, dont on devine les rayons derrière le velours déteint.

Le maréchal de Bono prend le premier la parole pour défendre passionnément l'armée. Il assure que les défaites militaires ne sont que la conséquence des insuffisances politiques. Devant le dilemme posé, il choisit de résister. Il suffit, dit-il avec quelque candeur, de trouver les moyens nécessaires et de les utiliser. Après une brève et assez semblable intervention de Vecchi, Farinacci se livre à une vigoureuse attaque de l'état-major. Agitant sa main de bois, il reproche à Mussolini sa méconnaissance des hommes, la confiance qu'il a mise dans des chefs militaires qui dès le début ont saboté la guerre. Les chiffres de divisions ou d'avions qu'on lui soumettait n'étaient que des truquages. S'en prenant particulièrement à Ambrosio, il demande qu'on interrompe la séance pour qu'on l'appelle et l'entende sur le champ.

Mussolini semble disposé à accepter la suggestion. Alors d'un bond Grandi se dresse. « Il ne s'agit pas seulement de la situation militaire, dit-il. La situation politique lui est étroitement liée... Ce n'est pas à toi, Duce, que je m'adresse, mais à vous, camarades du Grand Conseil, parce que je ne fais que répéter ce que j'ai déjà dit au Duce il y a quarante-huit heures. » Avec passion et éloquence, il fait un réquisitoire contre la longue gestion du Parti par Starace, qui avec ses galons, ses uniformes, ses mascarades, a abâtardi le Parti, l'a ridiculisé, l'a détaché de ses origines révolutionnaires, a fait se creuser un profond fossé entre le Parti et le peuple, qui ne voit plus en lui qu'un pesant fardeau, attendant l'occasion propice pour s'en délivrer.

Grandi reproche à Mussolini de s'être désintéressé de la direction du Parti pour concentrer dans ses mains le maximum de ministères, abandonnant ainsi en fait la véritable responsabilité de la conduite de la guerre. Il dénonce l'absurde rigidité du formalisme du Parti, les procédés dictatoriaux mis en vigueur, les atteintes constantes à la liberté individuelle sans raisons valables. Bien qu'investi par le pays d'une responsabilité collective, les membres du Grand Conseil ont été éloignés des décisions les plus importantes. Encore à l'heure actuelle ils ne savent rien de la conduite des opérations, des projets du gouvernement fasciste. Ils demandent donc à être informés de la réalité de la situation, réclament un changement dans la façon de diriger le pays. « Dans un de tes discours de 1924, dit Grandi en s'adressant au

Duce, il y a la phrase suivante : « Périssent toutes les factions, périsse même la nôtre, pourvu que la nation survive. Le moment est venu aujourd'hui ; la faction doit périr. » Puis le président de la Chambre rappelle au Duce qu'il existe un roi, auquel le fascisme a fourni non seulement les honneurs, mais une couronne impériale, qu'il a acceptée de bon gré en des temps heureux, un roi lui aussi maréchal d'Empire, à qui il revient maintenant, dans des temps difficiles, d'assumer les charges les plus lourdes.

Alors Grandi sort son papier et lit son ordre du jour :

« *Le Grand Conseil du fascisme, réuni en cette heure de suprême danger, tourne, avant tout, sa pensée vers les héroïques combattants de toutes armes qui, coude à coude avec la fière population de Sicile, chez qui resplendit l'unanime foi du peuple italien, renouvellent les nobles traditions d'éclatant courage et d'esprit de sacrifice indompté de ses glorieuses forces armées.*

Après examen de la situation intérieure et internationale et de la conduite politique et militaire de la guerre :

Proclame le devoir sacré pour tous les Italiens de défendre à tout prix l'unité, l'indépendance, les libertés de la patrie, le fruit des sacrifices et des efforts de quatre générations qui se sont succédé depuis le Risorgimento, la vie et l'avenir du peuple italien.

Affirme la nécessité de l'union morale et matérielle de tous les Italiens en cette heure grave et décisive pour le destin de la nation.

Déclare nécessaire à cette fin l'immédiate réorganisation de toutes les fonctions de l'État par l'attribution à la Couronne, au Grand Conseil, au gouvernement, au parlement, aux corporations, des charges et des responsabilités établies par nos lois statutaires et constitutionnelles.

Invite le gouvernement à prier S.M. le roi, vers lequel se tourne, fidèle et confiant, le cœur de toute la nation, de bien vouloir, pour l'honneur et le salut de la patrie, assumer, avec le commandement effectif des forces armées de terre, de mer et de l'air, suivant l'article 5 du statut du royaume, la suprême initiative de décision que nos institutions lui attribuent et qui a toujours été, dans toute notre histoire nationale, l'héritage glorieux de notre auguste dynastie de Savoie. »

A ce texte Grandi n'ajoute que quelques mots, affirmant que l'adoption des réformes projetées fera du Parti et du pays un « *bloc de granit* ». Et d'un ton vibrant il conclut :

« *Quittez ces casaques, arrachez ces aigles et ces oripeaux, reprenez la seule chemise noire de la révolution, et tournons-nous tous ensemble vers notre chef, toi, Duce, qui est le meilleur de nous tous.* »

Écouté avec une attention croissante, le discours de Grandi a fait une impression profonde. Mussolini dira lui-même, plus tard, qu'il l'eût applaudi s'il n'avait été personnellement en cause.

Bottai vient ensuite affirmer que le Duce lui-même, avec son exposé, a fourni la preuve de la gravité de la situation et de son propre sentiment que la sauvegarde du pays n'est possible qu'avec un programme précis et concret, lequel n'a pas été formulé. Face au dilemme proposé, il faut choisir la solution la moins redoutable pour l'Italie.

La parole est alors donnée au comte Ciano. La tension des esprits

qui s'était relâchée se ranime. Chacun a conscience qu'un drame invisible se jouera en même temps que les paroles s'écouleront. Pour la première fois les deux hommes, le dictateur et le mari de sa fille, vont se trouver publiquement face à face et rendre manifeste leur désaccord. Sur quel ton l'ex-dauphin « in pectore » va-t-il s'adresser à son beau-père ? Mussolini se le demande lui-même. Pour la première fois depuis le début de la séance, il fixe son regard sur le visage qui se tourne vers lui, un regard attentif et intense qu'il ne laissera pas distraire pendant tout le temps que parlera Ciano. Celui-ci a tout de suite pris un débit rapide et vif, mais en termes courtois, pleins d'égards pour le grand-père de ses enfants. Il écarte toute attitude polémique, oriente tout son discours sur un seul thème : il faut poursuivre la guerre jusqu'au bout, parce que seuls survivent les peuples qui ont une âme de vainqueur, et que l'adversaire ne fait pas la discrimination entre Italiens et fascistes ; mais il faut réviser l'attitude de l'Italie à l'égard de l'Allemagne. Dans aucun domaine, dit-il en reprenant les idées qu'il nourrit depuis des années, le Reich n'a tenu à l'égard de l'Italie les engagements qu'il avait pris, et il en cite avec précision de multiples exemples. La loyauté de l'Italie au sein de l'alliance n'a jamais été en défaut. Toute accusation de trahison doit être retournée contre les Allemands. « Dans aucun cas, nous n'avons été les traîtres, dans tous nous avons été trahis. » La volonté de l'Allemagne, affirme-t-il, volonté cent fois prouvée, a été de faire de l'Italie une nation serve, et non une alliée.

Avec fermeté, soutenant imperturbablement le regard de Mussolini, Ciano conclut en disant que le souverain, qui a vu le fascisme installer sur sa tête les couronnes d'Éthiopie et d'Albanie, doit assumer devant le peuple et pour le peuple sa part de responsabilité.

Pas un moment Ciano n'avait eu l'impression qu'en s'exprimant ainsi il creusait sa tombe.

Aux discours qui suivent, Mussolini n'accorde plus qu'une attention ennuyée, l'air absent et indifférent. Qu'est-ce que ces critiques tardives que m'adressent tous ces gens ? semble-t-il penser. Qu'ont-ils attendu ? Parfois il fait une brève remarque, mais comme s'il n'y attachait aucune importance. Quand vient son tour, Scorza s'efforce de combattre les accusations lancées contre le Parti, mais admet que des réformes seraient opportunes. Il a retiré son adhésion à l'ordre du jour Grandi pour en présenter un autre rédigé par lui.

De temps en temps, le Duce manifeste sa contrariété par un geste ou une expression de fatigue, ou son impatience par un tapotement des doigts sur la table. A une nouvelle allusion au texte de Grandi, il déclare soudainement qu'il en accepte la première partie, mais, pour la seconde : « Ou le roi, dit-il, qui m'a donné et me donne sa complète confiance, me répond que, ayant exercé le commandement dans les moments favorables, je dois le faire aussi quand les choses vont

mal et toutes ces discussions n'ont plus alors qu'une portée académique, ou bien le roi accepte l'ordre du jour et me retire le commandement militaire, alors sera soulevé mon cas personnel, parce que je n'ai pas l'habitude de rester au paradis malgré les saints. » Mussolini pose par ces quelques mots, d'une façon assez ambiguë, la question de confiance. L'intonation même de sa phrase laisse penser qu'il ne s'agit là à son sens que d'une hypothèse absurde. Cependant, aussitôt s'élèvent de tous côtés des protestations de fidélité. Tous sont prêts à jurer que personne n'a jamais une seconde songé à écarter le Duce du Gouvernement. D'un ton mélodramatique, Grandi s'écrie : « Duce, tu nous fais l'habituel chantage au sentiment. Tu es toujours notre chef. Tu n'as qu'à dire que le Grand Conseil n'a qu'une voix consultative et nous admettrons que si l'ordre du jour est adopté, il ne sera considéré que comme une recommandation .»

Après les allusions aux devoirs du souverain, c'est une nouvelle façon de lui tendre la perche pour faciliter sa retraite et il n'en est pas dupe. Cependant, une certaine nervosité s'est emparée du Conseil, et Scorza propose qu'on remette, en raison de l'heure déjà avancée (il est près de minuit), la suite de la séance au lendemain. Grandi réagit avec vigueur. Lors des séances qui ne traitaient que de questions secondaires comme le Statut du Travail, n'avait-on pas siégé jusqu'à sept heures du matin? Le Conseil, dit-il, ne doit pas quitter le palais avant qu'un vote n'ait eu lieu.

Une suspension de séance d'un quart d'heure est alors décidée. Les membres du Conseil s'en vont par petits groupes dans l'antichambre où ils peuvent prendre quelques rafraîchissements et fumer. L'opinion de tous est que déjà quelque chose est changé. D'une part, le Duce a dû entendre un ensemble cohérent de critiques et de suggestions ; d'autre part, il a fait preuve d'une étrange passivité. La discussion a été vive, les propos ont été parfois acerbes, mais le ton n'a jamais été trop élevé ; il n'y a eu ni expressions violentes, ni manque de courtoisie. Rien n'a été particulièrement « théâtral ».

Grandi va de groupe en groupe, fait signer son ordre du jour. Mais celui-ci n'a pas que des partisans. Il garde des adversaires résolus, comme le général Galbiati, commandant de la milice, qui a pris cependant bonne note de la faiblesse des réactions du Duce, comme Buffarini et Farinacci. Beaucoup plus entreprenants, ceux-ci n'hésitent pas à suivre Mussolini, qui va se retirer un moment dans son bureau, pour lui dire de faire arrêter les « rebelles ». Mais le Duce hausse les épaules et les renvoie. (Au procès de Vérone, Buffarini dira n'avoir jamais vu Mussolini si démuni de ressort.)

Passant devant Alfieri, le Duce lui fait signe de le suivre dans son cabinet. L'ambassadeur à Berlin s'attendait à quelque question sur les sujets qui venaient d'être débattus. Mais, s'étant lourdement assis, Mussolini lui dit soudainement : « Qu'est-ce qui ne va pas en Alle-

magne ? » Alfieri reste un moment interdit et lui rappelle ce qu'il lui avait dit quelques jours plus tôt à Feltre, et développé dans ses rapports : on y fait la guerre avec discipline, sans ignorer que la victoire est compromise, et on s'y inquiète de ce qui se passe en Italie, moins en raison des événements militaires que parce que la situation intérieure y semble grave.

— Qui t'a dit cela ? lance Mussolini.

— Mais, Duce, c'est l'opinion courante à Berlin, où les cercles politiques ont été fortement impressionnés par le bombardement de Rome, en raison des conséquences que la répétition d'un pareil fait pourrait avoir pour la population italienne.

— A Berlin on est mal informé, réplique le Duce, et on ne connaît rien de la psychologie italienne. Si l'ennemi bombardait encore Rome, rien de tragique ne se produirait. Il est maintenant prouvé que les bombardements aériens des grandes villes n'ont d'effet sur la population que la première ou la deuxième fois. Ensuite, il se forme dans le peuple une espèce d'héroïsme mystique qui le rend indifférent et lui fait supporter avec résignation les destructions, les deuils, les souffrances. Vois ce qui s'est passé à Naples. Je me promets de prononcer un discours où je citerai le magnifique comportement de la population. Les Italiens ont beaucoup à apprendre de l'héroïsme du peuple napolitain. Il ne faut rien dramatiser. »

Alfieri écoutait avec stupeur ces paroles, en ce lieu et à cette heure, se demandant si le Duce jouait la comédie ou était arrivé à la limite de l'incompréhension. A ce moment, l'huissier en second, Apriliti, lui apporta une tasse de lait qu'il sucra abondamment et but lentement, à toutes petites gorgées. Pour se donner une contenance, Alfieri reprit sa thèse, dit la nécessité de clarifier les relations avec le Reich en raison du fait qu'il ne tenait pas ses promesses. Mais Mussolini ne suivait plus. Il était arrivé au fond de sa tasse et avec sa petite cuiller recueillait méticuleusement les derniers restes de sucre et de lait. Il mit finalement la tasse sur la table, s'essuya la bouche avec une petite serviette et dit : « Crois-moi. Tu es mal informé. De toute façon, la situation n'est pas aussi grave qu'on le prétend. Nous avons encore du temps devant nous. »

Alfieri tenta de le contester et de placer quelques arguments. Mussolini eut alors un geste vif de dénégation, accompagné d'un haussement d'épaules, et après un moment de silence il congédia l'ambassadeur. Celui-ci, revenu dans l'antichambre, trouva Grandi qui l'attendait pour qu'il donnât sa signature.

A peine la chose était-elle faite que Farinacci se précipita vers lui : « Tu ne vas pas me dire que tu as signé l'ordre du jour Grandi ? Toi, ambassadeur à Berlin, c'est le mien que tu dois signer. » Farinacci avait effectivement rédigé un ordre du jour où, tout en admettant l'opportunité de certaines réformes, il insistait sur la nécessité de la

fidélité totale à l'alliance avec le Reich et proposait même un commandement unique à direction allemande.

Mais le quart d'heure est passé. Chacun reprend sa place dans la salle voilée de velours bleu. Les explications reprennent dans une atmosphère de fatigue, de confusion et de redites. Bastianini suggère une solution négociée du conflit. Alfieri, à qui Ciano avait reproché de ne l'avoir pas aussitôt appuyé, dénonce à son tour les infidélités allemandes. Grandi trouve l'occasion de reprendre brièvement son argumentation, appuyé notamment par un éloquent discours de Federzoni. Albini dit que le Duce, après les grèves de mars, est parfaitement informé de la gravité de la situation intérieure. Suardo, par contre, vient dire qu'il retire son adhésion à l'ordre du jour Grandi parce qu'il vient d'avoir le sentiment qu'un complot est ourdi contre le chef du gouvernement. Bottai qualifie de lâcheté le fait de retirer une signature accordée et déclare que la meilleure façon d'être fidèle est de ne pas craindre de dire la vérité.

La discussion a repris quelque animation et Mussolini, sortant de sa torpeur et surmontant sa lassitude, lance encore quelques éclats. Reprenant certaines accusations répandues dans le pays contre des dirigeants fascistes dont la fortune est ostentatoire, il dit qu'il peut bien admettre que certains d'entre eux, comme Agnelli, Pirelli, Volpi, Cini, qui disposaient déjà de gros patrimoines, puissent justifier de leur aisance, mais, s'adressant visiblement à Ciano, il dit que pour certains la fortune paraît une nouvelle venue, parfois tapageuse, et que dans les exagérations qui ont cours dans le peuple il y a peut-être quelque chose de vrai qui expliquerait cette cassure entre le Parti et le pays. Est-ce un geste d'intimidation ? Ciano reste impassible et personne ne réplique.

Puis ceux qui sont hostiles à l'ordre du jour Grandi prennent également la parole. Ils refusent une infamie « qui rejaillirait sur leurs descendants ». Leurs propos contiennent des menaces à peine voilées contre les « rebelles ». Farinacci se déchaîne contre ceux qui attaquent Mussolini après avoir reçu de lui charges et honneurs, sans l'avoir jamais contredit. Le Duce profite de ces interventions pour « éplucher » un peu l'ordre du jour Grandi : « Que signifie, dit-il, cette expression : le chef du gouvernement priera sa Majesté le roi. Et que répondra celui-ci ? Il s'agit de savoir si j'accepte, moi, d'être décapité. J'ai soixante ans, je sais ce que certaines choses veulent dire. Mieux vaut parler clair. » Et après avoir évoqué une fois de plus les témoignages récents de la confiance que lui accorde le souverain, il ajoute, d'un air quelque peu mystérieux : « Je pourrais vous communiquer une grande nouvelle, relative à un fait très important qui renversera la situation en faveur de l'Allemagne. Mais je préfère ne pas le dire maintenant. » Et il ajoute encore : « J'ai en main une clé pour résoudre la situation de cette guerre. Je ne vous dirai pas laquelle. » Et personne,

effectivement, ne le saura. Est-ce un chantage de dernière heure?

La discussion ne reprend que pour s'enliser. Anciens et nouveaux du Grand Conseil semblent attendre encore quelque chose, que Mussolini mette lui-même fin à leur perplexité, tellement cette abstention dans la contradiction a été cette fois-ci anormale. Ils avaient l'habitude d'être davantage orientés. Mais il n'avait rien proposé et il ne restait que les ordres du jour à voter. Celui de Grandi, déposé le premier, a la priorité. Le Duce n'a pas fait d'objections à ce qu'un scrutin soit ouvert. Grandi prend donc sa feuille et la lui présente. Elle porte dix-neuf signatures : de Bono, de Vecchi, Grandi, Marsico, Acerbo, Pareschi, Cianetti, Federzoni, Balella, Gottardi, Bignardi, Stefani, Bottai, Rossoni, Marinelli, Alfieri, Ciano, Bastianini, Albini.

Le Duce les parcourt rapidement, avec des signes de nervosité, étonné qu'elles soient si nombreuses. Il pose la feuille sur la table, et comme s'il relevait un défi, demande que l'on passe au vote, ce vote qu'il était en droit de refuser. A l'appel de leur nom, fait par Scorza, les membres du Conseil répondront par oui ou par non. Bien que les jeux soient faits, le moment est pathétique. Penché en avant, les coudes sur la table, Mussolini scrute un à un les visages. Le premier, de Bono dit un « oui » décidé, auquel d'autres succèdent, également fermes. Quand Scorza prononce le nom du comte Ciano, le Duce cherche les yeux de son gendre. Les deux regards se croisent. « Oui », dit Ciano d'un ton naturel.

L'appel terminé, Mussolini se tourne vers Scorza et dit « Alors? » Scorza compte et donne le résultat : oui : 19. Non : 8. Abstention : 1. (Les dix-neuf « oui » sont les dix-neuf signataires, les « non » : Farinacci, Biggini, Galbiati, Polverelli, Buffarini, Tringali-Casanova, Frattari, Scorza. Suardo s'est abstenu.)

Rapidement, Mussolini rassemble ses papiers et dit : « L'ordre du jour Grandi est accepté. Les autres tombent, la séance est levée .»

Assez péniblement, il quitte son fauteuil. Au moment où il s'éloigne pour atteindre la porte allant à son bureau, Scorza lance l'habituel « Salut au Duce ». Automatiquement lui répondent, assez assourdis, les « A noi » traditionnels. De la main, Mussolini fait un geste de contrariété comme s'il voulait éloigner quelque chose d'agaçant. Il y a un moment de lourd silence, qui dure jusqu'à ce que la porte soit refermée sur le Duce, qu'ont suivi quelques-uns de ses « fidèles ». Puis les murmures s'élèvent et parmi eux on entend quelqu'un dire : « Maintenant, il va nous faire arrêter. » Il lui eût suffi d'appuyer sur un bouton pour déclencher le dispositif de sûreté et que le palais fût fermé.

Les membres du Grand Conseil s'éloignent par petits groupes. On voit Farinacci s'approcher du maréchal de Bono et lui dire : « Espérons que maintenant vont se rassembler autour du Duce des hommes de gouvernement de fidélité absolue, et des chefs militaires capables. » Devant l'ascenseur, Tringali-Casanova, président du Tribunal spécial,

prend Ciano par le bras et lui dit : « Mon garçon, ce n'est pas bien ce que tu as fait cette nuit. Tu ne crois pas que tu as joué ta tête ? »

Les portes sont ouvertes sur la place de Venise. Il est deux heures et demi. Tout est parfaitement calme. Le 25 juillet est déjà commencé. A l'exception de quelques agents, il n'y a personne sur la place, où maintenant souffle une brise rafraîchissante. Au premier contact de l'air nocturne, Cianetti a déjà l'impression qu'il s'est trompé. Alfieri monte dans la voiture de Bastianini. A peine font-ils quelques commentaires. L'attitude de Mussolini les intrigue. Pourquoi s'est-il si mal défendu ? Plusieurs fois il a même donné l'impression de pousser à la roue. N'est-ce pas cela, la clé de la situation, ce départ qu'on lui impose et qui va lui permettre de laisser à d'autres les ultimes responsabilités ? A-t-il été frappé par l'ampleur de la coalition, ou est-il sûr d'être encore le plus fort ? Croit-il vraiment que le roi lui confirmera sans limites sa confiance ? Est-il vraiment malade, ou a-t-il en tête une intention de répression qu'il garde encore secrète ?

Ciano ramène Bottai chez lui et aussitôt regagne lui-même sa demeure. A toutes ces mêmes questions il peut en ajouter une autre : Où en sont les plans de Castellano ?

Après quelques brefs propos Mussolini a renvoyé Buffarini et Galbiati qui l'avaient suivi dans son bureau et a demandé à Scorza de consulter la loi sur le Grand Conseil. Une fois de plus on constate que le vote ne peut avoir qu'un caractère indicatif. Restés les derniers au palais de Venise, le Duce et le Secrétaire général sortent ensemble et à leur tour sentent sur leur visage l'agréable fraîcheur qui dans la nuit imprègne cette place où tant de foules se sont rassemblées. Leur voiture prend le chemin de la villa Torlonia. Le trajet n'est pas long. Ils ne disent pas un mot. Voici le parc, la maison. Une lampe diffuse dans le vestibule une lumière bleutée, à cause de l'obscurcissement de guerre. Devant l'entrée, donna Rachele attend. Les deux hommes descendent. Le silence est total autour d'eux. « Je te verrai dans la journée », dit le Duce à Scorza, qui prend congé. Mussolini s'approche de sa femme, appuie affectueusement sa main sur son épaule, comme pour se soutenir, et rentre chez lui. La conversation est brève. Il dit à Rachele le résultat du vote, qu'il ne s'attendait à rien d'autre de la part de Grandi, mais que Ciano, qui lui devait tout, avait dépassé les bornes en s'alliant avec ses détracteurs. Puis le Duce gagne sa chambre — pour la dernière fois.

*
* *

25 juillet 1943. Le jour se lève et l'été prépare encore à Rome une de ses plus chaudes journées. Peu après cinq heures du matin, une voiture rentre à la villa Savoia. Le duc Acquarone apporte au roi, toujours matinal et qui l'attend déjà en uniforme, le compte rendu de

l'entretien qu'il vient d'avoir, depuis trois heures et demie, dans la demeure d'un ami commun, le comte Zamboni, avec Dino Grandi. Celui-ci, surmontant difficilement sa fatigue et son émotion, a fait au ministre le récit de la séance du Grand Conseil et a envisagé avec lui l'avenir immédiat. Selon lui, les troupes italiennes devraient cesser le combat sans délai, permettre aux alliés de remonter rapidement la péninsule avant que les Allemands n'aient eu le temps d'amener de nouvelles « divisions Kesselring ». Ce serait clarifier la situation, échapper à la reddition sans conditions, libérer le peuple et la monarchie des entraves que le seul Mussolini leur avait imposées. Grandi demande à Acquarone quelles sont les intentions du roi. Badoglio, lui est-il répondu, est le successeur désigné ! Badoglio ? Grandi ne peut réprimer sa colère. C'est l'homme qui aurait pu empêcher que le commandement des opérations fût retiré au roi, qui a approuvé le plan de campagne de Grèce et ensuite toléré qu'on sabote son application, qui a quitté le commandement quand les choses ont tourné mal ! Grandi suggère que l'on prenne le maréchal Caviglia, que les Anglais estiment, qui ne s'est pas compromis avec le régime et a été hostile à l'entrée en guerre. En raison de son âge on le flanquerait d'hommes compétents, venus d'horizons différents, comme Pirelli aux Affaires étrangères, Gasperi, Soleri, Del Croix, Cappa, dont le prestige est intact, qu'ils aient été fascistes ou non. Le vieil Orlando lancerait un appel à l'union sacrée.

Mais le duc Acquarone laisse entendre que telles ne sont pas les intentions du souverain. Déjà une proclamation est rédigée annonçant que l'Italie continue la guerre. Alors Grandi demande de pouvoir partir le jour même pour Madrid afin de se mettre, sous sa propre responsabilité, en contact direct avec « son vieil ami » l'ambassadeur sir Samuel Hoare. Acquarone dit n'avoir pas qualité pour en décider et demande quelles réactions il faut attendre de Mussolini. Grandi songe à la passivité du Duce durant la nuit. Il verra dans l'opération, dit-il, l'amorce d'un décrochage, mais il serait étonnant qu'il s'oppose à une décision du roi.

Victor-Emmanuel a maintenant sous les yeux le texte des trois ordres du jour préparés pour le Grand Conseil, qui, tous trois, font appel à la monarchie. Mais celui des 19 est impératif. Est-ce autre chose que le plan préparé par l'État-Major ? La nouveauté est dans le désir d'une action immédiate. Le Duce a laissé entendre qu'il se rendrait le jour même à la Villa royale. Ce n'est donc pas le lundi 26 mais ce dimanche 25 que tout devra s'accomplir.

Dès 7 heures du matin, Acquarone remonte en voiture et se rend au palais Vidoni, siège du haut commandement, pour mettre Ambrosio au courant. Castellano est également alerté. Au téléphone, il demande comment doit s'opérer le « licenciement ». Ambrosio aimerait se dispenser de donner un ordre d'arrestation, surtout si le Duce était dis-

posé à partir de lui-même. Mais Castellano insiste. « Arrêtez-le, dit Ambrosio, je vous laisse toute liberté sur les modalités ! » La solution jusque-là seulement implicitement adoptée devient donc définitive. Comme certains attribueront ensuite à Ambrosio seul la responsabilité de la décision, il répliquera : « Croyez-vous que j'aurais pu donner un ordre de ce genre à l'insu du roi ? »

Ambrosio et Acquarone se rendent ensuite chez Badoglio. Le ministre a déjà en main le décret nommant le nouveau président du Conseil calligraphié par un secrétaire de la Maison royale, signé par le roi et que Badoglio contresigne suivant l'usage. Celui-ci, « dont la joie sort par tous les pores », fait déboucher une bouteille de Veuve Cliquot. Mais, personnellement, il ne prendra aucune initiative, laissera les autres faire en attendant d'être appelé.

De bonne heure debout lui aussi, Mussolini a préparé ses dossiers, refusé la piqûre que venait lui faire le Dr Pozzi, et à 8 heures, après un bref regard sur le parc de la villa Torlonia déjà tout inondé de soleil, il se rend au palais de Venise. Scorza téléphone et dit que la fin de la nuit avait sûrement porté conseil et que plusieurs hiérarques allaient sans doute revenir sur leur vote. « Trop tard », répond le Duce. Effectivement, arrive une lettre de Cianetti, qui dit se repentir de son vote dont il n'avait pas mesuré la gravité. Il offre sa démission et demande à rejoindre les armées comme capitaine d'artillerie. Mussolini laisse la lettre sans réponse. Vers onze heures, il reçoit Albini pour le rapport quotidien. « Pourquoi, lui dit-il, avez-vous voté l'ordre du jour Grandi ? » — « Je peux m'être trompé, répond le sous-secrétaire d'État, mais nul ne peut mettre en doute mon dévouement absolu à votre cause. » Le Duce le congédie d'un geste. Puis il essaie d'avoir Grandi au téléphone. Que voulait-il lui proposer ? Mais Grandi est introuvable. Il s'était rendu à Frascati pour la journée.

A 12 h 15, Mussolini demande à son secrétaire de Cesare de téléphoner au général Puntoni pour savoir l'heure à laquelle le roi serait disposé à le recevoir. Il suggère 17 heures ; la proposition est acceptée. Galbiati vient alors présenter à Mussolini un mémoire dans lequel il exprime sa crainte d'un renversement du régime. Il pense qu'il faudrait faire appel aux Allemands. Lui-même prendrait contact avec Himmler pour renforcer la sécurité intérieure. Le « mussolinisme » devrait sauver l'honneur italien comme le « gaullisme » sauvait l'honneur français. Il propose également de faire arrêter les 19. Le Duce s'y oppose sans hésitation et dit qu'il n'a pas besoin de protection particulière.

A 13 heures, Bastianini vient lui présenter comme prévu le nouvel ambassadeur du Japon, Hidaka. Le Duce a avec lui, en présence de Bastianini, un long entretien de caractère politique et militaire. Sans la moindre apparence de fatigue ou de préoccupation, il fait un exposé de politique générale, parle des rapports germano-russes, mais

ajoute que devant l'évolution des événements, l'Italie, si elle ne reçoit pas une aide substantielle, pourrait se voir dans l'impossibilité de continuer la lutte et pourrait être contrainte d'examiner les solutions à caractère politique. Comme il exalte le courage et la discipline du peuple japonais, l'ambassadeur, très sensible à ces amabilités, multiplie les profondes courbettes pour exprimer sa satisfaction.

Le Duce s'entretient encore un moment avec Bastianini de questions administratives, sans qu'un mot vienne évoquer la séance du Grand Conseil. Il prie le secrétaire d'État d'informer Alfieri du désir de Gœring de venir à Rome le 29 pour lui présenter ses vœux d'anniversaire au nom du Führer. Il s'agissait en réalité d'ausculter une fois de plus le gouvernement italien. Mais du fait qu'on a renoncé dans l'Italie en guerre à toute cérémonie de ce genre, le Duce prie Gœring d'avancer sa visite au 27.

Vers deux heures, le Duce se rend en voiture avec Galbiati dans les quartiers bombardés le 19, assez populaires ; il y est l'objet de quelques manifestations de sympathie, dont il ne semble pas contester la spontanéité. Galbiati profite de l'occasion pour renouveler ses appréhensions au sujet des intentions du roi. Mussolini répond : « Je n'ai jamais rien fait sans son plein accord. Depuis plus de vingt ans, je l'ai rencontré une ou deux fois par semaine, je me suis entretenu avec lui de toutes les questions d'Etat et même de questions privées. Il a toujours été solidaire avec moi. » Galbiati a toutefois l'impression que le Duce cherche à se rassurer lui-même.

Au terme de sa rapide inspection Mussolini rentre à la villa Torlonia, mange sans appétit quelques macaroni, gagne son bureau et classe les dossiers qu'il a l'intention de prendre avec lui à la Villa royale. La Cour, qui fixe le protocole, a fait préciser que le Duce devrait de préférence se présenter en civil. Il quitte donc son uniforme. Vers 16 heures, il téléphone à Scorza pour l'informer de l'heure de l'audience chez le souverain. Scorza lui dit tenir de Bocca, secrétaire du maréchal Graziani, que celui-ci, convaincu que le Duce et le régime sont en danger, voudrait se mettre à sa disposition. Le Duce répond qu'à son retour de la Villa royale il l'appellera à la Villa Torlonia, et le prie de se faire accompagner par Graziani si possible.

L'heure de l'audience approche. Mussolini range encore quelques papiers, en remet quelques-uns à sa femme, dont la lettre de Cianetti. Il ne manifeste aucune nervosité particulière. Mais donna Rachele n'a pas le même calme. « Benito, lui dit-elle, ne va pas chez le roi. Ne te fie même pas à lui. Le roi, c'est le roi, et si cela lui convient, il te jettera à l'eau. » Aucune discussion ne s'ouvre réellement. Le Duce est convaincu que le roi, au pire, pourrait lui suggérer de renoncer, pour alléger sa tâche, aux prérogatives militaires qu'il détenait et dont il se libérerait d'ailleurs volontiers. « Le roi est mon meilleur

ami, dit le Duce, le seul peut-être en ce moment. Il y a trois jours il m'a dit : « S'ils vous battent tous en brèche, moi je vous défendrai. »

Cependant, à la Villa Savoia, les derniers détails ont été examinés, et Badoglio, informé lui aussi par Acquarone de l'heure de l'audience, a revêtu sa tenue de maréchal et attend chez lui, avec des amis. Ambrosio a convoqué le général Cerica à son bureau et lui a donné verbalement l'ordre de faire procéder à l'arrestation de Mussolini. Mais le commandant des carabiniers est encore perplexe. De retour à son bureau, il a fait annoncer à toutes les casernes de carabiniers qu'il se proposait de passer une inspection dans la journée, afin d'avoir sous la main, en ce jour de dimanche, toutes les forces disponibles en cas de besoin. Puis il désigne les officiers chargés de l'opération et les voit personnellement.

A trois heures, le roi, qui marche de long en large dans son salon, fait appeler le général Puntoni et, pour la première fois, l'informe de son intention de retirer à Mussolini, dont on attend la visite, la direction du gouvernement et de le remplacer par Badoglio. Mussolini sera discrètement arrêté hors de la Villa royale et transféré dans une caserne pour éviter qu'il ne prenne contact avec des extrémistes fascistes, ou qu'il soit l'objet de sévices de la part d'antifascistes. Le roi est personnellement convaincu qu'il acceptera cette décision, mais il ne peut exclure une réaction personnelle vigoureuse. Il demande donc à Puntoni de rester à la porte du salon où aura lieu l'entretien, de suivre la conversation et au besoin d'intervenir. Le roi ajoute, après un moment de silence : « J'attendais depuis des jours la bonne occasion. Désormais, je n'ai plus de doutes sur l'aversion des masses pour le Duce et le fascisme. De plus, j'ai de bons motifs pour considérer la guerre comme irrémédiablement perdue. »

Vers quatre heures, le roi va se détendre un moment dans le jardin, encore accompagné par Puntoni, sans échanger avec lui beaucoup de paroles. Retirer le pouvoir au Duce lui semble maintenant nécessaire et normal, mais une décision lui répugne encore : faire arrêter l'homme avec lequel il a collaboré plus de vingt ans. Pour son compte il eût préféré une autre solution. Tout se passe dans son esprit comme s'il donnait son approbation en fermant les yeux, sans trop vouloir lui-même s'engager. Et que l'opération se fasse non loin de chez lui accentue son malaise. La reine lui a dit qu'en tout cas une arrestation dans le cadre même de la résidence royale serait indigne d'un monarque, quelque chose comme un viol des lois de l'hospitalité. Mais pouvait-on concevoir un renversement du régime fasciste avec Mussolini en liberté ?

L'heure décisive approche et le roi, très calme, se trouve avec Puntoni sur l'esplanade voisine de l'entrée principale de la Villa quand s'avance le duc Acquarone. Puntoni s'écarte de quelques pas. Le ministre dit alors à voix basse au souverain que le général Cerica

désire recevoir de Sa Majesté, par son intermédiaire direct, la confirmation de l'ordre d'arrêter Mussolini. D'autre part il demandait, pour plus de sûreté, qu'il lui soit possible de procéder à l'arrestation dans l'enceinte même de la résidence royale.

Ainsi donc, au dernier instant, tout peut encore être remis en question. L'angoisse se laisse percevoir sur le visage ridé du vieux roi, dont la mâchoire se met à trembler encore plus. Il donne des signes de vive irritation, bougonne, proteste, et le duc Acquarone le met en face de ses responsabilités. Il faut dès maintenant fixer où sera le dispositif nécessaire à l'arrestation. La voiture du Duce doit déjà être en route. Mais les dés ne sont-ils pas jetés? Finalement le roi lance un « Entendu », qui permet au duc Acquarone de s'éloigner.

*
* *

A 16 h 55, accompagné par son secrétaire de Cesare, Mussolini est monté dans sa voiture, en complet bleu sombre et en chapeau marron assez fripé. Le chauffeur habituel, Ercole Boratto, conduit à vive allure dans Rome, aux rues à peu près désertes. Il fait extrêmement chaud. A 17 heures précises, la voiture s'arrête devant l'entrée de la Villa du souverain. Il y a peut-être un peu plus de carabiniers dans les rues adjacentes, mais rien ne paraît anormal. Le Duce lui-même paraît extrêmement calme. Il gravit les quelques marches. Le roi, en uniforme de maréchal, l'attend sur le perron, lui dit l'habituel : « Comment ça va? » et le fait entrer dans le salon. Mussolini a l'impression qu'il est plus petit que jamais, presque « ratatiné », que ses traits sont fatigués. Le Duce tient à la main quelques feuillets, les textes où sont précisées les limites des prérogatives du Grand Conseil. Le général Puntoni a pris position derrière la porte et tend l'oreille. Selon son récit, assez différent de ceux de Mussolini et du roi, l'un et l'autre assez tendancieux, c'est le Duce qui prend la parole le premier. N'a-t-il pas sollicité l'entrevue?

Il parle à voix basse et Puntoni a quelque mal à percevoir tout ce qu'il dit. S'efforçant de paraître désinvolte, Mussolini expose d'abord, selon son habitude, la situation militaire, puis en arrive à la séance du Grand Conseil, dont il fait un rapide compte rendu, insistant sur le fait que cette assemblée n'a qu'un rôle consultatif.

Alors le roi prend la parole, d'une voix assez hésitante, et dit que la situation qui s'est créée le contraint à son grand regret à franchir un pas que seules les circonstances lui imposent. « L'Italie est sens dessus dessous. Le moral de l'armée est au plus bas. Les soldats ne veulent plus se battre. Les Alpins chantent en dialecte piémontais un refrain où ils disent ne plus vouloir faire la guerre pour les beaux yeux de Mussolini — et lui-même se met à le fredonner. Tout Rome sait déjà ce qui s'est passé au Grand Conseil et s'attend à un changement. Le

Duce est l'homme le plus détesté d'Italie. » Le roi poursuit en forçant un peu la voix, que Puntoni peut mieux suivre : « Moi je vous aime bien, et je l'ai plus d'une fois prouvé en vous défendant contre toute attaque, mais cette fois je dois vous prier de quitter votre poste et de me laisser libre de confier à un autre la charge du gouvernement. »

Il y a un silence. Mussolini a plié sous le coup inattendu. Il aurait dit : « Alors, tout est fini, tout est fini ? » à demi écroulé, et aurait ajouté : « Et moi, qu'est-ce que je vais faire, et ma famille ? » Puis il s'est ressaisi, et toujours à voix basse, sans scène pathétique, il dit au souverain qu'il prend une décision d'une extrême gravité, que l'on veut faire croire au peuple que la paix est proche parce qu'on éloigne l'homme qui a déclenché la guerre, mais que ce sera un coup dur pour le moral de l'armée. Il sait, dit-il, qu'on le hait, mais cela est normal après tant de sacrifices exigés. Sa chute sera un triomphe pour Churchill et Staline. Il souhaite bonne chance à l'homme qui lui succédera.

Le roi répond, et sa voix s'élève par moments. Il insiste sur la nécessité de sa décision et son regret d'avoir à la prendre. Le ton s'échauffe et les paroles deviennent plus vives. Victor-Emmanuel évoque l'affront que le Duce lui a fait en prétendant assumer le commandement suprême des forces armées. Puntoni entend nettement cette phrase : « Et l'on m'a assuré que ces deux loqueteux de Farinacci et de Buffarini, que vous aviez près de vous lorsqu'on ne savait si je signerais le décret, se sont écriés : « Il le signera, ou nous l'y forcerons à coups de pied dans le derrière. »

L'entretien, que le roi avait conçu comme devant être bref, se prolonge. Il dure depuis plus d'un quart d'heure. Les deux hommes parlent à voix basse comme s'ils craignaient d'être entendus, et Puntoni ne saisit plus au vol que des bribes de phrases. Le souverain dit que la guerre est perdue, que la situation intérieure de l'Allemagne est des plus graves. Il élève maintenant le ton : « Je dois intervenir pour sauver le pays de massacres inutiles, essayer d'obtenir de l'ennemi un traitement moins inhumain. » Mussolini demande : « Et maintenant que dois-je faire ? » Puntoni n'entend pas la réponse, mais seulement, pour finir, le roi qui dit : « Je réponds sur ma tête de votre sécurité personnelle. » Et à ce moment-là seulement il l'informe que son successeur sera Badoglio. Ainsi le mécanisme du coup d'État est déjà en mouvement ! Mussolini a conscience qu'il n'y peut rien changer. Il n'y était nullement préparé. Il se résigne, abattu. Le silence n'est coupé que par une phrase que le roi répète à plusieurs reprises : « Je regrette, je regrette, la solution ne pouvait plus être ajournée. » Le souverain fait comprendre que l'entretien est terminé. Il accompagne Mussolini jusqu'à la porte du perron, et l'on pourrait croire que rien ne s'est passé.

Il est 17 h 20. Avec Cesare qui l'attendait, Mussolini, le visage défait,

descend les quelques marches, se dirige vers sa voiture, sans s'apercevoir encore que celle-ci est sans chauffeur. (Ercole Baratto avait été « appelé au téléphone », où un officier de police l'avait informé qu'il n'y avait plus de Duce, qu'il était lui-même placé sous la protection de la police.)

Un jeune capitaine de carabiniers, brun et de haute taille, s'avance alors brusquement vers Mussolini et lui dit : « Sa Majesté m'a chargé de la protection de votre personne. » « Inutile », répond le Duce, qui fait signe à Cesare de poursuivre jusqu'à sa voiture. Mais le capitaine lui dit : « Non, montez là » en lui désignant une voiture ambulance qui, sur un signe, s'est approchée. « C'est pour votre sécurité. » — « Je n'en crois rien », rétorque Mussolini, lorsqu'il a aperçu à l'intérieur des carabiniers en armes. Mais il monte, docilement, suivi de son secrétaire, du capitaine, d'un lieutenant. Des agents en civil prennent place sur les marchepieds.

Mussolini s'est assis sur une banquette, le chapeau sur les yeux. Il tremble de nervosité. Rapidement l'ambulance se dirige vers la caserne de carabiniers du Transtevere. Dans la cour, Mussolini est invité à descendre. Un lieutenant-colonel l'aperçoit, et ignorant l'événement, accourt, salue et se met à sa disposition. Il ne comprend rien quand on l'écarte.

Mussolini et de Cesare sont confinés un moment dans une petite pièce puis, peu après, on les invite à remonter dans l'ambulance qui repart à si vive allure que l'ex-Duce s'inquiète et que son secrétaire demande si l'on ne peut ralentir. Arrivé à la caserne de la via Legnano, à l'autre bout de Rome, Mussolini peut s'étendre sur un lit de camp, dans la chambre presque nue du commandant de cette caserne-école. Il sait maintenant que la « protection » s'est transformée en arrestation. Tard dans la soirée il reçoit la visite du général Ferone, qui lui remet une lettre de Badoglio.

« A son Excellence le chevalier Benito Mussolini.

» Le soussigné, Chef du gouvernement, tient à faire savoir à votre Excellence que ce qui a été fait à votre égard l'a été uniquement dans votre intérêt personnel ; des indications nous sont parvenues de divers côtés, signalant un complot contre votre personne.

» Avec ses regrets, il tient à vous faire savoir qu'il est prêt à donner des ordres pour que vous soyez protégé et accompagné, avec tous les égards, au lieu que vous voudrez indiquer. »

Le Chef du gouvernement, maréchal d'Italie,
Signé : Badoglio.

Mussolini prie alors le général Ferone d'écrire sous sa dictée une réponse :

1° Je désire remercier le maréchal Badoglio pour les attentions

qu'il a eues à mon égard ; 2° La seule résidence dont je puisse disposer est Rocca delle Caminate où je suis prêt à me rendre à n'importe quel moment ; 3° Je désire assurer le maréchal Badoglio, ne fût-ce qu'en souvenir des travaux exécutés jadis en commun, qu'en ce qui me concerne, non seulement il ne rencontrera aucune difficulté d'aucun ordre, mais qu'il lui sera donné tout le concours possible ; 4° Je suis satisfait de la décision qui a été prise de poursuivre la guerre aux côtés de notre alliée, comme l'exigent l'honneur et l'intérêt de la patrie, et je fais des vœux pour que le succès couronne cette lourde tâche à laquelle le maréchal Badoglio se prépare, selon l'ordre et au nom de S. M. le roi, dont j'ai été pendant vingt ans et dont je reste le fidèle serviteur.

De sa main il ajoute « Viva l'Italia » et il signe : Mussolini.

Puis il dit au général Ferone : « N'oubliez pas de dire au maréchal Badoglio que, s'il résiste un mois et demi, nous aurons la victoire. » Puis, d'un ton plus personnel, cédant à un complexe napoléonien, il dit au général : « Nous nous connaissons, n'est-ce pas? Je vous ai vu en Albanie. Je vous ai toujours apprécié. » Ferone, qui n'avait en tout et pour tout fait qu'apercevoir une fois de loin le Duce, se retire en dissimulant son étonnement.

Puis Mussolini s'étend sur le petit lit de camp et s'endort presque aussitôt. Il avait toujours eu le sommeil facile. Parce qu'il dort et que la caserne est dans un quartier périphérique, il n'entend rien des bruits de la ville.

Un dimanche d'été, dont la chaleur avait été presque suffocante, allait se terminer dans le calme. Vers le soir, les volets s'étaient ouverts pour laisser pénétrer la relative fraîcheur de la brise romaine. Les rues restaient silencieuses, sous le poids du lourd spectre de la guerre qui se rapprochait de la capitale. Seuls quelques initiés se faisaient l'écho de bruits relatifs à la séance du Grand Conseil. On disait que des personnalités fascistes avaient quitté subitement l'hôtel Excelsior où elles résidaient. Quelques discussions s'étaient élevées dans certains cafés. Le bruit courait que Mussolini avait été arrêté.

Soudain, à 22 h 45, la radio annonce une importante nouvelle. Elle précise aussitôt. Le roi a accepté la démission du chef du gouvernement, le « chevalier Mussolini » et a désigné pour le remplacer le maréchal Badoglio. Deux proclamations, celle du roi et celle du maréchal, expliquent le changement de régime. Pleins pouvoirs au gouvernement mais « la guerre continue ». « Gardienne jalouse de ses traditions millénaires, l'Italie reste fidèle à la parole donnée. »

Aussitôt les rues s'animent. Mais la joie qui s'exprime est due surtout à la conviction que la guerre va cesser. Des jeunes gens se rendent dans les cercles fascistes, désertés par leur clientèle, arrachent des emblèmes du Parti et des portraits de Mussolini. Quelques cortèges

s'ébauchent, quelques miliciens sont molestés. Mais s'il y a une vive agitation, il n'y a aucun désordre grave. Plus que la fin du fascisme, c'est la paix espérée que la foule acclame.

MAXIME MOURIN

On connaît la suite des événements : les fascistes ayant été éliminés Badoglio est devenu chef du gouvernement et en principe la guerre continue aux côtés des Allemands contre les Alliés. Grandi part pour le Portugal. Ciano menacé par les libéraux qui ne lui pardonnent pas son passé se réfugie auprès des Allemands qui l'expédient pour quelque temps à Munich. Berlin en effet réagit vigoureusement contre l'élimination de Mussolini, fait arrêter plusieurs antifascistes « conjurés » ou non, et quelques membres de la famille royale : les deux duchesses d'Aoste et la princesse Mafalda, fille du roi, qui mourra à Buchenwald. Le 8 septembre le nouveau gouvernement signe un armistice avec les Alliés. C'est la rupture avec l'Allemagne. Le roi, Badoglio et ses ministres ont gagné l'Italie du Sud. Mussolini qui se trouvait alors « sous bonne garde », dans la région montagneuse du Gran Sasso est libéré et enlevé par un commando allemand qui a débarqué en avion à deux pas de sa « prison ». Les Allemands le contraindront à organiser un nouveau parti fasciste et à « diriger » dans l'Italie du Nord la « République sociale italienne » *que, dans le Piémont même de nombreux maquisards italiens combattront. Ciano incarcéré à Vérone, ainsi que plusieurs « conspirateurs » sera fusillé avec eux (dont le vieux maréchal de Bono, 78 ans), le 10 janvier 1944. Le 5 juin les troupes alliées font leur entrée à Rome (N.D.L.R.).*

CHRONIQUE DES LIVRES

" DU COTÉ DE BARCELONE "

par Luis GOYTISOLO *(Le Seuil)*

Il semble difficile d'appeler un roman ce livre de Luis Goytisolo dont les sept chapitres n'ont d'autre lien entre eux que l'identité de noms des principaux personnages. Chacun de ces chapitres n'est même pas une nouvelle mais seulement un tableau, un fragment de vie, que le talent de l'auteur anime ou évoque avec une intensité d'analyse presque déconcertante. L'intérêt se trouve moins dans l'histoire elle-même, souvent fort mince quand elle n'est pas inexistante, que dans l'étude des caractères et ceux-ci se révèlent plus complexes que ne le laisserait supposer la simplicité de condition des personnages : la femme d'un métayer, celle d'un maçon, un vieux jardinier, un cireur de bottes, un docteur de village surgissent soudain en pleine lumière, apparitions hallucinantes de vérité, pitoyables et souvent tragiques, qui s'évanouissent brusquement pour retourner dans l'ombre d'où Luis Goytisolo les a tirées.

Frère cadet de Juan Goytisolo fort connu en Espagne comme en France où il s'est fixé, Luis Goytisolo est considéré, lui aussi, comme l'un des meilleurs jeunes écrivains de l'Espagne. Un séjour dans les prisons franquistes, il y a quelques mois, a « consacré » un talent déjà récompensé par le prix « Biblioteca Breve » reçu en 1948 lors de la publication de « Du côté de Barcelone ».

DIESBACH

(Suite de la chronique des livres page 102.)

L'AVENIR DU BRÉSIL

par Roger Bastide

On s'est souvent demandé les raisons du retard de l'Amérique latine par opposition au développement de l'Amérique anglo-saxonne et l'on a cherché ces raisons soit dans le climat, tropical, soit dans le métissage et l'infériorité du métis, intellectuelle ou morale, par rapport aux représentants des races pures. Buckle, Huntington, d'autres encore, ont affirmé que les pays chauds ne pourraient jamais atteindre les degrés supérieurs de la civilisation, soit parce qu'ils « débilitaient » l'homme, soit parce que la nature lui imposait des « défis », comme dirait Toynbee, auxquels il est impossible de donner une réponse. Quant au biologiste partisan de Gobineau, non seulement il soutient qu'il y a des races supérieures et des races inférieures, mais encore que les métis n'héritent que des défauts des races qui se croisent ; or l'on estime à 247 245 000 individus environ les métis de Blancs, de Noirs et d'Indiens en Amérique ; le métissage, en valeur absolue et en valeur relative, est plus important dans le sud du continent que dans toutes les autres régions du globe. N'y avait-il donc pas dans cette constatation une certaine incitation à lier le sous-développement de cette partie du monde au croisement de races hétérogènes ?

Devant les données de la science moderne, ce genre d'explication semble à peu près complètement abandonné aujourd'hui. Le Brésil prouve au contraire qu'une grande civilisation de type occidental peut éclore sous les Tropiques et, en l'espèce, le métissage a été un des instruments d'adaptation de l'homme blanc au nouveau climat dans lequel il était appelé à vivre.

Ci-dessus rade de Rio (Roger Viollet).

On tend actuellement à donner d'autres raisons, de caractère plus historique ou sociologique. On impute parfois au catholicisme le retard des pays de l'Amérique latine, en s'inspirant par exemple de l'œuvre de Max Weber sur les origines puritaines du capitalisme industriel. Ou encore au colonialisme, qui a gêné le développement de toute industrie qui pourrait entrer en concurrence avec celle de la métropole et qui, par le pacte colonial, a imposé au sud du continent américain le double régime du latifundium et de la monoculture. Ou enfin à l'esclavage, qui a associé, dans l'esprit des Blancs autant que dans celui des Noirs, l'idée de travail à celle de servilité et qui a également empêché la formation d'autres capitaux que ceux constitués de terres et de main-d'œuvre esclave.

Il est certain que ces divers facteurs ont joué, plus ou moins. On peut faire remarquer par exemple que le Portugal interdisait la création d'industries au Brésil, afin d'y échanger les produits de ses fabriques contre le sucre ou le tabac. On peut remarquer que la première tentative d'industrialisation dans ce pays, dans la seconde moitié du XIXe siècle et alors que le Brésil était déjà indépendant, depuis un demi-siècle, a suivi la disparition du trafic négrier et la libération par conséquent des capitaux qui avaient été employés jusque-là à l'achat d'esclaves africains. Mais s'il est certain que tous ces facteurs ont joué, il est aussi certain que des jugements de valeur se cachent derrière ces affirmations à première vue scientifiques et que des idéologies se mêlent inextricablement aux théories. Idéologies des divers partis politiques qui se disputent au Brésil la nouvelle clientèle électorale.

Au fond, l'idée de « retard » est une idée vague. Il faut définir de quelle espèce de retard on discute. Il ne peut s'agir d'un retard intellectuel ; dans le domaine des lettres et des arts. Il s'agit d'un retard économique, ou mieux encore, technique. Et à ce retard économique, il faut chercher des causes économiques : ce ne serait que si ces causes s'avéraient insuffisantes que nous serions contraints d'avoir recours à des explications d'ordre politique ou religieux.

Les causes d'un retard.

Tandis que les colons anglais se fixaient sur le littoral atlantique jusqu'au XIXe siècle pour y former des communautés sédentaires et homogènes, les aventuriers portugais se dispersaient dès le XVIIe siècle à travers un pays grand à lui tout seul comme l'Europe moins la Russie, ce qui fait qu'encore aujourd'hui le Brésil est, à part la frange atlantique ou plutôt certaines parties de cette frange, une région de peuplement dispersé. Six habitants en moyenne par kilomètre carré. Or tout essor économique réclame à la fois le rassemblement de la main-d'œuvre autour des matières premières et le rassemblement des consommateurs sur un marché.

C'est pourquoi les Brésiliens ont dû, au cours de leur histoire, compen-

ser leur faiblesse démographique par des déplacements massifs de population. Promenant les habitants du pays d'une région à l'autre au fur et à mesure que de nouvelles sources de richesses étaient découvertes. Au XVIIe siècle, le gros de la population est fixé dans les « terres noires » du Nord-Est, autour de Bahia et de Récife, cultivant la canne et produisant le sucre ; la découverte au XVIIIe siècle de mines d'or dans le centre du Brésil draine la population, libre comme esclave, des plantations de cannes dans les montagnes de l'or ; au XIXe siècle nouveau déplacement, cette fois du Centre vers le Sud, dans les grandes propriétés productrices du café et comme le café épuise la terre, les hommes suivent la plante dans ses pérégrinations, à travers tout l'Etat de São Paulo jusqu'au Parana. Mais ces migrations se traduisent, économiquement, par l'épuisement des ressources de la contrée. L'homme qui ne se fixe pas au sol ne peut aimer vraiment la terre qu'il habite ; il cherche à s'enrichir le plus vite possible, quitte à laisser derrière lui, quand il s'en va, des villes mortes, un sol fatigué — un nouveau désert.

Il y avait pourtant une autre méthode pour compenser la faiblesse du peuplement, c'était de faire appel à la main-d'œuvre européenne, d'attirer les immigrants des régions surpeuplées, comme l'Italie, ou des régions misérables, comme certaines provinces d'Allemagne. Le Brésil y songea, en particulier pour peupler l'extrême sud du Brésil, qui était à cause de son caractère désertique, l'objet de la convoitise de l'Argentine. Une espèce de *no mans land* entre l'Amérique hispanique et l'Amérique portugaise. Malheureusement, ici aussi, le remède s'avérait plein de dangers. En fixant des Allemands ou des Italiens dans des régions vides d'habitants, ces étrangers ne pouvaient subir l'influence assimilatrice du milieu ; ils conservaient leur langue, leurs coutumes, ils formaient des communautés isolées, des îlots européens, dangereux par conséquent pour la sécurité du pays comme pour son homogénéité culturelle.

Mais l'industrialisation ne réclame pas seulement des hommes ; elle nécessite aussi l'existence préalable de matières premières, de capitaux et de sources d'énergie pour transformer ces matières premières en produits manufacturés. Les matières premières ne manquent pas ; le fer abonde, d'excellente qualité et facile à extraire ; les géologues découvrent chaque jour de nouvelles ressources : platine, bauxite, zinc, cassérite, etc. Les capitaux étrangers, en l'absence de capitaux nationaux, se déplacent facilement lorsque des sources de profit apparaissent pour eux en quelque point du globe. Mais le Brésil manquait de l'énergie nécessaire à la transformation de ces richesses, végétales ou minérales. Les trois quarts de l'énergie dont il dispose viennent encore du charbon de bois, cependant les forêts disparaissent les unes après les autres et le sol sans cette couverture forestière est soumis à l'action érosive des pluies violentes des Tropiques ; les fleuves entraînent dans la mer la terre qui faisait vivre autrefois les paysans...

La houille certes existe à Santa Catarina, mais insuffisante et de qua-

lité médiocre. C'est ce manque d'énergie qui est responsable, à côté du manque d'hommes, du sous-développement de l'Amérique latine. Ce n'est ni la race, ni la culture qui ont fait la grandeur des Etats-Unis, c'est la richesse de son sol en charbon d'abord, en pétrole ensuite. Tous les développements ayant pour thème la supériorité du climat tempéré sur le climat tropical, de l'anglo-saxon sur le latin, du protestant sur le catholique, se ramènent finalement à une question de combustibles ; charbon de bois contre houille.

C'est à vaincre ces deux handicaps que le Brésil s'emploie aujourd'hui et son essor est si rapide qu'il a quelque chose de vertigineux. Examinons d'abord la croissance de sa population. En 1800, le Brésil ne comptait que 3,6 millions d'habitants ; il en avait déjà 52 en 1950 et on prévoit qu'il en aura, toutes conditions égales, 100 en 1980. Or cet essor prodigieux n'est pas dû à l'immigration, mais à la forte natalité de ses habitants. Sans doute, l'immigration a joué un rôle au moment de la suppression du travail servile ; les nègres ont abandonné les plantations de café, qui leur rappelaient de trop douloureux souvenirs, pour se perdre dans l'anonymat des grandes villes ; on a fait appel aux Européens d'abord, aux Japonais ensuite pour les remplacer dans les zones rurales, mais l'immigration est restée localisée au sud du pays et elle s'est arrêtée avec la 2e guerre mondiale. C'est donc la fertilité féminine qui rend compte essentiellement de la croissance démographique. On compte en moyenne 7 enfants par femme de 15 à 49 ans. Et si le taux de la mortalité, particulièrement de la mortalité enfantine, reste encore trop élevé, il n'en est pas moins vrai qu'il est beaucoup plus bas qu'il y a quelques années et qu'il tend sans cesse à diminuer. La pyramide des âges se ressent de cette forte natalité ; il y a 856 non-productifs pour 1 000 habitants ; mais au fur et à mesure que, par une politique sanitaire bien conduite, le Brésil arrive à allonger la durée moyenne de la vie humaine, le nombre des productifs augmentera et le pays aura la main-d'œuvre nécessaire pour cultiver plus rationnellement son sol, développer son industrie, peupler son vaste hinterland et le mettre en valeur. En même temps, son marché intérieur s'accroîtra, ce qui exigera de nouveaux progrès de la productivité industrielle.

Essor industriel.

L'essor industriel du Brésil n'est pas moins étonnant que son essor démographique. En 1850, il n'y avait encore que 50 établissements industriels dans tout le pays et à la fin de la monarchie, 636, les plus importants et les plus nombreux dans la capitale, Rio de Janeiro. Sous la République, le mouvement va s'accélérer et la ville de São Paulo va détrôner Rio pour devenir d'ailleurs non pas seulement le plus grand centre industriel du Brésil, mais le plus grand centre industriel de toute l'Amérique latine.

Ce changement vient sans doute de ce que la vente du café à l'extérieur et à de bons prix permet aux Paulistes de constituer des capitaux, mais aussi de ce qu'une nouvelle source d'énergie va s'ajouter désormais au charbon de bois et à la houille de Santa Catarina : l'électricité. Ce sont les chutes d'eau tombant du réservoir artificiel de la *Light* de São Paulo qui ont fourni à cette ville les bases de sa grandeur. Jusqu'à la seconde guerre mondiale d'ailleurs, l'industrie reste surtout une industrie alimentaire ou de textiles ; mais au cours de la seconde guerre mondiale, elle se diversifie de plus en plus, car le marché européen, qui fournissait les machines ou autres produits finis, est fermé et les Etats-Unis ont orienté la production pour des fins militaires.

Aujourd'hui le Brésil compte 92 350 établissements, avec 1 279 184 ouvriers et une production d'une valeur de 118 606 000 cruzeiros, le cruzeiro valant entre 3 ou 4 francs de notre monnaie ; São Paulo à lui seul dispose de 25 016 établissements, avec 488 633 ouvriers et une valeur de production de 55 292 474 cruzeiros (1950).

C'est dire que l'industrie est presque entièrement concentrée dans la zone de São Paulo et de Rio de Janeiro. Mais l'électrification du Nord-Est est commencée, à partir des chutes de Paulo Afonso qui se trouvent localisées dans la partie inférieure du rio São Francisco, et les premiers puits de pétrole sont ouverts dans la région de Bahia. Certains géologues pensent même que tout le sous-sol de l'Amazonie serait constitué par une immense nappe de pétrole qui rejoindrait le Brésil au Venezuela.

Quoi qu'il en soit, le fait que le pétrole jaillit depuis un ou deux ans des puits forés à l'embouchure de l'Amazone semble justifier l'opinion des géologues. Ce pétrole non seulement évitera au pays de faire sortir des devises pour permettre à son aviation de tisser, entre les noyaux de peuplement dispersés, le réseau céleste de l'unité brésilienne (il part ou il arrive à Rio un avion à peu près toutes les cinq minutes), mais encore pour améliorer son système de transports routiers. Et faire pénétrer ainsi, avec le camion, derrière le commerçant, le maître d'école et le médecin, la civilisation occidentale jusque dans les coins les plus reculés du territoire.

L'industrialisation est liée à l'urbanisation. La ville de São Paulo nous offre l'image la plus typique de ce développement urbain. Au début du XIXe siècle, le municipe ne comptait même pas 22 000 habitants ; c'était une petite bourgade provinciale qu'animait seulement la récente création d'une faculté de droit, mais déjà en 1900, grâce au café, qui avait son centre commercial et financier à São Paulo, la ville atteignait le chiffre approximatif de 240 000 habitants. C'est l'industrialisation qui va accélérer la croissance de la cité : en 1930, près de 1 million ; en 1950, 2 227 512, aujourd'hui enfin on estime sa population à 3 millions ; peut-être même ce chiffre est-il dépassé. Or ce développement, et nous aurions

pu prendre aussi bien l'exemple de Rio, se fait naturellement aux dépens de la campagne.

Cet exode, des zones rurales vers les villes, qui effrayait, il y a quelques années encore, les Brésiliens, s'est avéré au contraire comme le facteur le plus puissant de la modernisation d'une agriculture, restée archaïque jusqu'à ces dernières années. D'abord la cité tentaculaire est un centre de consommation ; tout autour d'elle va s'étendre une zone de jardinage, dont la périphérie ne fait que s'élargir d'année en année, et où de nouveaux procédés de culture vont apparaître : à l'agriculture extensive de type colonial succède une culture intensive, à base d'engrais ou de fumier, de petits lots de terrain.

Plus loin, il faut remplacer la main-d'œuvre qui disparaît, appelée par les fabriques de la ville, par les tracteurs et les machines agricoles et cette modernisation a comme conséquence une amélioration sensible de la productivité par hectare. Des géologues parcourent le pays pour étudier les terrains et conseiller les cultures les plus appropriées ; des instituts biologiques se sont fondés pour lutter contre les maladies, des troupeaux ou des plantes.

On ne peut douter que cette transformation de l'agriculture ait été liée à l'urbanisation, car on ne l'observe guère que dans les régions avoisinant les grandes métropoles. Dans les régions de l'intérieur, l'agriculture reste une agriculture d'autoconsommation. On accuse le paysan brésilien d'être paresseux, ou encore d'avoir gardé en plein XXe siècle une « mentalité pré-capitaliste », c'est-à-dire de ne produire que ce qui lui est nécessaire pour vivre, de ne pas songer à tirer un profit de son travail, par la vente d'un surplus qui améliorerait son niveau de vie et le ferait passer de l'économie de pure subsistance à une économie de type capitaliste. Mais pourquoi travaillerait-il davantage ou améliorerait-il ses procédés de culture puisqu'il n'y a pas de marché local important dans les environs, qu'il est très loin de toute route, et que même si la route existait, même s'il désirait transporter sa marchandise dans les grands centres de consommation, l'éloignement grèverait le prix de vente de ses produits à tel point qu'il ne pourrait entrer en concurrence avec les agriculteurs dont le prix de vente n'est pas alourdi par celui des transports.

Le Brésil, on le voit, rencontre des obstacles sur la route du progrès : obstacles géographiques (la grandeur du pays), culturels (la difficulté de répandre l'instruction, même primaire, dans une population si dispersée, et dispersée non en villages, mais en fermes séparées les unes des autres par des lieues de distance), financiers enfin (en attendant que le capital national soit suffisant pour financer la mise en valeur de la totalité du pays, il faut attirer les capitaux étrangers, en prenant garde toutefois de préserver l'indépendance nationale contre l'impérialisme du dollar ou de toute autre monnaie), mais le mouvement est lancé, et il va sans cesse s'accélérant.

PLANIFICATION BRÉSILIENNE.

Jusqu'à ces dernières années la situation ne s'est améliorée que grâce à des initiatives particulières ; aussi les transformations ne se produisaient pas, dans les diverses parties du Brésil, sur le même rythme. Les géographes, les économistes et les sociologues ont observé la coexistence de deux Brésils, un Brésil moderne, tendu vers l'avenir, un Brésil archaïque, nostalgiquement tourné vers le passé — un Brésil de gratte-ciel, d'usines géantes, de salons littéraires, de riches musées et un Brésil sous-développé, de population misérable, de religion superstitieuse, encore à l'âge du folklore. Les Paulistes, qui fournissent la plus grosse part du budget fédéral comme ils fournissent, par la vente du café à l'extérieur, plus particulièrement aux Etats-Unis, les deux tiers des devises dont le pays a besoin pour ses achats de pétrole ou de charbon, traduisent bien cette opposition des deux Brésils quand ils disent que São Paulo est la locomotive obligée de traîner derrière elle un long train de wagons vides.

L'équilibre, démographique, économique et même social, avait été rompu. L'essor démographique du Sud du pays s'était fait au détriment des populations du Nord, parce que la croissance du nombre des habitants n'est pas encore assez poussée pour s'opposer à la vieille loi des migrations internes, à laquelle je faisais allusion plus haut : le pays reste toujours obligé de déplacer ses populations des zones pauvres vers les zones riches pour remédier au manque de main-d'œuvre. Petits propriétaires misérables, ouvriers agricoles, fermiers sans avenir abandonnent les terres du Ceara, de Bahia, l'intérieur de Pernambuco, le nord de Minas pour descendre par bateau le long du São Francisco, ou par camion, parfois même à pied, vers les plantations de café, où les salaires sont plus élevés, et vers les grandes villes du Sud, où ils peuvent s'engager comme maçons. (On construit à São Paulo une maison tous les quarts d'heure.)

Ce déséquilibre démographique reflétait un déséquilibre économique. De la richesse du Sud (conséquence de son industrialisation, de la modernisation de son agriculture, de l'accumulation des capitaux) contrastant avec la pauvreté du Nord, à part quelques exceptions comme Récife, qui garde encore une apparence coloniale, qui s'est immobilisé dans la gloire morte de son passé. Le montant du revenu par tête d'habitant reflète cette opposition. 365 dollars à Rio contre 20 au Para ou au Piauí. Le salaire moyen payé dans la capitale fédérale est de 241 cruzeiros contre 114 dans l'Etat de Goiaz. L'indice de productivité monte à 2 291 à Rio, 1 460 à São Paulo, il n'est que de 135 au Para et au Piauí. Le Brésil devenait ainsi une balance dont un plateau se chargeait de plus en plus d'hommes, de richesses, de biens, et dont l'autre montait, sans qu'un poids y fût ajouté pour rajuster la situation.

Plus grave encore : le Brésil tendait à se scinder en deux sociétés hétérogènes. Dans le Nord, une société de type dualiste, composée d'une élite

peu nombreuse, riche, cultivée, propriétaire de terres, d'usines sucrières, et d'une masse paysanne analphabète, plus ou moins attachée aux grands propriétaires fonciers comme la clientèle romaine de l'antiquité l'était au patriciat. Dans le Sud, au contraire une société de classes, interposant entre l'aristocratie des planteurs de café, des gros industriels, des directeurs de banques, et le prolétariat ouvrier, une classe moyenne de petits artisans, de petits commerçants, de fonctionnaires, d'employés de bureaux, d'ouvriers qualifiés ou spécialisés gagnant des salaires suffisamment élevés pour qu'on puisse les considérer comme membres de la classe moyenne. Il existe sans doute dans le Nord entre l'élite et la masse une classe « intermédiaire » de tout petits propriétaires, les *sitiantes*, mais leurs propriétés minuscules ou mal placées, dans des régions déshéritées, éloignées de marchés importants, ne brisent pas le dualisme : ces *sitiantes* appartiennent, économiquement, intellectuellement, à la classe inférieure. Au contraire, dans le Sud, il existe à côté de la grande propriété, une petite et moyenne propriété d'un type nouveau, moderne, car elle est entre les mains de descendants d'immigrants complètement assimilés certes, mais qui ont gardé de leur pays d'origine la volonté de s'enrichir. Entre ces deux sociétés, un fossé s'était creusé chaque jour plus profond.

Une planification, du peuplement et de la mise en valeur du pays, était donc devenue nécessaire, pour remédier à ce déséquilibre grandissant.

Or précisément ce qui caractérise le Brésil de ces deux dernières décennies, c'est le passage de l'économie concurrentielle à l'économie planifiée.

Il fallait arrêter l'hémorragie démographique du Nord, en construisant des réservoirs, en creusant des puits, en distribuant des canaux d'irrigation dans la zone de la sécheresse, afin de faire « reverdir » ce qui était devenu un désert de terre calcinée. Il fallait donner aux habitants du Céara un travail rémunérateur et c'est à quoi tendra la recherche des minerais rares, comme l'uranium, le cobalt, le quartz, qui devrait permettre aux éleveurs de bétail de cette province une activité lucrative supplémentaire. Il fallait enfin faire passer l'économie brésilienne du capitalisme libre au capitalisme dirigé. D'où le plan S.A.L.T.E. qui estimait à 1 milliard de dollars la somme nécessaire à un développement plus harmonieux du pays : 131 millions pour la santé publique (S), 150 millions pour l'alimentation (A L), 400 millions pour les transports (T), 150 millions pour l'énergie (E).

Nous n'insisterons pas ici sur ce plan, auquel nous avons consacré de longues pages d'un livre [1] ; nous ne voudrions faire ressortir que son caractère humain ; il ne se préoccupait pas seulement, en effet, de la production, mais encore de l'homme producteur ; l'éducation et la santé du travailleur ne venaient pas en dernier lieu, elles étaient le point de départ du programme de récupération économique du pays.

Malheureusement, ce plan devait échouer. La politique de la lutte

(1) Brésil, terre des contrastes, Hachette éd.

contre la sécheresse s'est avérée impuissante ; en 1959, une nouvelle fois, l'homme du *sertã* a dû fuir ses champs brûlés par le soleil, abandonner ses troupeaux mourant de faim parmi les cailloux, pour gagner le littoral humide et y vivre des secours de l'Etat. La recherche des minéraux rares, faute d'industrialisation et de transports efficaces, n'a pas dépassé le stade de la simple « cueillette » des minéraux ; elle n'est pas parvenue à une extraction rationnelle qui aurait intégré le Céara à l'ensemble de la vie économique du Pays. L'électrification du Nord-Est, en captant l'énergie des chutes de Paulo Affonso et par la construction de toute une série de centrales qui s'échelonnent le long du cours inférieur du São Francisco, prévoyait une énergie de 900 000 kilowatts destinés à favoriser le passage de l'artisanat rural à la petite fabrique. Il a fallu s'arrêter, le potentiel hydro-électrique s'est bien élevée à 180 000 kilowatts, mais ce potentiel ne servait à rien ; 90 000 kilowatts seulement en étaient utilisés, car l'industrialisation n'a pas accompagné l'électrification. Enfin dans le domaine des transports, la moitié des ressources passait à l'administration et à la bureaucratie, au lieu de servir à l'aménagement des voies ferrées ; ou encore, on construisait de nouvelles routes pour permettre aux députés locaux de les inaugurer, puis, une fois construites, elles étaient abandonnées à leur sort et devenaient peu à peu impraticables.

De là, vers 1950, l'abandon du plan SALTE et l'élaboration d'une nouvelle politique, celle dite des « Buts ». Il s'agissait d'établir des « priorités » ; non d'élaborer un plan harmonieux de développement, tenant compte de tous les facteurs de la production, l'homme, l'énergie, les transports. Et aussi de substituer à la rigidité d'un plan le souci de la plasticité ; il fallait tenir compte des variations régionales et des variations temporelles, aller au plus pressé, et le plus pressé était parfois l'agriculture, parfois l'industrie. Pour chaque secteur de l'économie, un but était fixé, qu'il s'agissait d'atteindre ; et bien que la vitesse du développement puisse varier d'un de ces secteurs à l'autre, la finalité dernière de cette politique était de faire progresser le Brésil de 50 ans en 5 ans seulement. Alors que le plan SALTE mettait en premier lieu l'homme, celui des « buts » mettait en premier lieu les industries de base c'est-à-dire : 1° les mines et la métallurgie ; 2° l'industrie mécanique ; 3° l'industrie du ciment ; 4° l'industrie chimique, en particulier celle des alcalis, des fertilisants, du caoutchouc synthétique et du papier. Toute une série d'autarchies ont été récemment créées, *Volta Redonda*, à mi-chemin entre les mines de charbon de Santa Catarina, dont l'exploitation était améliorée, et la montagne de fer de Itabira, avec ses hauts fourneaux et ses fours électriques, qui aura dans quelques années une capacité de production de 1 700 000 tonnes d'acier par an, ce qui permettra de suffire aux besoins du marché intérieur — la *Petrobras* chargée de la prospection du pétrole comme du raffinement du pétrole brut venu de l'extérieur, afin d'économiser de précieuses devises — la *Fabrique Natio-*

nale des Moteurs, si importante dans un pays où l'aviation joue un rôle capital — plus récemment enfin *l'Electrobras*. A ces autarchies, il faudrait ajouter la Banque Nationale du Développement Economique, chargée de financer les investissements nécessaires aux progrès de la production.

Est-il possible, actuellement, de faire le bilan de cette nouvelle orientation de l'économie brésilienne ?

Elle se marque par des succès éclatants, *Volta Redonda* par exemple, mais aussi ailleurs par des échecs. Impressionné par le fait que l'industrie permet un rendement plus élevé que l'agriculture, le programme des Buts, en hypertrophiant l'aide à l'industrialisation au détriment de celle à la production agricole, augmente l'écart entre les possibilités de la production et celles de la consommation ; alors que le revenu d'un ouvrier est de 10 082 cruzeiros par mois, celui du paysan n'est que de 1 995 cr ; et si l'on songe que, même ainsi, le budget de l'ouvrier reste déficitaire, on s'aperçoit qu'un goulet d'étranglement existe, d'une extrême gravité, dans l'économie brésilienne, comme dans toutes les économies sous-développées. La Banque Nationale du Développement Economique en n'investissant que 17 % de ses fonds à l'agriculture, 37 % à l'industrie, alors que le commerce bénéficiait de 39 % d'investissement, semble se destiner plus à maintenir les prix élevés, qu'à encourager les initiatives techniques, capables, en augmentant la production, de faire diminuer les prix. On a pu dire, enfin, de certaines autarchies, comme la *Petrobas*, qu'elles servaient plus à nourrir une armée de fonctionnaires qu'à creuser des puits nouveaux ou à faire des recherches géologiques. Ce qui fait que certains économistes brésiliens semblent regretter aujourd'hui l'abandon du plan SALTE.

***

Lorsque le Programme des Buts a été institué, il semble qu'il s'appuyait sur la théorie de François Perroux, celle des pôles de croissance, qui fait — dans un pays de développement hétérogène, de la région la plus développée (en l'occurrence la région de Rio-S.Paulo-Porto Allègre) le centre de propulsion pour les autres régions (en l'occurrence le Nord et le Nord-Est). De là, sans doute, l'importance accordée à l'industrie. Mais ce programme a été soumis, ces dernières années, à une pression politique très forte de la part des hommes politiques du Nord : pourquoi favoriser, disent-ils, une région qui comporte toutes les conditions d'un développement autonome favorable ? D'où, tout récemment, « l'Opération Nord-Est » ; elle consiste à enlever une partie substantielle des ressources financières du plan de la production du Sud afin de créer dans le Nord-Est un centre producteur de ciment et un centre sidérurgique. On comprend que São Paulo ait réagi violemment au

nouveau projet ; il risque, dit-on, d'asphyxier une industrie en pleine croissance.

Il ne nous appartient pas de prendre parti dans ce débat ; disons seulement que, même dans le Nord-Est, il existe une opposition au projet, où l'on voit plus un programme électoral qu'un plan efficace d'action.

Le nouveau visage du Brésil.

Mais ces changements de politiques ne font que marquer la hâte du Brésil à devenir une grande puissance économique, et les échecs que l'un ou l'autre peuvent enregistrer ne sont pas des échecs de ses progrès, il ne manifestent que la difficulté à en accélérer la vitesse. A travers toutes ces idéologies, un fait est certain : le Brésil d'aujourd'hui n'est plus le Brésil d'autrefois. On se fait parfois encore, en France, une image fausse de ce pays, celui de producteur de nos desserts, le café et le sucre.

Il y a longtemps que la production du sucre ne répond plus qu'aux besoins du marché intérieur et si le café continue à être une des grandes richesses du pays, le Brésil doit lutter contre la concurrence croissante d'autres pays de l'Amérique latine et maintenant même de l'Afrique. Le Brésil évoque aussi à nos esprits le caoutchouc, sans doute à cause de ces riches traitants qui venaient dépenser en Europe aux environs de 1900 des fortunes trop vite gagnées, mais dès 1910, les plantations de caoutchouc cultivé de l'Indonésie triomphaient de l'exploitation des arbres perdus dans l'immensité de la forêt amazonique. Et en 1958, aussi paradoxal que le fait puisse paraître, le Brésil a dû importer du caoutchouc pour sa consommation propre...

L'économie du Brésil est aujourd'hui une économie diversifiée. La crise caféière de 1930 a favorisé la culture du coton à São Paulo, et le coton a trouvé également une zone particulièrement favorable dans les régions sèches du Nord-Est ; sa production dépassait 500 000 tonnes en 1952. Le Brésil est le second pays cacaoyer du monde avec une production de 160 000 tonnes, en grande partie exportées. Le long de la mer à Rio ou à Santos s'étendent de vastes plantations de bananes ou d'orangers qui commencent déjà à escalader les montagnes proches. Les Italiens ont implanté la culture de la vigne, les Japonais celle du thé. Des vergers semblables à ceux d'Europe fleurissent là où l'altitude est suffisante pour contrebalancer l'influence du climat tropical. Il ne faut pas oublier non plus que le Brésil est devenu grand producteur de sisal. Le troupeau des bovins atteignait en 1955, 63 607 580 têtes et on a obtenu, par le croisement des races créoles et de bêtes amenées de l'Inde, une race de zébus résistante et peu exigeante en matière d'alimentation ou de soins. Comme enfin le Brésilien est devenu, du moins dans les villes, mangeur de pain,

la culture du blé a été stimulée par le Gouvernement et elle commence déjà à changer le paysage de certaines régions du Sud.

Malgré ces progrès de l'agriculture, c'est l'industrie qui domine aujourd'hui et apporte la plus grosse part au revenu national. Le textile vient toujours en tête, mais l'industrie se diversifie tout autant que l'agriculture : fabrique de moteurs et montage de voitures, aujourd'hui même début d'une industrie automobile — fabriques de papier et de produits pharmaceutiques — d'appareils ménagers, sans cesse plus demandés au fur et à mesure que se forme la classe moyenne : frigidaires en particulier, industrie de ciment qui, malgré ses progrès, n'arrive pas à aller aussi vite que la fièvre de construction dans les villes en croissance, céramique, verreries, et bien entendu métallurgie, toutes les branches industrielles se font jour avec un dynamisme surprenant.

Une grande puissance se lève donc de l'autre côté de l'Atlantique. Les Français ne peuvent oublier que c'est une grande puissance amie, qui a toujours été unie à la nôtre par des liens de fraternité, qui a envoyé les meilleurs de ses fils se battre à côté de nos soldats pour redonner à l'Europe, la liberté, et vote avec nous dans les grandes assises internationales, parce qu'elle a la même conception que nous de la vraie liberté et de la vraie justice.

ROGER BASTIDE

Nous publierons prochainement une étude sur la nouvelle capitale du Brésil, Brasilia (N.D.L.R.)

CHRONIQUE DES LIVRES

LES HOMMES ET LES ASTRES

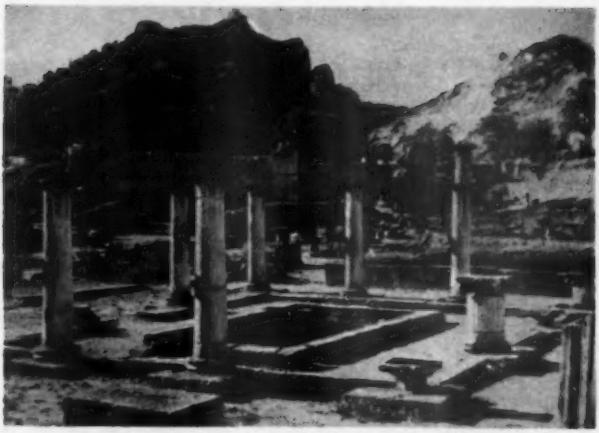
par Michel GAUQUELIN *(Denoël)*

A DIEU ne plaise que nous rendions jamais ici le moindre hommage à l'astrologie, relent de superstitions antiques que *tous* les savants tiennent pour divagation, charlatanisme ou escroquerie.

Cela posé, convenons qu'il faut un certain courage à un chercheur pour affronter la réprobation unanime des hommes de science en entreprenant une étude sur une liaison éventuelle entre les hommes et les astres... Or, c'est ce qu'a posé M. Gauquelin. Il a recueilli les dates et les heures de naissance de 25 000 personnalités, établi pour chacune la situation correspondante des planètes et des constellations, puis recherché, en appliquant le calcul des probabilités, si la liaison entre les deux sortes de phénomènes était due au seul hasard (comme au jeu de pile ou face), ou bien présentait une anomalie qui laissât présumer quelque corrélation. Or, d'après l'auteur, c'est cette dernière conclusion qui est apparue. Ce n'est pas la première fois qu'un chercheur de bonne foi se laisse prendre aux rets de la statistique, et, bien entendu, le résultat final de la confrontation ne fait guère de doute ; néanmoins, nous aimons à penser que les savants spécialisés auront à cœur d'opposer une réfutation précise à un ouvrage qui se présente sous un aspect scientifique méritoire.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 131.)



INFLUENCES HELLÉNIQUES DANS LA VALLÉE DU RHÔNE

DE VIX A GLANUM

par Henri Rolland

Quel voyageur, s'arrêtant autrefois devant les « Antiques » de Saint-Rémy-de-Provence, ne s'est demandé pourquoi ces deux édifices, œuvres d'un art raffiné, s'élevaient isolés dans une campagne agreste, perdus dans le cadre sobre et harmonieux que crée, en cet endroit, la rencontre de deux vallons des Alpilles ? Depuis 1921, *cette énigme qui tourmentait les visiteurs s'est trouvée résolue, grâce, d'abord, à l'heureuse initiative d'un gardien des monuments que sa curiosité amena à reconnaître dans le voisinage la présence de murs antiques, puis aux efforts combinés des premiers fouilleurs, MM. J. Formigé et P. de Brun qui, de* 1921 *à* 1938, *remirent au jour des substructions de thermes et d'habitations. Depuis la découverte, au* XVIIIe *siècle, d'une inscription au nom de Glanum, on savait que cette ville antique avait existé dans les parages de l'Arc et du Mausolée des Jules, mais on ignorait son emplacement exact que les fouilles entreprises venaient de révéler. Les recherches reprises en* 1942 *ont été poursuivies avec succès, et Glanum, dont on ne connaissait naguère que le nom, a repris aujourd'hui sa place dans l'histoire ; son destin s'éclaire chaque jour davantage, inscrit dans les couches du terrain exploré avec méthode par des fouilles dont le principal intérêt a été de retrouver, sous les constructions édifiées par les Romains, les vestiges de maisons et de monuments de type grec, appartenant à la période de colonisation massaliète ; il n'est visiteur, même pressé, qui ne distingue à Glanum la superposition de ces deux époques, la plus ancienne offrant un fini et une qualité architecturale exceptionnels qui tranchent avec la technique des constructions supérieures. Il n'est plus permis aujour-*

— Ci-dessus une maison hellénistique de Glanum

d'hui de douter qu'il y eut là, avant la conquête romaine, une cité sinon grecque, du moins conçue et édifiée par des Grecs selon les méthodes artistiques et artisanales hellénistiques. Cette surprenante révélation s'est trouvée en partie expliquée par une autre découverte, celle, à proximité de la mer, d'un oppidum fortifié et habité par des Grecs. L'exploration de ces deux sites archéologiques amène à reviser l'idée que l'on se faisait de l'action civilisatrice de Marseille et de la pénétration de l'hellénisme en France. Cette importante question, surtout depuis l'exhumation du vase de Vix, appelle des éclaircissements et nous avons demandé à M. Henri Rolland, qui dirige les fouilles de Glanum et Saint-Blaise, de bien vouloir préciser ce qu'apportent les travaux en cours sur le problème des influences helléniques en Gaule.

(*N.D.L.R.*)

Le problème de Vix

La récente découverte du cratère de Vix a soulevé d'ardentes controverses, sur l'origine de cette œuvre exceptionnelle et sur la voie qu'elle a suivie pour atteindre le voisinage des sources de la Seine ; à la thèse d'un trajet rhodanien, relativement aisé, par Marseille et la vallée du Rhône, s'oppose celle d'un apport continental par les cols des Alpes. Le mystère qui enveloppe la présence de ce vase dans une tombe celtique, si éloignée de l'atelier dont il est le produit, demeure entier et éveille justement la curiosité. Le souci de clarifier les données du problème n'est pas étranger à l'initiative prise naguère par l'Université de Dijon, de réunir un colloque d'où pouvait jaillir la lumière, mais élargissant justement son programme, elle a fait porter celui-ci sur l'ensemble des *influences grecques en Gaule*. Cette heureuse confrontation des thèses a eu pour effet d'amener leurs partisans à une conception moins exclusive et à admettre que les deux voies d'importation avaient fort bien pu, soit tour à tour, soit simultanément, être empruntées pour permettre et entretenir le courant des relations culturelles et commerciales dont la tombe de Vix constitue un irréfutable témoignage.

Cette réciprocité de concessions n'a point cependant apporté pour autant une réponse à l'énigme que posent l'origine et la présence de l'œuvre de Vix. La documentation dont actuellement l'on dispose est insuffisante à éclairer le débat ; car si l'étude exhaustive des textes littéraires a pu suggérer un brillant exposé, cette source, vite tarie, ne semble pas permettre d'espérer un nouvel apport déterminant. Et si, d'autre part, le développement des fouilles depuis trop peu de temps méthodiques, fournit un matériel archéologique sans cesse croissant, cet apport se présente sous un aspect varié et sporadique impuissant à jalonner l'itinéraire suivi. L'heureuse trouvaille faite par M. René Joffroy est suffisamment sensationnelle pour ne pas réclamer l'attribution hâtive d'une origine que de nouvelles découvertes, toujours possibles, pourraient infirmer. Elle est en soi une précieuse contribution

à la connaissance du rôle joué en Gaule par la civilisation méditerranéenne avant la conquête romaine ; question complexe à laquelle on peut espérer répondre, dans un avenir indéterminé, par une patiente enquête cherchant ses témoignages dans la répartition et la nature des vestiges archéologiques restitués peu à peu par notre sol.

SAINT-BLAISE.

Pour contribuer à cette enquête, d'importants chantiers de fouilles terrestres ou sous-marines ont été ouverts, dont les résultats ont été notés avec objectivité. Nous exposerons ici, en un bref résumé, ceux obtenus par l'exploration de deux sites antiques de la vallée du Rhône, Saint-Blaise et Glanum. Ces fouilles ont apporté de nouveaux éléments d'étude et offrent un exemple typique de la succession des étapes normalement franchies par la colonisation hellénique. Celle-ci, cantonnée tout d'abord à proximité de la mer, limite à une zone restreinte son activité commerciale, pour ensuite donner plus d'expansion à ses échanges par une pénétration prudente à l'intérieur du pays, où marchands et artisans propagent, au milieu de populations primitives, l'industrie et les usages d'une civilisation alors en plein essor ; adaptation progressive dont la marche est jalonnée d'abord par la chronologie et l'abondance du matériel importé, puis par les influences techniques et culturelles auxquelles l'indigène doit la pratique de l'écriture, l'emploi de la monnaie et, surtout, la connaissance de l'architecture avec toutes les conséquences que comporte le développement de cet art intimement lié aux progrès de la vie sociale et à l'éducation esthétique des individus.

Placé dans la région si pittoresque des étangs marins, à l'est du delta du Rhône, entre Istres et Fos, Saint-Blaise, qui doit son nom moderne à la vieille chapelle construite au XIIe siècle en ce lieu aujourd'hui désert, occupe l'éperon d'un haut plateau qui domine, de la mer à la chaîne des Alpilles, la plaine pierreuse de la Crau. Son nom primitif demeure encore un problème, cependant, selon toute vraisemblance, il faut identifier Saint-Blaise avec Mastramellè, ville et étang, cité par le géographe grec Artémidore, l'antique oppidum de la région des étangs signalé par Festus Avienus dans son *Ora maritima* ; ce nom, déjà oublié au haut Moyen Age, avait fait place à celui d'Ugium, qui se retrouve dans le nom de l'étang de La Valduc et resta en usage jusqu'au XIIIe siècle, bien qu'à cette époque on eût pris l'habitude d'appeler Castelveyre (château vieux) le modeste habitat qui survivait encore.

Par sa situation dominante et la ceinture d'eau qui le protège, le site était d'une défense facile ; il offrait à l'homme, avec la sécurité, des moyens suffisants d'existence : quelques sources, de rares terres cultivables, la mer voisine et, grâce à elle, l'industrie qui demeurera à travers les siècles l'élément productif : l'exploitation du sel. Aussi y a-t-on recueilli des silex taillés et des tessons de vases qui témoignent

d'un très ancien peuplement dont l'évolution s'est faite lentement et sans heurt, malgré les progrès dus à l'usage des métaux : le bronze puis le fer dont l'emploi s'est généralisé au début du premier millénaire et caractérise la couche archéologique, commune à toute la Provence, qu'il est convenu de qualifier de ligure, terme emprunté aux géographes antiques sans qu'il représente pour l'historien moderne une valeur ethnique précise.

C'est au milieu des restes d'une vie aussi primitive qu'apparaissent à Saint-Blaise, pour la première fois, des tessons de vases d'importation lointaine : poteries fines et décorées datant du VIIe siècle avant notre ère, dont les ateliers de fabrication se trouvaient à Rhodes ou dans ses parages ; lieux de départ d'explorations et d'entreprises commerciales dirigées alors vers l'Italie méridionale et, plus loin, vers l'Occident méditerranéen. Ces navigateurs, souvent associés, trouvaient à Saint-Blaise, dominant le golfe de Fos, sur la route de cabotage vers l'Espagne, le type classique des refuges de la Grèce primitive ; après un accostage facile sur une plage, un court portage permettait de franchir le cordon littoral et de retrouver les eaux calmes de l'étang où une crique, peu éloignée, était ouverte au pied de l'oppidum qui constituait un abri sûr pour leurs marchandises et pour eux-mêmes, échappant ainsi aux surprises toujours possibles des pirates de la mer.

Sur le sommet de l'acropole, où subsistent des traces de cabanes indigènes, en parties taillées dans le roc, d'autres vestiges d'habitations sont l'œuvre de mains étrangères ; la technique des murs à joints polygonaux, la distribution du plan révèlent une connaissance de l'art de bâtir plus évoluée ; leur existence ne peut s'expliquer que par l'installation périodique ou permanente de marins grecs justifiant l'opinion des géographes grecs pour qui, dans la région du Rhône, les Phocéens de Marseille n'avaient fait que se substituer à des colons rhodiens.

Cette substitution apparaît nettement dans le changement d'origine que subit, au VIe siècle, le matériel d'importation ; alors affluent les céramiques de type ionien ou phocéen, de fabrication orientale ou massaliote, la poterie noire étrusque dite bucchero-nero et quelques vases attiques à figures noires. L'habitat, qui s'est alors sensiblement étendu, a été, semble-t-il, entouré d'une enceinte de gros blocs qui renforce la défense naturelle.

L'extension du commerce de Marseille se trouve alors gênée par les tribus ligures qui se pressent jusque sous son rempart protégeant le Lacydon, aussi la nouvelle Phocée a-t-elle besoin de respirer plus à l'aise et de trouver, à l'ouest, un libre passage vers le Rhône qui, en liaison avec la mer, constitue l'artère qu'alimente le négoce massaliote ; Saint-Blaise devient la base de ravitaillement des caravanes remontant le long du fleuve, ou transportant à travers la Crau la céramique fine et les menus objets manufacturés, les parfums, l'huile et le vin, naturel ou aromatisé, contenu dans des amphores de forme ionienne dont on

retrouve de nombreux débris jusque dans des régions fort lointaines. Dès lors, l'usage de la monnaie se généralise et les pièces archaïques de Marseille circulent au nord de la Durance.

Cependant, cette activité pacifique se trouve un moment freinée, à la fin du VIe et au début du Ve siècle, par les rivalités qui s'affrontent alors en Méditerranée ; les flottes alliées d'Etrurie et de Carthage interceptent le commerce avec l'Orient et cherchent à rejeter l'hellénisme du bassin occidental de la Méditerranée où ses installations semblaient devoir se multiplier. Les tessons abandonnés sur les oppida sont moins nombreux et leur fabrication, encore de technique grecque, est de plus en plus, semble-t-il, celle d'ateliers massaliotes. La route vers le Levant se trouve fermée, mais bientôt les victoires d'Himère (480) et de Cumes (474) rendent la liberté à la navigation ; elles sont dues à l'effort des villes grecques de Sicile et d'Italie méridionale, aussi est-ce à celles-ci que profitera la reprise du courant commercial allant à nouveau alimenter les ports de la Gaule et de la côte orientale d'Espagne. Marseille retrouve son activité dans la vallée du Rhône et vers les cols des Alpes, par où sa drachme lourde pénètre en Italie et devient le prototype d'un monnayage qui s'étendra, progressivement, au nord du Pô jusqu'à l'Adriatique. Cette importation est antérieure à un événement qui va, encore une fois, arrêter l'essor du trafic de Marseille et mettre momentanément un terme à ses émissions monétaires ; les Gaulois qui, jusqu'alors, s'étaient infiltrés par petits groupes au milieu des tribus ligures, descendent en nombre, au début du IVe siècle, à la fois vers l'Italie et vers la mer ; Marseille menacée est gravement atteinte dans ses intérêts et doit songer à sa sauvegarde.

L'alerte passée et le calme revenu, on voit l'acropole de Saint-Blaise se couronner d'un robuste rempart surveillant le passage de la voie du littoral. Son plan, conçu par un ingénieur spécialisé, est l'œuvre de techniciens expérimentés en qui se reconnaît l'habileté des tâcherons de Sicile et d'Italie méridionale qui surent y édifier de semblables enceintes. Les combinaisons adoptées pour le tracé de la nouvelle citadelle ne sont plus les conceptions primitives alors encore en usage en Gaule ; les problèmes défensifs y sont résolus comme l'ont fait en pays grec les architectes rompus aux règles de la poliorcétique. Le flanquement des courtines, la répartition des saillants, le défilement des issues disposées en vue d'obliger l'assaillant à exposer son flanc droit, non couvert du bouclier, l'aménagement en avant du mur principal d'un fossé sec au parapet coupé de chicanes pour permettre le passage de groupes de contre-attaque, sont des dispositifs savants qui se retrouvent ailleurs dans les grandes forteresses comme à Sélinonte et Syracuse. C'est au château de l'Euryale [1] que fait penser la position de la porte principale de Saint-Blaise, placée dans un rentrant entre deux courtines

1. Château voisin de Syracuse.

semblables aux branches d'une mâchoire où chars et piétons sont obligés de s'engager sous la surveillance de la garnison. La parenté du rempart de Saint-Blaise avec ceux de Sicile ne se limite pas à son plan, elle se précise encore dans les détails techniques. L'un d'entre eux fait particulièrement songer à l'architecture militaire siculo-punique ; il apparaît dans le crénelage des murs dont les merlons, à sommet arrondi, sont d'un type oriental parvenu jusqu'aux citadelles d'Eryx et de Motyé [1] par l'intermédiaire de Carthage. Des lettres grecques et puniques, gravées sur les blocs comme signatures de tâcherons ou contrôle de travaux, témoignent encore de l'origine de cette fortification élevée au cours du IVe siècle, dont les restes ont été remis au jour après vingt siècles d'oubli ; ils constituent à la fois le plus ancien ensemble architectonique de la Gaule et le plus imposant témoignage des progrès de la culture hellénique dans la future Provincia.

Place forte avancée, protégeant Marseille contre les attaques possibles venant de l'ouest, l'antique oppidum puissamment défendu retrouvait son rôle de base colonisatrice ; assurant le contrôle et la police de la voie héracléenne [2] traversant la Crau, son trafic pouvait s'étendre vers des agglomérations dont le développement s'affirmait plus au nord : Avignon et Cavaillon devenaient des « villes des Marseillais » et Glanum se transformait en s'ouvrant à la culture hellénistique.

GLANUM.

L'habitat de Glanum est fort ancien et son nom paraît remonter à une lointaine origine pré-indo-européenne ; il est bâti non loin de la vieille voie d'Espagne en Italie par le mont Genèvre, mais, détaché de cette route, il se trouve blotti sur le versant septentional de la chaîne des Alpilles, à la sortie d'une gorge qu'une simple piste muletière reliait à la Crau et de là à Saint-Blaise. Cette situation, peu favorable à une activité commerciale, était commandée par la présence d'une source à laquelle les indigènes durent, de bonne heure, attribuer des vertus thérapeutiques et qui donna naissance à un lieu de culte.

C'est sur les terrasses de ce sanctuaire primitif qu'ont été trouvés les témoignages les plus anciens de relations avec la base de Saint-Blaise. A Glanum, les céramiques du VIIe siècle sont encore inconnues et les importations n'y datent que du VIe siècle, encore celles-ci sont-elles représentées en quantité limitée par des tessons de vases étrusques, ioniens, phocéens et attiques à figures noires ; l'apport massif est constitué par la poterie à vernis noir uni que, dès le IIIe siècle, les navires grecs chargeaient dans les ports de Campanie à destination de Marseille et des marchés du sud de la Gaule.

1. Eryx et Motyé étaient situées à l'Ouest de la Sicile, dans une région longtemps contrôlée par Carthage.
2. Unissant l'Italie à l'Espagne.

Cette céramique, si estimée dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, est surtout abondante à Glanum au IIe siècle, époque où les Glaniques frappent à leur nom une belle monnaie d'argent de style grec, destinée vraisemblablement aux besoins du sanctuaire où, depuis plus de trois siècles, circulait déjà le monnayage de Marseille ; on verra là un signe d'aisance et d'évolution culturelle qui marque l'apogée du « Glanon » hellénistique dont les nombreux monuments, voués à une trop courte destinée, furent ruinés vers 103 avant notre ère, quand les barbares, revenant d'une incursion en Espagne, passèrent par Glanum avant d'aller se faire anéantir par le consul Marius dans la plaine d'Aix.

Buste de Julie, fille d'Auguste trouvé à Glanum.

On peut encore aujourd'hui constater l'importance des édifices construits à Glanum entre le IIIe et le IIe siècle; leurs dimensions surprennent et l'on s'étonne de l'habileté des constructeurs ; on y reconnaît celle des ouvriers qui élevèrent les murs de Saint-Blaise, bien que l'œuvre soit ici d'une époque plus récente, caractérisée par l'emploi, pour le levage des blocs, d'appareils mécaniques dont les traces sont inconnues sur l'enceinte du IVe siècle. Nous ne nous attarderons pas à décrire à nouveau les qualités techniques de ces constructions, pour examiner leur dispositif architectural originel qui en fait aussi un éloquent témoignage de l'influence grecque librement développée à Glanum.

L'attention est tout d'abord retenue dans ce site par la source sainte, élément vital du sanctuaire. Celle-ci fut la première transformée : ses parois rocheuses furent revêtues d'un parement en grand appareil régulier ; et un escalier de vingt-deux marches, retrouvées profondément usées par le fréquent passage des dévots, permettait d'atteindre l'eau d'où émergeait en période d'étiage une bordure en saillie, limitant le bassin. Cette saillie est entaillée de deux encoches demi-circulaires pour permettre de glisser les récipients servant à recueillir le liquide bénéfique. La construction en profondeur d'une galerie de captage facilite l'arrivée de l'eau dont le niveau, demeuré très variable, s'élève ou s'abaisse de plusieurs mètres selon l'importance des précipitations pluviales. Des autels votifs ont été retrouvés dans le fond de la fontaine ; l'un porte une inscription en caractères grecs dédiée à Apollon, une tête archaïsante de dieu ou de kouros est nettement influencée par un modèle grec du

Ve siècle, un torse d'orant en manteau court de voyage rappelle l'une des figures du monument du Thessalien Daochos à Delphes, un autel avec inscription gallo-grecque aux « déesses mères glaniques ». Toutes ces offrandes disent assez le culte dont était entouré le nymphée de Glanum, en face duquel s'étagent les terrasses du temenos où les indigènes honoraient le dieu Glan. Divinité topique, certainement fort ancienne, qui siégeait entourée de piliers creusés d'entailles céphaloïdes où une coutume barbare voulait que fusent exposées les têtes coupées des victimes ou des ennemis vaincus.

Pour assurer la protection de cette partie sacro-sainte du sanctuaire, et en interdire l'accès trop facile, un mur de défense fut construit qui barrait toute la largeur du défilé, défense qui ne pouvait être franchie qu'en utilisant une double porte ouverte en son milieu. Dans cette sorte de rempart se retrouvent, avec les mêmes procédés techniques, le crénelage arrondi et le dispositif de l'entrée principale de l'enceinte de Saint-Blaise. Au centre, une porte charretière que caractérisent sa largeur et les ornières creusées dans le sol, est flanquée d'une poterne ouverte aux simples piétons ; au-delà, une petite cour formant vestibule est à nouveau fermée par une seconde porte livrant passage à la voie sacrée. Celle-ci, avant de franchir les seuils de l'« abaton », lieu interdit aux profanes, longeait d'autres monuments de caractère religieux.

A l'ouest c'est une salle de réunion, bordée sur trois côtés de gradins où prenait sans doute place le collège des prêtres ; au milieu de cette salle apparaît encore la base de l'autel où, au début de l'assemblée, était implorée la protection divine. Le plan de la construction est celui du « bouleuterion » grec, dont on a ici l'exemple le plus occidental.

A l'est, contre la pente rocheuse de la montagne, un long portique dorique, ouvert à l'ouest, servait d'abri pour les malades ; ceux-ci, venus chercher leur guérison, devaient y passer la nuit dans l'attente du songe prémonitoire au cours duquel la divinité daignait les visiter et annonçait l'accomplissement de leurs vœux. Sur le dallage du portique, incendié puis reconstruit, existe encore l'un des deux bassins servant aux ablutions préliminaires aux cérémonies du rite de l'incubation. Des bases d'ex-voto retrouvées dans la fouille sont peut-être des offrandes témoignant de la reconnaissance d'orants, exaucés par l'intervention miraculeuse qui apaisait leurs souffrances.

Tout contre le portique, à son extrémité nord, une exèdre offrait un lieu de repos aux visiteurs ; simple banc de pierre, il présente cependant un intérêt exceptionnel pour l'archéologue : sur son haut dossier, un oisif de la fin du Ier siècle avant notre ère, répondant à l'aimable surnom de Venustus, s'est amusé à dessiner, gravée par piquetage, la silhouette de l'ensemble des monuments qui s'élevaient alors autour de lui. On y reconnaît aisément la porte du sanctuaire et la façade du théâtre dont l'existence a été révélée par ce précieux graffite. A peine entreprise, la fouille du théâtre a montré que l'édifice occupait la conque

naturelle d'un vallon et présentait le dispositif typique du plan grec. Bien qu'extrêmement mutilés, les vestiges qui en ont été déjà dégagés permettent de distinguer, avec les points d'appui du portique extérieur, la scène étroite, l' « orchestra » circulaire et les couloirs d'accès obliques. D'après le dessin conservé sur l'exèdre, le milieu du monument était occupé par un édicule tétrastyle, contenant une statue tenant un trident.

A la vue de cet ensemble de monuments groupés à proximité de la source de Glanum, ne penserait-on pas se trouver dans l'un des grands sanctuaires de la Grèce — lieux de convergence de pèlerins implorant l'avertissement d'un oracle ou la guérison de leurs maux ? L'aspect saisissant du site, le nombre, le caractère et l'importance des monuments cultuels et votifs ravivent nos souvenirs de Delphes et d'Epidaure, dont on retrouve ici l'essentiel : la fontaine sacrée, le temple, le portique servant de lieu d'incubation, la salle d'assemblée du clergé, enfin le théâtre où des pièces religieuses attiraient les fidèles comme le feront au Moyen Age, devant nos cathédrales, les représentations des mystères.

D'autres édifices hellénistiques se cachent encore sous un haut remblai artificiel d'époque romaine, mais plus loin, le long d'une rue du quartier bas de la ville, un îlot entier a conservé son plan originel.

Ici point d'édifices cultuels, mais deux habitations privées encadrant un petit marché dont les quatre modestes boutiques sont précédées d'une cour environnée, sur trois côtés, par des portiques aux colonnes doriques à fûts monolithes. Dans les deux habitations voisines se retrouve le parti alors usité dans les villes hellénistiques, tel qu'il se présente à Priène et plus particulièrement à Délos ; caractérisé par la cour à péristyle, centre vital de la demeure, à la fois source d'air et de lumière, où un impluvium recouvrant une citerne et recueillant l'eau de toiture pour l'usage domestique vient procurer cet autre élément indispensable à la vie. Sur trois des quatre portiques qui entourent la cour, ouvrent les diverses salles du rez-de-chaussée ; c'est là l'« andronitis » ou demeure des hommes, avec vestibule isolant de la rue, large pièce de réception, chambres et réduits de service pour la domesticité ; au-dessus se développait un second étage où se trouvaient les appartements du gynécée, réservé au séjour des femmes.

On pénètre ici dans la vie privée des habitants de Glanum et, là comme dans les manifestations de leur foi religieuse, on constate l'effet d'une influence qui est la conséquence de la forte emprise hellénique, manifestée bien plus tôt à Saint-Blaise et propagée sur la population d'un pays qui, progressivement, était devenu le domaine territorial de Marseille. Hellénisation due, sans doute, moins au nombre des immigrants d'origine grecque, qu'à la facilité d'adaptation d'une population dont l'élément prépondérant semble être resté indigène, mais se montrait prédisposé à accueillir et à s'assimiler la civilisation méditerranéenne dans son expression à la fois esthétique et sociale, sans toutefois renoncer

aux traditions nationales. Assimilation devant faciliter la romanisation qui, dans le domaine de l'art notamment, allait à nouveau apporter des modèles hellénistiques imprégnés d'influences italiques, tels, d'ailleurs, que la Gaule méridionale les avait reçus déjà par l'entremise de la Campanie.

Le chapiteau ionique à huit volutes de l'une des plus riches habitations est purement pompéien, ce type a dû emprunter, pour parvenir dans les Alpilles, la même voie que les importations de céramique campanienne, celle par laquelle l'alphabet de Pompéi parviendra, au Ier siècle, pour se substituer à l'écriture grecque jusqu'alors seule en usage chez les Gaulois pour transcrire leur langue. Certes, Marseille et avec elle les villes de son domaine, durent conserver jusqu'à leur chute, sous la domination romaine, les traditions de leur origine ionienne : un décret du IIIe siècle, émanant du Conseil du Peuple de Délos, honorant un Massaliote des titres de proxène et d'évergète ; le bateau coulé devant Marseille avec son chargement d'amphores provenant en partie de Rhodes et de Cnide, témoignent de contacts demeurés directs avec les Grecs des Cyclades et des côtes d'Asie Mineure. Cependant, par sa position géographique, Marseille était tenue d'entretenir des relations commerciales, politiques et culturelles avec la péninsule italique, alors que s'affaiblissaient celles maintenues avec l'Orient hellénique. Aussi ne doit-on pas être surpris si les vestiges archéologiques préromains retrouvés dans la basse vallée du Rhône présentent une physionomie qui reflète un particularisme local dû à la pérennité des traditions celtiques.

De cette diversité résulte une originalité qui se manifeste dans la libre interprétation des modèles classiques, avant comme après la conquête romaine : tel chapiteau que sa silhouette générale permet de considérer comme dorique offre dans le galbe de ses moulures un profil étranger aux règles de ce style et tel autre, appartenant à un monument de plan spécifiquement grec, présente une décoration totalement aberrante ; d'autres exemples pourraient être cités, mais le témoignage le plus éloquent du souci d'exprimer dans l'art un sentiment d'indépendance nationale nous apparaît dans un détail d'ornementation du temple élevé par Agrippa lorsque, vers 19 avant notre ère, il entreprit de restaurer le sanctuaire de Glanum et particulièrement le nymphée. Au-dessus de la fontaine sacrée se dressa la façade corinthienne du monument, couronnée d'un fronton dont le sommet supportait un acrotère.

Dans celui-ci se retrouve une composition dont la lignée remonte, très haut dans le temps, aux antéfixes étrusques qui, de Toscane, avaient émigré en Campanie ; sur une grande palmette se détache le buste d'une femme qui a conservé de son prototype la haute coiffure arrondie, le voile et les pendants d'oreille circulaires, mais à qui l'artiste a tenu à donner un caractère national en ceignant son cou du *torques* gaulois à double tampon. Dans cette figure se reconnaît la déesse mère celtique, protectrice et symbole de la source bénéfique, en qui Agrippa retrouvait

Valetudo, déesse italique de la santé, à laquelle il dédiait le nouveau temple. C'est pour satisfaire à un même sentiment de fidélité au génie de sa race, qu'un demi-siècle plus tard, un vétéran de la XXIe légion, élevait un grand autel votif dédié au dieu *Glan* et aux mères glaniques.

Ce nationalisme tenace n'avait cependant pas empêché les Celtes de la basse vallée du Rhône de s'ouvrir à l'attrait de l'hellénisme qui, venu directement d'Ionie ou d'Italie méridionale, leur apportait, avec des techniques artisanales nouvelles et des conditions d'existence plus évoluées, d'autres avantages spirituels et le goût de l'art, dont ils possédaient déjà en eux-mêmes la notion intime. Dans ce pays, désigné d'ailleurs par la table théodosienne [1] sous le nom de Graecia [2], s'opérait la fusion de deux éléments ethniques qui, de leur lointaine origine indo-européenne, retrouvaient peut-être inconsciemment des aspirations communes. La région où les témoignages de cette hellénisation réapparaissent les plus abondants reste encore très limitée, mais elle touche à la grande voie fluviale du Rhône qui devint l'axe principal de pénétration vers l'intérieur de la Gaule et assura le développement de villes celtiques comme Arles, la *Thelinè* des Grecs, et *Avenio,* qui contrôlaient le cours du fleuve jusque chez les Voconces et servaient de relais au commerce (importation de vins de Grèce et d'Italie, si appréciés des Gaulois, et transportés dans des amphores massaliotes dont des fragments ont été trouvés jusque dans le Jura). Ce trafic, qu'accompagnait aussi la vente des vases en céramique fine de Campanie, amena l'extraordinaire dispersion de la monnaie de Marseille, dont des dépôts importants ont été trouvés jusqu'au nord de l'Isère et des exemplaires isolés, jusqu'en Belgique. Cependant, au-dessus du confluent de la Durance, les vestiges d'architecture hellénistique font encore défaut, et il est peu vraisemblable que l'on y fasse à l'avenir des découvertes de cette nature ; c'est bien là que paraît s'être arrêtée l'influence technique et sociale de l'hellénisme, pour faire place, plus loin, à une simple expansion commerciale dont on ne peut, à ce jour, estimer ni l'importance ni les limites. Des trouvailles archéologiques futures pourront préciser le jalonnement de ses étapes et décider de la prédominance de l'une des deux voies qui convergaient vers les sources de la Seine. Pour l'instant, un fait demeure définitivement acquis, l'existence dans la basse vallée du Rhône, jusqu'à l'occupation romaine, d'un foyer de traditions grecques dont l'activité est aujourd'hui établie par des preuves tangibles et qui, malgré son étendue géographiquement réduite, devait avoir pour la Gaule indépendante les conséquences culturelles les plus heureuses.

HENRI ROLLAND

1. Carte trouvée à Vienne, en Autriche, au XVIe siècle.
2. Graecia est inscrit sur la table théodosienne au-dessus du nom de Marseille.

IVY COMPTON-BURNETT

par Raymond Las Vergnas

« S'il est, depuis la disparition de Joyce, écrivait en substance le critique P.H. Newby, un romancier anglais qui puisse espérer être encore lu dans cent ans, ce romancier sera Ivy Compton-Burnett. » Prenez votre table de martingales et votre règle à calculs, soustrayez d'un oracle aussi chanceux une généreuse part de risque prophétique, et vous verrez qu'il reste au crédit le paradoxe d'un jugement de bonne foi accordant de l'autre côté de la Manche la toute première place à un auteur largement ignoré de nos concitoyens.

J'ai rencontré Ivy Compton-Burnett. Assise près d'un radiateur à gaz crachotant sa tiédeur à petits coups dans le Londres austère de l'armisticé du demi-siècle, elle était une dame tranquille, vêtue à la façon de ces autocrates féminins qui se fabriquent une mode immuable en accord avec leur sens du confort et, je l'imagine, de l'équilibre, devisant avec placidité — en plein caquetage d'un thé de gens-de-lettres — de sujets exclusivement domestiques, en particulier de la meilleure manière d'utiliser la tourbe pour se chauffer sans s'enfumer. Sous l'extraordinaire casque de cheveux grisonnants ramenés impérativement sur le front, le visage aux traits rudes, aux lèvres volontaires, aux yeux d'une clarté de métal, paraissait nier son appartenance aux cohortes plumitives qui emplissaient la pièce. Ce calme, cette expression impassible, cette philosophie ménagère, chaque œuvre nouvelle d'Ivy Compton-Burnett est venue pour moi en ranimer le souvenir. Derrière ses livres il me semble retrouver le regard bleu gris posé avec froideur sur quelque rêve brûlant. Je crois revoir se lever posément cette femme surprenante qui se dit trop étrangère à ses contemporains pour ne

— Cinq ouvrages de Ivy Compton-Burnett ont été traduits en français : *Les Ponsonby* (1947), *Les Vertueux Aînés* (1950), *Une Famille et son Chef* (1954), *Des Hommes et des Femmes* (1957) parus chez Gallimard ; *Plus d'Hommes que de Femmes* paru aux Editions du Seuil en 1950.

pas être obligée de coexister cérébralement avec leurs aïeux et qui, par là même, a réussi à nous faire vivre — comme si vraiment c'était là la seule présence spontanée ! — au milieu de réminiscences et d'échos d'un autre âge, interprétés selon une espèce d'intuition horlogère remontant des pendules abandonnées sur des cheminées autrefois rougeoyantes et nous laissant, pour emprunter une de ses formules, devant des figures humaines dessinées par les flammes.

L'œuvre d'Ivy Compton-Burnett, comme sa créatrice, est singulière. Après un faux départ en 1911 avec un volume intitulé *Dolorès*, la romancière a en 1925 mis au point, dès *Pastors and Masters* (le binôme est déjà là, et l'intraduisible assonance) une forme et un sujet qu'elle n'a cessé de pratiquer depuis, uniformément. Une seule modification : l'action de ce premier livre se situe après 1918, alors que dans les suivants elle est datée nettement (entre 1885 et 1901) ou implicitement dans l'époque edwardienne. La structure sociale spécifique de l'auteur est donc celle qu'a suscitée la prospérité victorienne. Mais, pour avoir survécu à son propre apogée, celle-ci n'est plus qu'une construction en trompe-l'œil, privée de ses fondations, rongée par le flot d'une évolution continue, en bref au bord de l'effondrement. La sécurité financière y apparaît d'autant plus précieuse qu'elle est plus menacée, la hiérarchie d'autant plus immuable que, pour la génération montante, elle n'a plus de sens.

Telle est la charpente historique de l'édifice. Ses limites, si nous en croyons Ivy Compton-Burnett, se sont imposées à son esprit parce que le monde instable dans lequel nous vivons depuis 1914 ne lui était pas intimement compréhensible et qu'elle a, d'un mouvement naturel, « reculé devant les approches de la guerre ». Les choses se sont un peu passées comme si elle avait perdu avec l'adolescence (elle est née en 1892) la perméabilité à l'entourage ; comme si le bruit et la fureur des années 1920 à 1925 l'avaient poussée à se replier dans l'atmosphère de la maison de campagne de son enfance, à fuir dans le refuge de sa mémoire, de ses voyages, et de la collection de fleurs alpestres qui est sa poursuite favorite, la réalité.

Dans la bourgeoisie edwardienne Ivy Compton-Burnett se concentre sur la famille. Une famille amplement ramifiée puisqu'elle inclut, outre les parents et les enfants, les branches collatérales et ce qu'on pourrait, à la romaine, appeler la clientèle : cousins pauvres, serviteurs et gouvernantes, pasteur du village, médecin, notaire, relations et voisins. La lumière exploratrice toutefois ne se porte, à l'exclusion de toute activité professionnelle, que sur les rapports privés. Lumière elle-même, d'ailleurs, indirecte, tamisée toujours, parfois réfractée. L'étrange est qu'avec une netteté de laboratoire ce projecteur voilé parvient à isoler comme autant d'atomes les éléments de base du conflit psychologique. En une sorte de champ clos les contraires s'affrontent

avec une violence inouïe. Il en résulte une véritable désintégration, et le microcosme connaît alors des cataclysmes entraînés par une chaîne de réactions irrésistibles.

Si les personnages qui peuplent les pages d'Ivy Compton-Burnett sont amenés à libérer une énergie quasi nucléaire en se mesurant avec les leurs, c'est qu'ils sont, par leur fortune, leur situation et les habitudes du temps, condamnés à une oisiveté sans exutoire. Songez, dit la romancière, aux ravages qu'aurait pu exercer un Winston Churchill, réduit au rôle de *pater familias* victorien. Boutade, mais qui paraîtra moins gratuite pour peu que l'on se remémore les évocations de leur jeunesse que nous ont laissées tant d'écrivains britanniques du XIXe siècle, et notamment celui qu'il est maintenant classique de mettre en parallèle avec Ivy Compton-Burnett, l'auteur du posthume *Ainsi va toute chair*, paru en 1903 un an après sa mort : Samuel Butler.

Le protagoniste de tout roman d'Ivy Compton-Burnett est un tyran (homme ou femme) ; le sujet du livre, l'effet de cette autorité despotique. Il ne s'agit pas de raconter une histoire, de tisser des arabesques, d'incarner une « humeur » jonsonienne, de légitimer une foi, une politique, un engagement. Tout cela est accessoire. L'important est de mener à bien une analyse des tentations de l'homme, car il y a en chacun de nous des réponses possibles aux appels de la puissance. Les cas posés par l'auteur ne sont, à son avis, exceptionnels que par le coefficient de démesure volontairement donné à leur développement. Pour illuminer son propos, l'écrivain se sert à sa manière des cothurnes et des masques de la scène antique. Ses familles excessives où tout peut arriver et arrive, où l'infanticide, le matricide, l'assassinat simple, l'inceste, le vol, la captation d'héritage s'insèrent avec une aisance innée dans la trame des heures, ne sont datées que par les coutumes et les costumes. Pour l'essentiel, qui échappe au calendrier, elles sont l'étoffe même de la Némésis. Nous sommes tous, pense la romancière, des héros tragiques, pourchassés par un destin inexorable. Nous vivons notre petite existence médiocre et terne dans un contexte de frénésie et d'horreur.

Les leitmotive d'Ivy Compton-Burnett imprègnent chacune de ses œuvres. Ainsi *Men and Wives*, publié en 1931, qui est l'un des cinq romans actuellement traduits en France et que la critique anglaise considère comme son premier grand livre. L'inévitable tyran (ici la mère, Harriet Haslam) est tuée par un de ses fils (Matthew) pour avoir voulu imposer à ses enfants sa conception toute personnelle du bien qu'elle leur veut. Harriet est un despote par amour, une névrosée qui sombre même un moment dans la folie. Elle n'en est pas moins assez justifiée dans son opposition au mariage de Matthew avec Camilla, l'épouse divorcée du pasteur local. Ses enfants et son mari lui sont en fait, profondément attachés. Il faudra qu'elle disparaisse provi-

soirement de leur existence, pendant son séjour dans une maison de santé, pour qu'ils prennent conscience de l'asservissement auquel elle les contraignait. C'est du reste parce qu'elle fait, à son retour, l'intolérable découverte de sa superfluité (on s'est, au cours de son absence, aisément passé d'elle !) qu'elle cherche à réaffirmer son autorité, erreur qu'elle payera de sa vie. Mais morte, elle aura gagné la partie. Matthew, non inquiété en dépit de son aveu, perd la femme de son choix ; son frère et sa sœur se trouvent obligés de se conformer aux désirs de la défunte ; son père enfin se voit condamner (par disposition testamentaire) à la fidélité à perpétuité.

Est-il besoin de dire que le scénario n'est présent qu'en filigrane ? Arnold Bennett, dès 1929 avait, avec une très rare pénétration, signalé à propos de l'œuvre d'Ivy Compton-Burnett la montée d'une « nouvelle étoile » sur l'horizon littéraire anglais. En quoi y avait-il nouveauté ? Assurément pas dans l'hermétisme. La difficulté de la forme ne pouvait plus être, dans l'Angleterre d'après 1918, un défrichement de pionnier. De Sterne à Joyce et Virginia Woolf en passant par Meredith, Conrad et Henry James de nombreux artistes s'étaient efforcés d'élaborer une technique qui exprimât — autant que le contenu de leur pensée — leur tempérament, les nuances de leur sensibilité, leur vision arbitraire du monde. L'innovation ne pouvait donc pas plus être dans l'obscurité que dans une subtilité raréfiée jusqu'à l'évanescence ou une réduction à l'absurde d'une plasticité romanesque confinant, comme chez Joyce, à l'illisible. Elle est venue de l'utilisation par un intellect cultivé (Ivy Compton-Burnett est diplômée de l'Université de Londres), entêté et consciencieux, d'un fantastique don de formulation, joint à un permanent sens du comique — comique de mots et comique de caractère — et plus encore à un détachement olympien.

La pente de la personnalité paraît ici avoir joué un rôle plus décisif qu'on ne sait quelle théorie didactique élucidée (avant ou après) et posant les fondements d'une esthétique du genre. Ivy Compton-Burnett qui a toujours observé, quant à ses origines, sa formation, ses habitudes de vie, un mutisme que la critique de son côté a scrupuleusement respecté, est moins chiche de détails lorsqu'il s'agit de son métier d'écrivain. Elle n'aime pas les descriptions et ne s'en cache guère. Les paysages, les décors de ses intrigues, sont au total entièrement abandonnés à l'imagination d'autrui. Les dispositions intérieures des maisons, l'ameublement, les vêtements, l'aspect et les attitudes des personnages, sont eux-mêmes à peine indiqués. Amenuisés comme des schémas, ils ont valeur de signes.

Mis par l'auteur en présence d'un univers qui, semblable à celui où il est né, est un rébus, le lecteur, à condition de ne pas refuser le postulat du labyrinthe, pénètre d'emblée au cœur du drame. Drame discret (nous sommes entre gens de bonne compagnie) et qui se déroule

au surplus dans des lieux solitaires où les importuns ne sont pas admis. Nous n'assistons qu'à des échanges de propos : visites, repas, réceptions, promenades ; échanges, il faut bien le dire, extrêmement révélateurs où l'on n'hésite point, puisqu'on est en famille, à laver un linge remarquablement sale. Mais, si l'on tient des propos d'une virulence terrible, l'harmonie générale n'en paraît point compromise. Souveraine, la conversation passe et emporte tout.

Les personnages qui se parlent ainsi ne sont pas, cependant, sur une vraie scène. Le public auquel, s'ils étaient dans un théâtre, ils s'adresseraient par-dessus la rampe est absent, invisible. Ils se parlent donc, entre eux, d'eux-mêmes et pour eux-mêmes. Pour saisir la signification de la lutte que va nouer le heurt des caractères, il faut être sans cesse sur le qui-vive, noter non seulement les paroles qui sont prononcées mais l'intonation qui les porte, le geste qui les accompagne — intonation et geste très minutieusement soulignés — et ceci d'autant plus que le style est vif et serré. Chacun parle, non point comme il le ferait dans la réalité quotidienne, mais comme il pourrait le faire (en admettant qu'il fût aussi doué que Miss Compton-Burnett) s'il avait réfléchi longuement à la meilleure façon de s'expliciter.

Entendons-nous : il n'est pas question d'exercice de beau style, et meilleure façon ne veut point dire rhétorique. L'auteur cherche uniquement à « personnaliser » ses héros par le discours. D'où une forme très particulière de dialogue de comédie. Les épigrammes, les maximes, les réparties brillantes se succèdent sur un rythme rapide où il n'y a jamais de mesures pour rien. Chaque trouvaille a son emploi. On comprend que ce talent compact ait attiré à Ivy Compton-Burnett ses premiers admirateurs. Pour un grand nombre d'entre eux, plus attentifs au chassé-croisé des répliques et aux cocasseries verbales qu'à leur fonction éclairante, la romancière était — et est restée — un écrivain comique : la caricaturiste à froid d'une société où l'on savait se détester poliment ; où, tout en jouant avec correction au jeu de l'oie des totems et des tabous, on assouvissait ses instincts. Drames pour rire, vaudevilles sans gravité !

Assez curieusement, on a l'impression que la romancière se réjouirait plutôt d'une méprise aussi profonde sur la nature de son message. Mais n'est-ce pas l'une des preuves de l'intégrité de l'œuvre d'art qu'elle puisse raisonnablement susciter des adhésions contradictoires ? Qu'on lise *Marquise des Anges* ou *Les trois Mousquetaires*, on ne saurait se tromper sur la portée du divertissement. On se sent guidé, fixé, borné. Mais la littérature vraie est d'autant moins astreignante qu'elle a plus d'exigences. La fiction de Proust put aux contemporains paraître badinage d'homme du monde ; pourquoi l'échafaudage d'Ivy Compton-Burnett ne se fût-il pas donné, au sens le plus écolier, des allures de

récréation? Chez Jane Austen aussi on trouve cet aspect caustique, cette revanche de vieille-fille-qui-tricote-et-qui-rit-du-bout-des-lèvres. Le génie, pourtant, n'est pas d'abord là.

Comparer Ivy Compton-Burnett à Jane Austen est un poncif. L'opposer à elle, également. La différence d'époque rend compte de l'incompatibilité d'humeur entre les « deux grandes » de la littérature féminine anglaise. La sensibilité contenue mais vibrante de l'Angleterre d'avant Victoria contraste avec la parfaite maîtrise de soi et le cynisme agressif d'une femme seule de notre temps dressée contre les conformismes de la chair. Ivy Compton-Burnett refuse tous les romantismes, qu'ils soient roses, noirs, ou couleur de lune. L'amour, dans ses romans, est une activité comme la marche à pied. Le seul sentiment réel est l'affection. Fraternelle ou purement amicale, elle assure la cohésion d'un univers qui, sans elle, serait insupportable. Elle unit entre elles les victimes de la tyrannie, leur faisant préférer leur supplice en commun à la solitude irrémédiable que serait la liberté. Dans ces familles condamnées à la dispersion par une évolution sociale qui les appauvrit, on ne peut au fond se résoudre à la séparation. Les jeunes restent alliés ; le favori — il y en a toujours un — se sert de son crédit pour aider ses parents moins privilégiés ; des amis fidèles, généreux, continuent de reconnaître dans le « despote » les qualités qui sont l'endroit de sa personnalité.

La présence de ces mobiles « gratuits » confère à l'œuvre sa grandeur austère. Sans la profonde sincérité des personnages l'action dramatique sous-jacente à la comédie de salon perdrait sa densité et sa force. Mais, transparaissant presque involontairement à travers la cascade de mots d'esprit, une grande affirmation de solidarité humaine se dresse comme un roc. Cette sympathie, cette conscience aiguë d'une communauté, expliquent paradoxalement l'apparente froideur du ton. Froideur tout à la fois cause et conséquence du refus de juger de l'auteur.

Dans un monde qui est un bloc, comment pourrait-il y avoir verdict ? La morale traditionnelle est nécessairement bannie. Les voleurs, les assassins, échappent au châtiment ; quant aux passions, elles portent en elles leur amère rétribution. Pas plus que la société, la nature ne se mêle de dissocier le bon grain de l'ivraie. La terre et le ciel sont des témoins absolument neutres. La seule morale concevable est une morale de la vie puisqu'en dehors des « quelque soixante-dix ans que nous passons ensemble » (ainsi parlent les personnages d'Ivy Compton-Burnett) rien n'existe. Le doute intégral que pratique l'auteur équivaut à une sorte de sagesse lucide à base de désenchantement. Le héros est celui qui, épicuriennement accordé à l'essentiel de ses penchants, suit paisiblement le cours de sa destinée. Celui, au contraire, qui délibérément se sacrifie aux autres ne doit s'attendre à aucune récompense.

Sa déception serait d'ailleurs méritée. La mutilation qu'il s'impose est absurde. Le crime fondamental est le péché contre l'esprit : la stupidité. Le reste n'est que convulsion passagère qui s'inscrit dans le fil des jours sans en altérer le tissu.

L'amoralité foncière de l'œuvre est inséparable d'une volonté inflexible d'épuiser les tours et les détours des ressorts psychologiques. Pour reprendre une expression chère à la romancière, « tout comprendre, c'est tout pardonner ». Non point (elle s'applique à montrer que la chose n'est pas souhaitable) au sens chrétien de repentir et d'éventuel rachat. Le pardon qu'elle envisage est un aspect de la fusion dans cette réalité globale qu'est pour elle la vie. Opérer un tri dans les valeurs serait risquer de détruire, de stériliser en tout cas l'ensemble. Nous sommes ainsi faits, pense-t-elle, nous tous qui, démultipliés, nous regardons agir sur les étroits tréteaux de ses livres. Que nous l'acceptions ou non, telle est l'image de nous-mêmes que nous dévoile son implacable miroir.

Le miracle — je n'emploie pas le mot à la légère — est qu'une œuvre aussi obstinément dépouillée des séductions de la facilité, aussi orgueilleusement indifférente aux chapelles, aux snobismes, aux soucis et aux obsessions de son temps, ait fini par briller avec éclat non seulement aux yeux de la critique mais dans l'opinion de lecteurs de plus en plus nombreux et dont la ferveur est en train de faire école. Et qu'on ne dise point que le succès est négligeable ! « Je ne saurais expliquer pourquoi j'écris comme je le fais, a avoué Ivy Compton-Burnett, pour la bonne raison que je l'ignore. J'ai essayé de changer, mais je m'aperçois que je retombe toujours dans les mêmes voies. » Aurait-elle pu persévérer de la sorte depuis tant d'années si elle n'avait eu la conviction de gagner peu à peu à elle des adeptes et des apôtres ?

Peut-être après tout le fait d'être Anglaise a-t-il joué en sa faveur. Un récent article de V.S. Pritchett, comparant les conditions de vie de l'écrivain en Grande-Bretagne et aux U.S.A., faisait état de la persistance chez nos voisins d'outre-Manche d'une élite ayant conservé l'amour de la lecture sérieuse, et prisant assez la culture vraie pour garder un jugement personnel d'autant plus indépendant que cette élite n'est point composée d'intellectuels de profession. Une solide formation classique jointe à un sens méticuleux des réalités concrètes, une méfiance congénitale à l'égard des généralisations, des concepts et des slogans qu'elles entraînent sont sans doute à la source de ce goût national — qui s'est maintenu intact — pour une littérature romanesque de poètes et de stylistes. Ivy Compton-Burnett et Joyce Cary, Henry Green et William Sansom, n'ont pas eu besoin de fonder des cénacles, d'agiter des étendards, de disserter *urbi et orbi* sur leurs techniques de créateurs. Laissant aux autres le soin et la patience

d'évaluer leur apport, ils ont écrit, un point c'est tout. Écrit, dans le cas présent, plus de vingt gros volumes étagés sur quarante ans.

Ivy Compton-Burnett, cette Anglaise bien tranquille, a en effet attendu de s'être découverte pour se découvrir aux autres. Il y a quatorze ans de silence, je l'ai dit, entre *Dolorès* (1911) et la première ébauche de ce que seront tous ses romans à venir, *Pastors and Masters* (1925). Mais, ensuite, sans défaillance, sans se laisser une fois détourner de son chemin, l'artiste a poursuivi une vérité qui était la raison même de son effort. De petit point en petit point elle a brodé sa tapisserie, un peu comme Jane Austen, par touches sans hâte, disait peindre sur ivoire. Chaque trait de pinceau, chaque mouvement d'aiguille, peut paraître trivial et pourtant il vient s'inscrire à son tour et à son rang ; il est utile, important, conséquent dans tous les sens. Il participe à cette chaîne double du mal et du bien, du temps et de l'essence, qui est la loi secrète de toute l'œuvre comme en témoignent la dualité, le manichéisme pourrait-on dire latent des titres : *Darkness and Day*, *Elders and Betters*, *Brothers and Sons*, *Daughters and Sons*, *The Present and the Past* et l'inévitable antagonisme des personnages se jetant des uns aux autres les mots comme des fils colorés qui sautent d'ombre en ombre.

Quelle que soit la sympathie — ou l'antipathie — provoquée par une fresque devant laquelle il est difficile de rester indifférent, la réussite d'Ivy Compton-Burnett est certaine. Ce peintre aux sujets révolus a puissamment sa place au cœur de nos crises. Sa ténacité et son orgueil lui ont permis d'imposer, en cheminant à rebours, une terrifiante conception de l'humain d'une admirable actualité. Par le seul effet de sa virtuosité, la romancière a communiqué à son royaume de rescapés une sorte de vie transparente qui nous les rend monstrueusement présents. Si présents qu'on peut se demander s'ils n'ont pas éveillé d'échos dans la littérature la plus illustre de l'Angleterre d'aujourd'hui ; si en particulier ces sombres tragédies domestiques n'ont point une proche parente en la célèbre *Réunion de Famille* où le poète-dramaturge T.S. Eliot a donné, sur le mode bourgeois, rendez-vous aux Atrides et aux Euménides.

RAYMOND LAS VERGNAS

LES MÉMOIRES DE PAUL REYNAUD

par Pierre Frédérix

« Mon père, écrit Paul Reynaud, au début de ses *Mémoires*, était fils de paysans de la haute montagne... Né en 1840, il avait le désir ardent de devenir médecin .» Un beau jour, alors qu'il étudiait au collège de Barcelonnette, Jean-Baptiste Reynaud, le grand-père, descendit du village de Saint-Paul (1 500 mètres d'altitude) pour lui dire que les affaires allaient mal. « C'est bien, répondit Alexandre Reynaud, ne te fais pas de mauvais sang, je pars pour le Mexique. » Ceci se passait en 1857. Agé de dix-sept ans, Alexandre Reynaud prit donc une diligence pour Le Havre et s'embarqua sur un voilier à destination de La Nouvelle-Orléans. A Mexico, où d'autres « Barcelonnettes » étaient en train de s'emparer du commerce des tissus, il entra dans la maison d'Aimé Gassier, futur sénateur, et son futur beau-frère. A trente-cinq ans, il avait fait la fortune de ses deux frères et la sienne.

Rentré au village natal, il épousa la quatorzième enfant de l'homme le plus important de la vallée, Hippolyte Gassier, banquier, maire et conseiller général. Pour Alexandre Reynaud, c'était une promotion sociale. Il eut un appartement à Paris, dans l'élégante rue Drouot ; et, à Barcelonnette, une belle maison ayant vue au midi, sur une chaîne de montagnes grises, posées sur une immense assise de pins, de mélèzes et de prés. C'est là que naquit Paul Reynaud, en octobre 1878. Cinq ans plus tard la famille — les parents, deux fils et deux filles — s'installait définitivement à Paris.

De la rue Soufflot, où l'on habitait, l'on envoya le jeune Paul au lycée Montaigne, à Bossuet (il y eut pour condisciples le futur général Giraud et Lucien Daudet), à Louis-le-Grand. Pendant les dix mois de l'année scolaire, la vie était plutôt sévère, dans cette famille quelque peu janséniste. On se rattrapait en été, à Barcelonnette, avec trente-deux cousins germains. Après le bachot, la moitié des vacances des garçons se passa en Angleterre. Pendant qu'Alexandre Reynaud édifiait une usine au Mexique, Paul faisait son droit, puis son service militaire au 37e d'infanterie, à Nancy. « La proximité de la frontière,

raconte-t-il, le patriotisme des Nancéiens, le rude climat continental de la ville, tout cela créait une atmosphère propre à former la « division de fer ». J'étais alors dreyfusard, comme tous les hommes de ma famille, les femmes étant toutes antidreyfusardes, car les hommes étaient de gauche et les femmes de droite. Les hommes auraient d'ailleurs trouvé fort mauvais que leurs femmes n'allassent pas à la messe. »

Pour faire plaisir à son père, Paul Reynaud avait suivi les cours des Hautes Études Commerciales. Il voulait être homme de loi. Ne connaissant personne au Palais, il entra dans une petite étude d'avoué, comme clerc amateur, tout en préparant son doctorat. Il n'allait au Palais qu'en haut-de-forme. Il posséda une 24 chevaux Richard-Brasier qui ne marchait bien qu'en troisième vitesse, à 60 à l'heure, et une Renault dont la carrosserie ressemblait à une baignoire. En compagnie de Léon Barthou (frère de Louis) et d'une dame, il vole de Paris à l'embouchure de la Somme en ballon libre, jetant du lest par-dessus bord avec une grande cuillère. Il parcourt l'Écosse en bicyclette, l'Algérois à cheval, les Pyrénées et l'Andalousie à pied. En janvier 1906, un ami, qui a des peines de cœur, décide de faire le tour du monde. Alexandre Reynaud autorise Paul à l'accompagner, à condition qu'ils passent par le Mexique. Onze jours de traversée les mènent à la Vera-Cruz.

Mexico est alors une ville de province à l'espagnole. Visite aux grandes maisons des Barcelonnettes. « Décidément, note le voyageur, le rôle de fils de son père ne me séduit pas. Mon frère, qui le joue, en souffre. » En route pour Oaxaca, à cheval. El Paso, San Francisco (encore crevassé par le tremblement de terre), Los Angeles, le Grand Canyon, Honolulu, Yokohama, Tokyo, Kyoto, les « concessions » de Shanghaï, Pékin, la Grande Muraille, onze jours de transsibérien de Kharbine à Moscou, Saint-Pétersbourg, Paris : huit mois de promenade pour 65 000 francs, y compris quelques achats de soies, de laques et d'estampes. « J'ai gardé une profonde reconnaissance à mon père pour ce voyage, qui m'a enrichi en m'ouvrant le monde. Il y a des gens qui travaillent dans leur jeunesse pour se laisser vivre ensuite. Je me suis laissé vivre, en m'instruisant, dans ma jeunesse et j'ai travaillé ensuite. Jamais autant qu'aujourd'hui. »

Du Boulevard du Palais au Palais-Bourbon.

Les grands personnages du Palais, lorsque Paul Reynaud s'inscrivit au barreau, s'appelaient Rousse, Cartier, Bétolaud, Martini, Barboux, Waldeck-Rousseau, Henri-Robert, Busson-Billault. Il faut croire que le jeune avocat avait du talent, car il fut élu premier secrétaire de la Conférence. Il composa un éloge de Waldeck-Rousseau (que

l'*Action Française* l'empêcha de prononcer), il épousa la fille de Henri-Robert, il plaida. En 1913, il devint conseiller général de Saint-Paul. Aux élections législatives de 1914, il fut candidat « modéré » à Gap et battu. Quelques mois avant la guerre, Alexandre Reynaud était mort. Bientôt l'aîné des fils, Albert, est tué sur la Somme. Devenu chef de famille et passé dans la territoriale, le sous-lieutenant Paul Reynaud est affecté à une section sanitaire. Il demande l'aviation. Refus : « trop âgé ». Il passe quelques mois à la présidence du Conseil dans un comité où l'on recrute des volontaires tchèques, slovaques et polonais. En août 1918, le général Janin, envoyé en Sibérie pour y prendre le commandement de 70 000 Tchèques qui veulent rejoindre les armées françaises, réclame Paul Reynaud. Nouvelle traversée de l'Atlantique ; découverte de New York et de Washington ; second voyage au Japon, et redécouverte du transsibérien, arrivée à Omsk où s'agglutinent un demi-million de réfugiés. En février 1919, Paul Reynaud est démobilisé en France. En novembre, élu sur une liste d' « Action républicaine et sociale », il entre à la Chambre comme député des Basses-Alpes.

« La plupart des jeunes députés, écrit-il, avaient un sentiment presque religieux de la gravité du mandat dont ils étaient chargés après une guerre qui avait coûté à la France 1 357 800 morts et 830 000 mutilés. » La première séance de cette Chambre bleu horizon, où rentrèrent solennellement les députés d'Alsace-Lorraine, « fut la plus émouvante de notre histoire parlementaire. Elle était présidée par le doyen d'âge, un beau vieillard très droit, Jules Siegfried, père de l'académicien. Né à Mulhouse, il avait quitté l'Alsace, en 1871, pour ne pas devenir Allemand... Les tribunes étaient bondées. Foch était là, Mangin était là... Au banc du gouvernement, dernier survivant des signataires de la protestation de Bordeaux de 1871, Georges Clemenceau, avec ses gants de filoselle grise. »

*
* *

Or, dans ce même amphithéâtre à colonnes où la France rassemblée venait de célébrer la victoire, l'occupant nazi devait vingt et un ans plus tard installer ses croix gammées. Quelle désagrégation, quel effondrement... « Pourquoi la faillite des hommes de la IIIe République fut-elle plus totale encore que celle des hommes du Second Empire ? Poincaré, Léon Blum et Herriot, à qui la IIIe ou la IVe République firent des obsèques nationales, Millerand, Barthou, Briand, Painlevé, Tardieu, étaient pourtant des patriotes et des hommes de talent. » Oui, pourquoi ce chapelet de faillites ? « Parce que nos dirigeants d'entre les deux guerres se sont montrés incapables de résoudre les problèmes nés de la première guerre mondiale, » Plus précisément : réparations, dettes, monnaie, armement, alliances.

Et ici, nous changeons de registre. Dans ses *Mémoires*, l'homme privé cède la parole à l'homme politique, au futur homme d'État.

Klotz, ministre des Finances de Clemenceau, avait dit, et d'autres répétaient : « Le Boche paiera. » Mais où trouver les 132 milliards de marks-or — somme à laquelle la Commission des Réparations a fixé la dette allemande ? L'Angleterre ne veut pas que l'Allemagne inonde les marchés de ses exportations. Paul Reynaud propose des réparations en nature : l'Allemagne relèvera elle-même les ruines qu'elle a faites en France. Il voit se dresser contre lui les entrepreneurs français, les habitants des régions dévastées, Briand, qui ne veut accepter que de l'or, et la majorité du Parlement. Cependant le mark ne vaut plus que le millième de son cours d'avant-guerre.

En janvier 1922, Poincaré remplace Briand, coupable d'avoir négocié à Cannes, avec Lloyd George, la restauration des finances allemandes. Poincaré avait été ministre des Finances à trente-deux ans, ce qui faisait dire à sa mère : « Ce n'est pas une situation pour un jeune homme. » Ex-président de la République en guerre, il jouit d'une immense autorité. Juriste avant tout, il exige l'exécution intégrale de l'inexécutable traité. Les réparations en nature ayant été enterrées, Paul Reynaud suggère une autre idée : on pourrait affecter aux réparations une partie des actions des grandes entreprises allemandes, restées intactes. « La richesse allemande, explique-t-il à la Chambre, est montée vers quelques puissants seigneurs. Ce n'est pas seulement leur revenu qu'il faut frapper, c'est leur capital. » Occuper la Ruhr ? Soit. Mais non pour en tirer quelques centaines de millions. L'objet de l'opération devrait être une entente industrielle et commerciale franco-allemande, condition nécessaire de la stabilisation du mark et de la reconstruction de l'Europe.

C'était ouvrir une voie dans laquelle la France ne s'est véritablement engagée qu'un quart de siècle plus tard, après une seconde guerre mondiale. En janvier 1923, Poincaré fit occuper la Ruhr. En septembre, le président Ebert annonça la fin de la résistance passive. Quinze jours auparavant, Stresemann avait déclaré au Reichstag : « Le gouvernement du Reich se propose d'offrir à l'industrie française une participation aux grandes industries allemandes. » A la fin de l'année, Poincaré n'ayant toujours pas négocié, Paul Reynaud revint à la charge. « Si nous ne montrons pas à l'Allemagne une possibilité d'accord et d'entente, quel avenir pour elle ? Disparaître de la carte de l'Europe ? Y croyez-vous encore ? Alors c'est pour elle la guerre de revanche. »

Les participations françaises à l'industrie allemande eurent le même sort que les réparations en nature. « La Chambre bleu horizon avait échoué, rapporte le mémorialiste. Echec surtout sur « l'Allemagne paiera » et demi-brouille avec nos alliés. » La suite est connue. Dans l'immédiat ce fut la défaite du Bloc National aux élections de mai 1924.

Paul Reynaud garda ses voix dans les Basses-Alpes mais perdit son siège. Quatre ans plus tard, il en retrouvera un autre comme député du 2e arrondissement de Paris. Parmi les batailles qu'il eut à soutenir, retenons-en deux où il fut presque seul : il s'agissait de la monnaie et de l'armée.

Charles de Gaulle et les blindés.

Le problème militaire ? « Dès 1924, écrit Paul Reynaud, je constatai que je n'étais pas plus d'accord avec la doctrine officielle en cette matière que je ne l'avais été avec celle des réparations. » Formulée en 1921 par le maréchal Pétain, alors chef d'état-major général de l'armée, dans l'*Instruction provisoire pour la conduite des grandes unités*, cette doctrine portait essentiellement sur trois points : invulnérabilité des fronts continus, supériorité de la défensive, caractère auxiliaire de l'arme blindée et de l'aviation. Ces trois postulats n'eussent-ils pas été faux (et l'expérience de 1918 aurait dû jeter le doute au moins sur les deux derniers), il était difficile de fonder sur eux une stratégie accordée à notre politique extérieure. Nous avions déjà en effet trois alliés — Belgique, Pologne, Tchécoslovaquie — que nous étions tenus de défendre s'ils étaient attaqués. Comment une armée conçue pour la guerre de tranchées pourrait-elle s'acquitter de cette tâche ? Comment, en restant sur la défensive, empêcherions-nous l'Allemagne de violer le traité de Versailles ? En maintenant à perpétuité nos propres troupes en Rhénanie, répondait Foch. A quoi l'on objectait justement : ce serait créer une seconde Alsace-Lorraine.

Quelle était donc l'armée qui eût répondu à nos besoins et à nos engagements ? « Une armée mobile et rapide qui puisse fondre sur le repaire où se concentre l'armée ennemie, répondit Paul Reynaud dans un article que publia la *Revue Hebdomadaire* du 5 juillet 1924. Vite et loin. Ce n'est pas une armée de couverture, c'est une armée d'offensive qu'il nous faut. » L'équivalent de quatre ou cinq classes dont l'entrée en action ne serait pas subordonnée à une mobilisation générale. Attendre l'ennemi ? Mais s'il attaquait ailleurs ? « *L'Allemagne, armée de nouveau, commencera-t-elle par détruire la Pologne pour tendre, par-dessus son cadavre, la main à l'armée rouge ?* »

C'est précisément ce qu'elle fera, quinze ans plus tard. Intitulé « *Avons-nous l'armée de nos besoins ou l'armée de nos habitudes ?* » l'article n'eut aucun écho. En 1926, le Conseil supérieur de la Guerre approuva un projet de *Loi sur le statut de l'Armée* dont l'esprit était celui de l'*Instruction* de 1921. Cette loi (qui demeurait en vigueur lorsque les Allemands entrèrent à Paris en 1940) fut ratifiée, en 1927, par le Parlement, sur proposition d'un ministère Poincaré, d'union nationale, où figuraient les ténors de tous les partis, de Barthou et de

Louis Marin à Painlevé en passant par Briand et Herriot. Il ne fut pas dit un mot sur les chars au cours du débat. L'année suivante, Paul Reynaud rentrait à la Chambre, convaincu que la routine militaire ne pouvait être, jusqu'à nouvel ordre, brisée « parce qu'elle avait pour caution un maréchal de France à la tête marmoréenne, suivi de tous les grands chefs et approuvé... par la gauche, parce qu'il était pour la défensive, par la droite, parce qu'il était maréchal. »

Les béatitudes du Pacte Kellogg datent du mois d'août 1928, les débuts des travaux sur la ligne Maginot de 1930. En janvier 1933, avènement de Hitler. A la fin de l'année, le lieutenant colonel Charles de Gaulle, membre du Secrétariat du Conseil Supérieur de la Défense Nationale, achève un petit livre où on lit : « Aujourd'hui, les moyens dont l'Allemagne dispose, elle ne laisse pas de les dresser en vue d'une irruption rapide... La transformation des armées, par le fait du machinisme, se heurte naturellement aux conceptions qu'avaient imposées, naguère, des conditions très différentes... La cuirasse reparaît, portée par le moteur... Les chars, qui partout entrent en service ou qui s'y apprêtent, laissent bien loin les formes frustes qui furent celles des débuts... Notre éventuelle stratégie ne saurait se borner à la stricte défense du territoire... Six divisions de ligne, motorisées et chenillées tout entières, blindées en partie, constitueront l'armée propre à créer « l'événement »... Ce terrible système mécanique de feu, de choc, de vitesse et de camouflage, pour le mettre en œuvre, il faut cent mille hommes. » Même conception pour « les escadres aériennes, capables d'opérer au loin, douées d'une foudroyante vitesse, manœuvrant dans les trois dimensions, frappant des coups verticaux. » Bref : l'armée de choc, qui assurera la victoire aux Allemands en 1939 et en 1940.

En décembre 1934, premier contact personnel Reynaud-de Gaulle. Le député qui, lui-même, voit dans le corps cuirassé « le fer de lance dont l'armée de contingent serait le bois », promet à l'officier de défendre son projet et de présenter un contre-projet. Il le fera, les 15 et 28 mars 1935, à la Chambre, en demandant la constitution, pour le printemps 1940 au plus tard, d'un corps cuirassé composé de six divisions lourdes et de quatre divisions légères. Réplique du général Maurin, ministre de la Guerre : « Comment peut-on croire que nous songions encore à l'offensive quand nous avons dépensé des milliards pour établir une barrière fortifiée ? Serions-nous assez fous pour aller, en avant de cette barrière, à je ne sais quelle aventure... » Le contre-projet de Gaulle-Reynaud sera rejeté à l'unanimité par la Commission de l'Armée.

En septembre 1936, le gouvernement Blum adoptera pourtant un plan quadriennal Daladier-Gamelin prévoyant la création de deux divisions cuirassées lourdes. Mais l'*Instruction sur l'Emploi tactique des grandes unités*, rédigée la même année par une Commission de onze généraux, continuera d'interdire aux chars de sortir du champ

clos des tirs d'artillerie. La première division cuirassée lourde française ne sera mise sur pied que trois mois après l'écrasement de la Pologne. Le 10 mai 1940, il en existera trois, qui se disperseront dans la nature à l'heure de la concentration maximum des panzer. Chiffres et témoignages ont démontré depuis lors que la victoire allemande de 1940 a moins été due à la supériorité du matériel qu'à celle de la pensée stratégique.

Le problème monétaire.

Second exemple de la paralysie intellectuelle que n'ont pu vaincre, en France, les plus clairvoyants : le problème de la monnaie.

Au début de 1925, Churchill, chancelier de l'Échiquier, avait fait remonter la livre sterling au niveau du dollar, monnaie du seul pays ex-belligérant qui n'eût pas souffert de la guerre. Il croyait servir ainsi le prestige du marché financier londonien. Erreur : la livre surévaluée, c'était au contraire la baisse des exportations, le chômage, des troubles sociaux, la grève générale. En France cependant, le cours de la livre avait franchi le cap des 100 francs ; et par une erreur de sens inverse — l'inflation — le Cartel des Gauches avait laissé le franc dégringoler. Le jour où la livre atteignit 240, en juillet 1926, le gouvernement Herriot tomba. Rappelé à la présidence du Conseil, Poincaré reprit les Finances. En cinq mois, il ramena le cours de la livre, à Paris, à 125, et l'y stabilisa. C'était le juste niveau du franc, par rapport aux grandes monnaies qui régissent le commerce international.

En octobre 1929, krach de Wall Street. De quelques millions de consommateurs américains, atteints par la crise boursière, la réduction des achats s'étendra peu à peu à l'ensemble des marchés ; d'où mévente générale, baisse de la production, chute du cours des matières premières, mise en chômage de millions d'hommes. Le problème, en régime capitaliste, était de faire remonter le prix de vente des producteurs au-dessus de leur prix de revient ; l'on pouvait y parvenir par la dévaluation des monnaies, c'est-à-dire en diminuant, dans chaque pays, le poids d'or remis ou dû par l'institut d'émission en échange du billet de banque. En septembre 1931, la Banque d'Angleterr cessa de délivrer de l'or. La dévaluation de la livre, d'abord considérée, par les Anglais, comme une humiliation, fut pour leur économie le début du salut ; une trentaine de pays alignèrent leur monnaie sur la livre, qui s'équilibra à 40 p. 100 en dessous de son cours antérieur ; le bloc-yen alla jusqu'à 60 p. 100. En mai 1933, sitôt après son entrée à la Maison-Blanche, Roosevelt dévalue à son tour le dollar de 40 p. 100 ; toutes les monnaies du Nouveau-Monde suivent ; à l'extérieur de l'Allemagne, Schacht laisse le mark se dévaluer librement.

« Solutions de facilité et d'aventure, contraires aux intérêts profonds et au génie de notre pays », affirmait le rapport du gouverneur de la Banque de France, en 1934. Cependant, constate Paul Reynaud, en un an et demi, « de la chute d'Herriot sur les dettes en 1932, au 6 février 1934, date de la fusillade de la place de la Concorde, cinq gouvernements tombent sur des projets de loi tendant à rétablir l'équilibre des finances publiques : cinq gouvernements unanimes à refuser de s'incliner devant l'expérience universelle. » Paul Reynaud avait été ministre des Finances du cabinet Tardieu de mars à décembre 1930, ministre des Colonies du cabinet Laval de janvier 1931 à février 1932, puis garde des Sceaux pendant quelques mois. Renvoyé à son siège de député (il y restera pendant six ans), il s'était convaincu que l'économie française, maintenant atteinte à son tour par la crise mondiale, ne serait sauvée que par une dévaluation.

Le 20 février 1934, il prononce pour la première fois « le mot fatal » ; le 28 juin, sautant le pas, il oppose les trente-cinq pays qui ont dévalué depuis le début de la crise mondiale et les cinq pays (France, Italie, Hollande, Belgique, Suisse) qui se cramponnent au bloc-or ; là, on est en convalescence, ici « les exportations tombent, les usines se ferment, le chômage augmente, les commerçants font faillite et les rendements fiscaux diminuent ». Le 3 décembre 1934, il récidive contre Flandin, successeur de Doumergue, et contre son ministre des Finances, Germain-Martin ; le 30 mai 1935, sur une demande de pleins pouvoirs, il renverse le ministère en dénonçant son « impéritie ». Trois mois auparavant, les Belges ont quitté « l'infirmerie du bloc-or ». Ce qui n'empêche pas Marcel Régnier, rapporteur général du Budget au Sénat, de sommer la Grande-Bretagne et l'Amérique d'aligner leurs monnaies sur le franc. « Ce cher petit homme, écrit Paul Reynaud, témoignait d'une ignorance poétique de l'importance respective de notre monnaie et des deux monnaies mondiales. Il méritait de devenir ministre des Finances. Vingt-quatre heures après (juin 1935) il l'était par la grâce de Laval. Un jour, à la Chambre, pendant une suspension de séance, alors que je venais de le presser de questions, Wilfrid Baumgartner, qui l'assistait en qualité de directeur du Trésor, me dit : « Si vous lui posez encore une question, il éclate en sanglots. » Je ne lui en posai plus. »

Pourquoi la désapprobation, les critiques, le scandale, voire les insultes et les menaces de mort que provoqua généralement cette campagne de Paul Reynaud pour la dévaluation ? Dans la foule des rentiers et pensionnés, rien de plus humain que cette réaction. Poincaré, en 1926-1928, avait « créé le franc à quatre sous ». Vouloir le mettre à trois ou à deux sous ne pouvait être que le dessein d'une bande de voleurs et de spéculateurs. A ces éternelles et très pitoyables victimes de toutes les après-guerres, il eût fallu pouvoir faire comprendre qu'un réajustement réel des créances n'est praticable que

dans une économie rendue à la prospérité. Mais comment l'eussent-ils compris alors que la plupart des économistes et des parlementaires ne l'admettaient pas? « Nous avons *déjà* dévalué », répétait le président Lebrun, oubliant que depuis 1931-1933 une nouvelle disparité s'était créée entre les prix du bloc-or et ceux du marché mondial. Ce qui était passion ou crainte très naturelle de la misère chez les uns, était article de foi chez les autres : dévaluer est nécessairement sacrilège. Ou bien préoccupation électorale. Avant et pendant la campagne qui précéda les élections de mai 1936, « tous les partis politiques, des communistes à l'Action française... publièrent des manifestes contre la dévaluation. Ce fut, pour une fois, l'unanimité française. »

« On a peint l'erreur en tricolore », écrivait à cette époque Paul Reynaud. L'échec de la politique de déflation eut pour effet la victoire du Front Populaire. Et la politique du Front Populaire ne fit — par d'autres moyens, aussi inefficaces — qu'aggraver la sous-production. L'on ne verra pas sur les murs « l'affiche blanche de la dévaluation », avait annoncé à Léon Blum, qui plus tard rendra justice à Reynaud. On la vit deux fois : au cours de l'été 1937, quand le franc Auriol devint le franc Bonnet; et en mai 1938, quand un gouvernement Daladier put enfin remettre en marche la machine économique du pays. En novembre, Paul Reynaud redevint ministre des Finances. « Il y a huit ans que la France est en crise, déclara-t-il à la radio. C'est un record. Il est vrai qu'elle y a mis du sien. »

Intitulé « *Venu de ma Montagne* », le premier tome des *Mémoires* de Paul Reynaud s'achève au printemps 1936. Livre de près de cinq cents pages, ouvrage au ton vif, parfois batailleur, parfois ironique, où l'auteur semble avoir pris plaisir à recueillir le sottisier de cette époque. Au dernier chapitre, les mêmes questions se représentent, plus insistantes que jamais, à l'esprit du lecteur. Comment se fait-il que tant d'hommes, dont le patriotisme et la bonne foi ne sont pas en cause, aient pu errer avec tant de constance? Parmi les défenseurs les plus chaleureux de Paul Reynaud dans la querelle de la dévaluation, l'on trouve dès le début Paul Claudel. Il est au moins curieux de constater qu'un ambassadeur-poète ait vu juste sur un problème monétaire qui faisait déraisonner des présidents du Conseil, des ministres des Finances, des gouverneurs ou régents de la Banque de France, des membres de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, des professeurs de droit, des présidents de Chambre de Commerce, des industriels, des « techniciens » de tous poils. Constatation non moins troublante : nos grands chefs militaires, même après la défaite de la Pologne, en restèrent à un emploi des blindés et de l'aviation qui datait de 1918.

En plusieurs occasions capitales, Paul Reynaud fut, répétons-le, à peu près seul. « Quel dommage, lui dit plus tard Max Dormoy,

comme lui interné à Vals, que vous n'ayez pas parlé à la tribune au nom d'un grand parti. » A quoi les *Mémoires* répondent : « En ce cas j'aurais été enchaîné. » Sous-entendu : comme tous les chefs de parti. Cette réflexion est révélatrice. Entré au Parlement comme député du Bloc National, Paul Reynaud était normalement destiné à combattre le Cartel des Gauches et le Front Populaire. Il l'a fait. Mais il s'est bagarré contre Poincaré dès 1923. Il a pris parti contre son propre groupe en 1932, contre les gouvernements conservateurs qui se sont succédé en France de 1932 à 1936, et avec une particulière âpreté contre Flandin, Tardieu et Laval qui avaient été ses alliés politiques, ou ses chefs, à la présidence du Conseil. Homme de droite, sans doute, par l'origine et par l'étiquette des formations parlementaires où il s'est inscrit. Mais avant tout, anticonformiste.

PIERRE FRÉDÉRIX

CHRONIQUE DES LIVRES

KAFKA

par R. M. ALBÉRÈS
et Pierre de BOISDEFFRE
(Éditions Universitaires)

Dans l'esprit de la collection, ce petit livre résume objectivement la vie et l'œuvre de Kafka, et fournit les éléments d'une bonne bibliographie. Cependant, sa double signature garantit que le point de vue critique n'est pas sacrifié ; ce qui peut être alors reproché aux auteurs n'est sûrement pas l'absence de pénétration, car il aurait été difficile, en aussi peu de pages, de toucher aussi loin dans la psychologie de l'écrivain et dans la signification de son œuvre ; en particulier, le parallèle de Kafka et de Kierkegaard est bien venu. La seule réserve que je serais tenté de faire concernerait peut-être une certaine façon d'exalter sans mesure un auteur et une pensée qui, pour être considérables, n'en ont pas moins leurs limites et leurs faiblesses. Je lis, par exemple : « *L'erreur des philosophes est de prétendre donner l'équation qui pourrait permettre de chercher le sens de la vie (...) Après Kierkegaard et après les mystiques négatifs, Kafka ajoute quelque chose à la philosophie, et la corrige ; il ne montre pas que le problème soit insoluble, il montre seulement que le problème ne peut pas être clairement posé.* » Aussi haut que l'on place la valeur poétique du *Procès* et du *Château*, je ne crois pas que l'on puisse y voir un tournant décisif dans l'histoire de la pensée : l'irrationalité de l'existence avait trouvé déjà bien des expressions immédiates ou symboliques. Et si vraiment le service rendu par Kafka à la philosophie était d'avoir montré que le problème du sens de la vie ne peut pas être posé en termes clairs, pourrait-on dire qu'il l'a corrigée et enrichie ? Plutôt lui aurait-il ôté sa raison d'être et aurait-il jeté le philosophe au désespoir et au découragement définitifs : il lui est assez dur de savoir que son problème n'a pas de solution ; que lui reste-t-il si on lui prouve qu'il n'a même pas de problème ?

P. H. Simon

(Suite de la chronique des livres page 175.)

IMAGES DE PARIS ET D'AIX-EN-PROVENCE

par DENISE BOURDET

LES RENDEZ-VOUS AIXOIS

AUTREFOIS les Aixois connaissaient bien les silhouettes de Henri de Régnier, d'Edmond Jaloux, de Jean-Louis Vaudoyer ou d'Emile Henriot, qui dédièrent quelques-uns de leurs romans à la ville blonde et rose cernée de collines crêtées de pins, où plus de vingt fontaines font croire à un aveugle qu'il pleut, disait Cocteau. Et Jean Giraudoux fit de ce décor celui de sa dernière pièce, *Pour Lucrèce*.

Mais grâce à son festival, voilà douze ans déjà que les musiciens y viennent plus nombreux que les écrivains. Darius Milhaud est né à Aix, l'avenir le désignera comme le maître d'Aix, et c'est aussi Auric, Poulenc, Sauguet, Roland-Manuel, Pierre Boulez, Henry Barraud ou Daniel-Lesur, et des virtuoses, des chanteurs, des chefs d'orchestre de renommée mondiale qui sont maintenant les familiers du cours Mirabeau. Au café des *Deux Garçons* on se renseigne auprès de Léon quand il sert le pastis, pour savoir si tel ou tel des *festivaliers* comme on dit ici, est arrivé ou attendu. Car s'ajoutent encore à ces vedettes, les critiques et les membres de cette grande famille internationale que sont les mélomanes.

C'est ainsi que cette année encore, je rencontrai Marcel Schneider, qui est à la fois mélomane et critique, mais d'abord écrivain, et avant tout capable de discerner la beauté sous toutes les formes qu'elle prend.

Je le vois souvent à Paris, mais jamais mieux ni plus facilement qu'à Aix qui nous ménage de nombreuses entrevues et des conversations interrompues le soir, par l'heure de l'opéra ou du concert, ou l'après-midi par celle des conférences musicales organisées par André Jolivet, conférences suivies de débats qui les rendent vivantes et passionnées.

Mais souvent aussi Marcel Schneider semble pressé d'aller à quelque rendez-vous qu'il tient secret, car il n'offre à personne de l'accompagner. « C'est que, me dit-il, comme je lui en faisais la remarque, tout en étant très sociable j'ai besoin de solitude, et j'ai, dans bien des villes de province, des amis silencieux auxquels je ne manque jamais de rendre visite. A Nantes, c'est à *Mme de Sénonnes*, dont Ingres a si bien rendu la beauté, sans oublier la stupidité. A Strasbourg la *Vierge bleue* du Greco me retient longuement près d'elle, comme à Grenoble les *Zurbaran* me font oublier le temps. Les *Chevaux* de Géricault à Rouen — où je fus, à vingt-deux ans, après ma licence de lettres et mon agrégation, professeur de troisième — me fascinèrent et me fascinent encore quand je vais les revoir. Vous savez que j'aime transposer le réel en fantastique, et le cheval est pour moi l'intermédiaire entre deux mondes, le messager de l'au-delà. Quant à ma favorite, la *Madone de Trêves*, avec sa tête serrée dans un capuchon noir et son énorme front bombé paré de perles, au-dessus de ses longues paupières sinueuses, j'en ai fait dans *La première Ile*, roman paru il y a dix ans, l'idole énigmatique d'une désolante destinée. Mais à Aix, ce n'est pas une créature aussi ténébreuse qui m'attire, et si je vais à chacun de mes séjours au musée Granet c'est pour y voir le portrait de celui-ci en sapajou mélancolique... oui, pour vous c'est un beau jeune homme par Ingres, pour moi c'est un sapajou mélancolique, ce qui lui prête un charme plus sûr que la beauté. Et demain j'affronterai la chaleur de midi pour me rendre à Marseille par le car, parce que je ne veux pas y manquer l'exposition de Rouault, dont les saintes me représentent l'apothéose de Sainte Marthe, car elles ont l'air de servantes ayant mis un torchon sur la tête... Bien sûr je suis allé ici à l'exposition Carzou — depuis l'âge de douze ans j'ai essayé de mener de front la littérature, la musique et les arts plastiques — et au pavillon Vendôme voir les Matisse. Je vous conseille d'y aller aussi. Cela ne prend guère plus d'une demi-heure car il y a peu de toiles, et quelques dessins seulement, mais très beaux. Pourtant je ne me suis pas fait parmi eux de nouveaux amis, et tant mieux car ils sont dispersés à travers tant de collections particulières que je ne saurais où les retrouver. Tandis qu'à Aix j'ai mes points de repère. Et aussi mes lieux de prédilection. Je fais des promenades dans le Lubéron, le pays de Sade, où les Vaudois furent traqués, et où les guerres de religion ont semé ces tombes protestantes pyramidales que l'on appelle des *borrys*. Et puis j'aime infiniment la montée le soir vers le théâtre de la cour de l'Archevêché, par la rue de Saporta, où la tour communale illuminée,

puis celle de la cathédrale Saint-Sauveur couleur de miel, réveillent en moi un souvenir d'enfance, celui du palais de beurre frais de dame Tartine aux murailles en pralines. Ainsi le plaisir de la vue mêlé à la gourmandise, me prépare-t-il à ceux de l'ouïe. Quotidiennement aussi, le sirop d'orgeat que je bois aux *Deux Garçons* me ramène au temps de ma bienheureuse enfance. Qu'il me faut quitter quand je m'en vais porter mes articles sur Mozart ou Purcell à la poste de la Halle aux grains. — Vous aimez comme moi j'imagine, dis-je, passer sous son beau fronton d'inspiration baroque, où le Rhône est à demi couché près de la Durance qui laisse pendre une jambe dans le vide, comme si elle cherchait le frais hors la pierre brûlante? — Oui, répond Marcel Schneider emmêlant comme toujours la fiction à la réalité, ainsi que font les camionneurs sur les routes torrides, lorsque par la glace ouverte ils sortent leurs bras nus qui se balancent le long de la portière. »

« Si j'aime tellement Aix, dit encore Marcel Schneider, c'est que j'y sens aussi la bonhomie des vieux temps. » Je l'interromps, c'est mon défaut : « Avez-vous remarqué sur la place de l'Hôtel-de-Ville la maison de la pharmacie du marché, qui porte encore sur la façade, peint en grandes lettres d'un rouge pâli *A l'Ancienne Miséricorde*, ce qui donne à croire que cette vertu a disparu définitivement de ce monde? — Non, mais je pensais à la maison natale de Vauvenargues, à la modestie de cette demeure aristocratique. Evidemment ce n'était qu'un pied-à-terre, puisque les Vauvenargues avaient dans les environs un château, où règne maintenant Picasso. Mais enfin il y a là un signe charmant de simplicité, d'absence de vanité. Et bien entendu, Aix est surtout pour moi le lieu où plane le souvenir de Mme de Sévigné qui y fit plusieurs séjours. Vous connaissez ma faiblesse pour celle que j'appelle la Divine. Quand je dis la Divine mes élèves du lycée Charlemagne savent tout de suite de qui je parle. Ce qui m'émeut le plus à Grignan dont la terrasse du château sert de toit à l'église où elle est enterrée, c'est d'imaginer ma Divine se promenant au-dessus de sa tombe, et même se promenant plus haut que Dieu. »

Quand Marcel Schneider parle — rarement il est vrai — de ses élèves, j'ai toujours du mal à l'imaginer en chaire, devant une classe de garçons de quinze à seize ans, lui qui n'a pas l'air avec sa silhouette vive et mince d'être leur aîné de trente ans. Peut-être puisqu'il est myope, les lunettes qu'il est obligé de mettre pour les regarder de loin lui confèrent-elles cette gravité du professeur modèle. Mais lorsqu'il les enlève pour leur lire un texte il doit reprendre son aspect de personnage de la comédie italienne. Un masque de satin noir conviendrait mieux que des verres à ce visage sec au profil aigu, et l'on verrait aussi sans surprise ses mains aux articulations agiles sortir des manches de soie losangée d'Arlequin. « Mais ne croyez pas que mes élèves ne me prennent pas au sérieux, ni que je manque d'autorité. D'abord

je suis assez froid et distant avec eux. — Mais ils savent que vous êtes critique musical à *Combat* et que vous écrivez des livres singuliers et audacieux? — Bien sûr, et parfois ils m'en apportent à dédicacer. Mais sans commentaires. »

« Moi qui ai tant aimé avoir leur âge, je ne me retrouve guère en eux. Il y a maintenant un pourrissement de l'éducation qui tient au désir des parents de « faire camarade » avec leurs enfants. Je n'ai pas été élevé du tout de cette manière. Bien que ma mère fût parisienne sa famille était de cette bourgeoisie provinciale du XIXe siècle où l'on a le respect des convenances. Non, je ne suis pas né à Mulhouse, mais à Paris en 1913. Seulement, j'ai passé toutes mes vacances en Alsace. Je suis nourri des légendes de la Rhénanie. Mes racines sont dans le ciel d'Alsace, non dans la terre alsacienne, que mon grand-père a quittée en 72 au moment où il allait être incorporé dans les uhlans. Il s'installa à Paris, épousa la fille de l'organiste de Saint-Eustache, et fonda à Levallois une imprimerie qui existe encore. Mon père, et bien qu'il eût un réel talent d'aquarelliste, se consacra aussi à cette imprimerie. Mais moi, quoique fils unique — je n'ai qu'une sœur — je m'y refusai. Je n'avais de goût que pour la littérature. Mais comme il me fallait gagner ma vie, j'ai songé que l'enseignement était le second métier qu'il me fallait choisir, comme celui qui m'éloignerait le moins des lettres et me laisserait le plus de temps libre pour satisfaire à mon irrésistible penchant. Pourtant je n'ai publié mon premier livre *Les Trésors de Troie*, roman de l'adolescence, sorte d'éducation sentimentale, qu'en 47.

« De la classe de 7e jusqu'à la seconde, j'ai toujours eu — malgré ma faiblesse en mathématiques — le prix d'excellence. Puis brusquement j'ai cessé d'être bon élève. Un sentiment de frustration causé par la mort de ma mère, fit que je me sentis victime du sort. J'eus du vague à l'âme, des désespoirs romantiques, mais surtout le grand choc pour moi fut ma confrontation avec le monde réel et la vie sociale. Je me juge : je transfigurais tout. Cela peut paraître ridicule, je suis tombé de mon haut devant la cruauté du monde.

« Oui, pourtant, je suis croyant. Je ne mets pas en doute l'existence de Dieu ni celle de l'âme. Mais je n'ai pas de docilité aux enseignements de Rome. Mon atavisme rhénan, mon enfance placée entre le catholicisme et le panthéisme m'en empêchent. Mais la musique, qui a toujours tenu un grand rôle dans ma vie, me met en communication avec le ciel, et m'apparaît comme la forme la plus évidente de la grâce. La précocité des musiciens m'éblouit : à quinze ans Schubert avait déjà composé deux messes et plusieurs quatuors à cordes.

« Et voyez encore : pour un enfant familier des animaux et des plantes, mais rompu dès ses premières années aux emblèmes et aux symboles, quelle révélation, que le monde magique et factice du théâtre... Le théâtre? Non seulement je l'aime et j'y vais beaucoup,

mais j'ai été acteur, vous ne vous en doutiez pas? J'ai fait partie de la troupe des *Théophiliens*. Gustave Cohen, professeur de littérature médiévale à la Sorbonne, fonda ce groupement en 1933. Il s'agissait de mettre en scène et jouer avec les étudiants les pièces inscrites au programme de la licence. La première choisie fut *Le Miracle de Théophile* (de là les Théophiliens) de Rutebeuf. J'ai joué aussi *Le Mystère de la Passion* d'Arnould Gréban sur le parvis de Notre-Dame et sur celui de Saint-Michel à Menton, et c'est ainsi qu'on a découvert l'excellente acoustique de ce dernier et pris l'idée d'y donner chaque année un festival de musique. Les chapelles nous servaient de loges, j'aimais cette atmosphère de coulisses sacrées, et jusqu'en 39 j'ai fait avec les Théophiliens des tournées à travers la France et l'Europe.

« Mais je vous raconte tout cela parce que nous flânons dans ce café d'Aix, car ma vie vécue m'importe guère. Ce qui suscite mes livres sont mes songes et ma vie intérieure. C'est pourquoi on n'y trouve ni politique, ni peinture sociale, ni même de milieu. Je pratique un genre qui a mauvaise réputation aujourd'hui, le roman poétique. »

La dizaine de romans qu'a publiés Marcel Schneider sont en effet marqués de poésie — et d'enfance — car il dit aussi : la poésie c'est l'enfance retrouvée, et parce que l'univers n'a de valeur pour lui que par la poésie qu'il contient. Ceux qui la ressentent aiment ses livres. Les réflexions morales, l'analyse psychologique, les méditations métaphysiques ne suffiraient pas à caractériser *Les deux Miroirs*, l'un de ses meilleurs ouvrages, ou le dernier, *le Jeu de l'Oie* qui obtint, ce printemps, le prix Sainte-Beuve de l'Académie. Dans l'un comme l'autre de ces récits qui ressuscitent des souvenirs ou imaginent des circonstances, on est jeté insensiblement du réel au fantastique, mais l'on sent toujours l'élégance innée de la pensée et du goût. Et la pureté du style révèle avec précision — comme on parle de révélateur photographique — la vision et la sensibilité singulières de celui dont Robert Kanters dit fort bien que sous l'homme du monde apparaît un homme d'un autre monde.

LA BIBLIOTHÈQUE DE MÉJANES.

Suivant le conseil de Marcel Schneider je suis allée voir les *Matisse* au pavillon de Vendôme — dont les plans et l'ordonnance décorative, ai-je lu dans un guide, sont d'un maître maçon nommé Antoine Matisse.

Mon carrosse n'a pu s'arrêter au pied de son joli escalier à gypseries et double révolution, car la galerie ouverte qui, au XVIIe siècle, le permettait à celui de Lucrèce (ô Giraudoux) de Forbin-Solliès, dite « la belle du Canet », quand elle venait, masquée, rendre visite, la

nuit, au duc de Vendôme, a été fermée pour devenir une enfilade de trois pièces voûtées. C'est dans celles-ci et de petites pièces du premier et second étage que sont exposés quelques tableaux, gouaches, dessins et bronzes de Matisse.

Dont on voit aussi une quinzaine de très beaux livres : l'*Ulysse* de Joyce, les *Lettres de la Religieuse portugaise*, *les Amours* de Ronsard, *Pasiphaé* de Montherlant, les *Poèmes* de Charles d'Orléans, ceux d'Aragon pour *Elsa*, *Artesse* de René Char, *Les Jockeys camouflés* et *Visages* de Reverdy, un Baudelaire, un Mallarmé, etc., illustrés de dessins, eaux-fortes, lithos ou gravures sur bois. Ils appartiennent tous à la bibliothèque de Méjanes.

La Méjanes, et Edouard Aude (qui en fut longtemps le conservateur) ce sont des noms qui revenaient souvent dans les conversations de Jaloux, Vaudoyer ou Henriot, mais je ne savais même pas où, dans Aix, se trouvait cette célèbre bibliothèque. Je téléphonai au conservateur actuel, Mlle de Kerversau qui voulut bien me donner rendez-vous, et c'est à l'hôtel de ville que je la trouvai. Malgré les nobles proportions de ce bâtiment du XVIIe siècle, la beauté de ses ferronneries et celle de la cour, la bibliothèque léguée en 1786 par Jean-Baptiste Piquet, marquis de Méjanes, et inaugurée en présence de Fouché (qui résidait en sa sénatorerie d'Aix) là où elle avait été entreposée, à l'hôtel de ville, y est petitement logée dans les salles des Corporations au premier étage. Bien que hautes de plafond elles sont de dimensions modestes, à l'exception de la salle de lecture et de travail où s'alignent de belles tables bureaux de style Louis XV, dont l'une s'enorgueillit par une plaque de cuivre gravé, d'avoir été celle où Thiers et Mignet passaient des heures studieuses.

« La Méjanes, me dit Mlle de Kerversau, où j'ai débuté comme bibliothécaire en 1936, est extrêmement fréquentée. Il y vient plus de monde qu'au stade. Elle est fort accueillante puisque, le marquis de Méjanes l'a voulu ainsi, l'entrée est libre pour tout un chacun, il n'y a qu'à pousser la porte. »

C'est ce que j'avais fait, et au hasard, de porte en porte, puisque personne ne me demandait compte de ma présence, j'étais arrivée tout de go dans le bureau du conservateur. Charmante familiarité provençale. Et j'avais trouvé aussi fort plaisant de voir autour d'une des tables chargée de quotidiens, hebdomadaires et revues, des gens de tous âges et toutes catégories installés comme au club, pour lire économiquement, et dans un silence recueilli les journaux.

« La Méjanes, m'explique Mlle de Kerversau, est divisée en trois sections. Primo le fonds ancien qui va des débuts de l'imprimerie — je vous montrerai tout à l'heure le Catholicon de Balbus daté de Mayence 1460 et imprimé par Gutenberg — jusqu'au XVIIIe siècle. Cela c'est le legs du marquis de Méjanes. Il habitait Arles, mais fut premier consul d'Aix et procureur de la Provence. Ses fonctions l'obli-

geaient à de fréquents séjours à Paris, et c'est là qu'il forma sa précieuse collection, La seconde section de la bibliothèque ne lui doit rien, elle consiste en ouvrages modernes de littérature, de philosophie et d'histoire. Et la troisième, assez récente, est un cabinet de lecture public, où l'on peut emporter chez soi les livres. Les prêts au dehors furent d'abord de trente livres par an, puis trois cents, puis trois mille, et nous ne pouvons, hélas, n'en acheter que six cents par an. De même il y a vingt-cinq ans, il ne venait dans la salle de travail pas plus de trois lecteurs par jour. Aujourd'hui il en vient cent à cent cinquante. La Méjanes est en pleine crise de croissance ; après le legs de 12 000 livres fait dernièrement par Gabriel Boissy, la place nous manque. »

« C'est bien pourquoi, intervient M. Paul Jourdan qui est avocat, conseiller municipal délégué à la Méjanes et neveu de M. Aude, je caresse le projet de faire émigrer la bibliothèque chez sa voisine, la Halle aux grains, où la poste est mal installée, ne se trouve plus au centre d'Aix. Elle serait mieux placée dans un bâtiment moderne près du Casino. Le budget de la ville qui est de 2 milliards d'anciens francs est entièrement sacrifié au logement. On devrait bien aussi se préoccuper de celui des 80 000 volumes de la Méjanes. »

« D'autant plus, dit Mlle de Kerversau, que je voudrais augmenter le fonds de Provence qui n'est pas à la hauteur de ce qu'il devrait être ; augmenter aussi les manuscrits. Nous en avons naturellement de Vauvenargues et Mirabeau, de Mistral, Daudet, Paul Arène, Gasquet, et celui de *Fumées dans la campagne* de Jaloux ou d'*Imagerie du Cordier* d'Armand Lunel, mais j'en réclame à Vaudoyer, Henriot, Bosco, Giono. Et vous voyez ces placards qui garnissent de haut en bas les quatre murs de cette pièce d'entrée : ils sont pleins. Leur accumulation rend leur classement difficile et leur recherche laborieuse. »

Cependant Mlle de Kerversau grimpe lestement sur une échelle et sait immédiatement trouver pour me le montrer — puisque évidemment nous parlons aussi musique et festival — le manuscrit du *Carnaval d'Aix* de Milhaud, et même celui de *La Perle du Brésil* de Félicien David. « Ceux de Campra, dit-elle, sont exposés en ce moment au Musée des Tapisseries. Je suis très fière de pouvoir, uniquement avec le fonds de la Méjanes, alimenter ici des expositions, comme par exemple celles qui furent faites des reliures du XVe au XVIIIe siècle, des œuvres complètes du Roy René, des Bibles, des Pharmaciens, ou de Pétrarque. »

Enfin elle m'emmène dans le Saint des Saints, longue pièce rectangulaire entièrement tapissée de cuir de Cordoue au-dessus d'armoires du XVIIIe siècle d'un seul tenant, en bois d'olivier sculpté. Là, préside le buste par Houdon du marquis de Méjanes. Il a le visage songeur de ceux qui se sont donné une passion à satisfaire. Et je verrai quel-

ques-uns des trésors qu'il poursuivit, ou enleva à son rival le marquis de Paulmy, qui légua les siens à la bibliothèque de l'Arsenal.

Mlle de Kerversau puisa dans les armoires et étala devant moi un évangéliaire du XIe siècle, un psautier du XIVe, le *Livre d'Heures* du Roy René, le *Martyrologe de l'Eglise d'Aix*, un incunable sur vélin *le Bréviaire d'Aix*, l'exemplaire unique imprimé à Lyon de *La Vie du Mauvais Antéchrist*, dont les illustrations sont d'un fantastique fascinant, *Le Mariage de Robin et de Marotte* d'Adam de la Halle, *Le Songe de Polyphile* imprimé en 1499 à Venise par Alde Manuce, et quantité de magnifiques reliures au pointillé, à mosaïque, à la dentelle, à la fanfare, à l'oiseau, au chiffre de Diane de Poitiers, aux armes de Louis XII avec un porc-épic, à celles de Henri III écartelées de Pologne et d'Anjou. Je les regarde, je les touche, mais je feuillette le Vauvenargues annoté par Voltaire et je lis en marge : mal, mal, mal, très bien, ou : chapitre plein d'idées trop communes, et encore : « Belle nouvelle ! » en face de cette remarque : *Il y a peu de choses que nous sachions bien.* Il paraît que Vauvenargues qui avait envoyé cet exemplaire à Voltaire, pour qu'il le corrigeât, a tenu compte de ses remarques dans la seconde édition. Tant mieux.

En sortant de cette salle nous passons devant une vitrine où il y a deux lettres, nouvellement acquises, du Roy René en faveur de son conseiller qui portait un nom qui le condamne à l'oubli : Arthelouche de Alagonia. Dans une autre vitrine se voient les lettres de noblesse accordées à Jehanon Foy par le Roy René. Leur bon état de conservation surprend quand on apprend qu'elles ont été récupérées par Edouard Aude dans la besace d'un mendiant mort à l'hôpital. « Mais, me dit Mlle de Kerversau, ce bel album où vous avez admiré les portraits au crayon et à la sanguine de François Ier, d'Agnès Sorel, de Diane de Poitiers, ou plus inattendu celui de Henri VIII enfant, a été trouvé, ici, dans une poubelle. Et je suis persuadée que beaucoup de vieilles familles aixoises possèdent encore des livres et des manuscrits qui, sans être jetés à la rue, enrichiront encore la Méjanes. »

Il n'est que temps de la transporter à la Halle aux grains. Sur son fronton la belle allégorie du Rhône et de la Durance à côté du léopard paresseusement couché, parlera plus longtemps à l'imagination des lecteurs érudits qu'à celle des gens pressés d'aller à la poste.

PUBLICIS.

Qu'on ne s'y trompe pas : *Publicis* ne peut être dans Aix-la-Blonde, mais au coin de l'avenue des Champs-Elysées et de la rue de Presbourg. C'est le palais, décoré par Gérard Mille, de la publicité.

Qu'est-ce que la publicité ? un virus — filtrant bien entendu — qui propage une épidémie d'obsessions. L'art aussi de vanter la marchandise avec la concision des poètes japonais : *Roulez Azur, la mort par-*

fumée des poux, le fourreur qui fait fureur, et en exercice de diction : *le chausseur sachant chausser*, ou à l'auvergnate *Shell que j'aime*.

Publicis occupe le vaste immeuble qui fut autrefois l'hôtel Astoria et en 51 le quartier général d'Eisenhower au S.H.A.P.E. Son président M. Marcel Bleustein-Blanchet qui eût pu tout simplement consacrer son activité aux établissements paternels, Lévitan et les Galeries Barbès, se contenta d'inventer le slogan : *un meuble Lévitan est garanti longtemps*, et comprit vite ensuite le pouvoir de la publicité dans une époque « panurgienne » où l'impatience décourage le libre arbitre.

En 1927 il fonda la première Société *Publicis* qui occupa d'abord modestement deux petites pièces Faubourg-Montmartre, mais émigra bientôt dans un rez-de-chaussée boulevard de Strasbourg. En 1929 M. Bleustein-Blanchet, pressentant les possibilités de la publicité radiophonique, entreprit à bord de son avion personnel un tour de France pour passer des accords avec les postes de T.S.F. régionaux, les stations d'État et les stations privées. En 1934 il achète Radio-L.L., en 1935 il conclut des accords avec Louis Louis-Dreyfus propriétaire de l'*Intransigeant* et Radio-L.L. devient alors Radio-Cité. *Publicis* emménage au Carrefour Richelieu-Drouot, obtient la concession de la publicité Radio-Normandie et Radio-37, et en 1938 devient co-propriétaire de *Cinéma et Publicité*.

Pendant la guerre de 40, Marcel Bleustein-Blanchet rejoint Londres pour s'engager dans les Forces Françaises aériennes libres, et à la Libération, *Publicis* s'installe 75 Champs-Élysées, obtient les budgets de très grands annonceurs, possède un département de recherches et d'études de marchés, et enfin s'installe avec plus de deux cent cinquante collaborateurs dans l'ancien Astoria, où le chiffre d'affaires pour les deux plus importantes sociétés du groupe, *Publicis* et *Régie-Presse* dépassera cette année 20 milliards d'anciens francs.

Cette montée en flèche de *Publicis* s'est-elle faite sans l'ombre de publicité, ou à coups de publicité ? Voilà ce que j'aurais dû demander à M. Bleustein-Blanchet. Sa réponse eût été intéressante car elle posait pour lui un dilemme : ou renier les avantages de ce qu'il vend, la publicité, ou rendre seuls responsables du succès ses dons et son énergie. Les cordonniers sont les plus mal chaussés ou tout vient à point à qui sait *prétendre* ?

Mais si j'ai oublié de lui poser cette question essentielle, j'ai une excuse. Depuis que j'avais franchi le seuil de *Publicis* j'y marchais de surprise en surprise et perdais toute présence d'esprit. Ayant poussé de grandes portes en glaces ornées de têtes de lions en bronze, je pénétrai dans le hall où je fus accueillie par de charmantes hôtesses habillées en soie imprimée façon peau de lion (il paraît que M. Bleustein-Blanchet est né sous le signe du lion) qui me dirigèrent vers un ascenseur parfumé, qu'une musique sortie de je ne sais où emplissait aussi de suavités enivrantes. Emportée ainsi jusqu'au cinquième étage on

comprendra que j'étais déjà assez troublée pour croire, en abordant sur un tapis profond, marcher sur les nues.

Enfin devant le lion, si je négligeai un peu le côté professionnel de ma visite, c'est que M. Bleustein-Blanchet est fort aimable et courtois, que la vaste pièce qui lui sert de bureau donnant sur une terrasse fleurie est si bien décorée de toiles modernes — beaucoup de Buffet naturellement — de beaux objets et de meubles anciens, qu'elle invite au bavardage nonchalant plus qu'à l'interview.

Heureusement sur une console, parmi beaucoup de photographies l'une ne put manquer d'attirer mon attention : celle d'Einstein tirant la langue comme Harpo Marx. Et je lus en dessous de sa surprenante image cette phrase de lui : *L'imagination est plus importante que la connaissance.*

« Oui, me dit M. Bleustein-Blanchet, j'aime cette phrase qui me paraît s'accorder avec la publicité où il s'agit d'exciter l'imagination du public sur quelque chose qu'il ne connaît pas. Mais croyez bien que *Publicis* a un organisme de vérification sur la valeur de ce qu'il recommande. Il ne faut pas confondre publicité et réclame. La confiance est la clé des marchés mondiaux. Nous sommes obligés à plus de sévérité que les clients, nous sommes les défenseurs du consommateur. Ainsi aucune publicité pharmaceutique ne se fait sans le visa de la Santé publique. Et avant de proposer des produits alimentaires ou ménagers, nous les faisons « tester » par des maîtresses de maison. L'âge de celles-ci importe beaucoup : si un produit ou une marque ne plaît qu'aux vieilles, c'est toujours mauvais signe. Les renseignements que donnent les jeunes sont plus concluants.

« La publicité suit l'évolution économique du pays. Son but essentiel c'est d'aider à l'élévation du standard de vie. (L'image du petit raton laveur ambassadeur souriant de la « machine à laver X » passe furtivement devant moi.)

« J'ai réalisé mon rêve de jeunesse, que la publicité soit un facteur économique du pays. Je suis pour une publicité scientifique. Il n'est plus possible de procéder à l'élaboration d'une campagne de publicité sans analyser le marché, sans déterminer la valeur des thèmes et des arguments publicitaires. J'ai prêté bénévolement mon concours aux campagnes d'intérêt national : pour les emprunts, pour la Sauvegarde du château de Versailles, pour le timbre de la Croix-Rouge, pour les certificats d'investissements, pour la Sécurité Routière, (oui, pensais-je, mais en face des panneaux qui dirent Sobriété = Sécurité, d'autres annoncent qu'une journée sans vin est une journée sans soleil) et pour le Haut Comité d'Etude et d'Information sur l'alcoolisme. Là encore l'âge intervient : j'ai répandu des buvards antialcooliques dans les écoles, estimant que pour les plus de vingt ans il n'y a rien à faire, leur siège est fait. Et pour la jeunesse encore, j'ai créé une *Bourse de la Vocation* de 30 millions d'anciens francs, pour les aider à *oser.* »

Quand M. Bleustein-Blanchet me confie à l'un de ses collaborateurs pour qu'il me fasse visiter de haut en bas l'immeuble, je le quitte bien convaincue de la place que tient la publicité dans sa vie, et de celle qu'il lui a donnée dans la nôtre. Mais avant même de reprendre des ascenseurs musicaux et odorants, de parcourir des étendues de moquettes épaisses (3 000 m² contre seulement 1 200 m² de linoleum !) on m'emmène tout de suite dans la salle de relaxe. Je m'assieds sur des fauteuils où j'ai les genoux plus haut que la tête, je mets un casque à oxygène, je monte sur ce que je prends pour une balance à bascule, mais au lieu de lire mon poids sur un cadran, je sens des vibrations électriques parcourir mes jambes, et je devrais m'en trouver détendue. Mais c'est à la sortie que l'on aurait dû m'offrir ce repos.

Car je suis entrée partout : dans le trois-pièces idéal de M. Bleustein-Blanchet (un joujou, me dit-on, il ne l'a jamais habité). J'ai vu les salles à manger, ovales, rondes, ou rectangulaires calculées pour dix, douze ou vingt-quatre couverts, les salons d'attente et de conseils d'administration, le département des recherches et du Service de documentation, le département international, ceux de l'Information industrielle, des relations publiques, du secrétariat commun, j'ai pénétré dans les bureaux de *Régie-Presse*, ceux des services artistiques et techniques, les studios de dessins, les laboratoires de photos, les bureaux d'achat d'art et ceux plus évocateurs encore d'achat d'espace. Mais on ne m'y laisse pas rêver, on m'explique qu'il s'agit d'espaces dans les feuilles des journaux. J'ai rencontré des concepteurs-rédacteurs, des dessinateurs-maquettistes, des stylistes industriels, on m'a parlé de panels et de panélistes, et j'ai entendu dire qu'on ne fait pas de la motivation comme M. Jourdain fait de la prose.

Je suis descendue au rez-de-chaussée au studio d'enregistrement et à la radio-télévision, au sous-sol à la salle de projections. J'ai vu le garage, les cuisines, la cafeteria, partout des appareils pour humidifier l'atmosphère, mais nulle part le moindre thermos, ni l'une de ces commodes petites fontaines avec leurs piles de gobelets en papier, et je mourais d'envie d'un verre d'eau glacée. J'en ai eu un au drugstore en sortant.

DENISE BOURDET

SALZBOURG ET BAYREUTH

par JEAN MISTLER

On pourrait, sans paradoxe, écrire que toute l'histoire des Festivals de Salzbourg est celle de la lutte de ses animateurs contre la pluie. La ville de Mozart est une des plus belles d'Europe, à la fois par ses monuments et par son site, mais il existe peu de régions où les étés soient aussi pluvieux. Les Autrichiens ont même une expression spéciale pour caractériser les ondées salzbourgeoises, c'est le mot *Schnurregen*, signifiant littéralement qu'*il pleut des cordes !* (Je l'ai entendue souvent cet été.) Il y a un défi à vouloir faire du théâtre en plein air sous un ciel aussi inclément ; aux débuts du Festival, pendant les années 20 — âge héroïque — on jouait *Jedermann* devant la Cathédrale, et Mozart au Manège des Rochers. Un soir sur deux, on était arrosé, une fois sur trois, il fallait décommander ou lever précipitamment la séance ! Au bout de plusieurs années, on a couvert, tant bien que mal, le manège d'une tente, sur laquelle la pluie faisait une indiscrète partie de tambour et on a aménagé une salle couverte dans les anciennes écuries des Princes-Evêques.

Cette salle a été trois fois transformée entre les deux guerres. Dans son dernier état, elle permet d'accueillir 1 680 spectateurs, mais elle est aussi peu satisfaisante sur le plan de la visibilité que sur celui de l'acoustique et les quinze ou seize derniers rangs sont d'assez mauvaises places. C'est la raison pour laquelle l'administration du Festival

— Au-dessus du titre : décor de l'acte II de la *Walkyrie* à Bayreuth.

a décidé en 1955 la construction d'une salle nouvelle dont les travaux commencèrent en 1956.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer toutes les discussions qui s'engagèrent sur l'emplacement ou sur les caractéristiques de ce nouveau théâtre. Finalement, on décida de le construire dans le prolongement de l'ancien, en évacuant le Musée de la Nature qui occupait encore la plus grande partie de l'ancien bâtiment des écuries princières. Cette solution offrait un avantage : elle permettait d'utiliser plusieurs bâtiments de l'ancienne maison du festival, bureaux, ateliers, magasins, etc. Elle avait par contre l'inconvénient de placer un très grand théâtre dans un quartier où la circulation est difficile. En outre, la Montagne des Moines, le Moenchberg, où est adossé le bâtiment des écuries, ne laissait à cet endroit aucun espace disponible, et, de même que les Archevêques avaient dû entailler largement au XVIIe siècle pour aménager le Manège des Rochers, de même il a fallu découper sa haute falaise pour dégager la place nécessaire à la vaste scène du nouveau théâtre. Nous n'avons pas à prendre parti dans ce débat : j'aime mieux par goût les grands édifices entourés d'espaces libres et faciles d'accès, et je regrette qu'une des plus belles salles de théâtre d'Europe ait une façade aussi peu en rapport avec ses proportions intérieures, mais il aurait fallu, pour trouver un terrain de dimensions convenables, aller le chercher à plusieurs kilomètres de la ville. Je suppose que trop d'intérêts s'y sont opposés.

Le nouveau *Festspielhaus*, dont la construction dirigé par un des plus grands architectes vivants, Clément Holzmeister, a duré quatre ans et s'est poursuivie jusqu'à son achèvement sans un jour de retard, a coûté 210 millions de schillings, environ 4 milliards de ces francs légers dont notre vocabulaire n'arrive pas à se déshabituer. La salle est conçue selon la formule de l'amphithéâtre qui tend de plus en plus à remplacer les opéras à plusieurs rangs de loges. Elle offre un parterre très incliné, de vingt-sept rangs, derrière lequel sont quelques loges de face, et un balcon, également très incliné, de seize rangs ; les avantages au point de vue de la visibilité sont évidents : aux derniers sièges de cette salle, on voit infiniment mieux qu'aux étages supérieurs ou aux loges latérales de l'Opéra de Paris. Sur ses 2 000 places, la salle Garnier en a au moins 400 d'où l'on ne voit rien et 400 d'où l'on ne voit pas grand-chose, tandis que des 2 158 confortables fauteuils de Salzbourg on voit la scène, de plus ou moins loin, mais on la voit toujours entière et sans être gêné par aucun obstacle.

Beaucoup d'innovations intéressantes caractérisent l'œuvre de Holzmeister. La plus originale est dans les dispositions de la scène : celle-ci peut s'ouvrir sur une largeur, soit de 14 m (comme à Vienne ou à Paris) soit de 30 (ce qui est unique) en écartant à droite et à gauche des espèces de paravents d'acier formant écrans. Ces dispositifs permettent, soit d'employer sur 14 mètres des décors normaux (par exemple

ceux de l'Opéra de Vienne), soit de donner avec la grande largeur une impression d'immensité, comme l'écran panoramique au cinéma ; on peut également installer sur le plateau un décor simultané comme au Manège des Rochers où l'on nous montrait une ville entière dans *Don Giovanni* ou dans le *Faust* de Gœthe.

Sans entrer dans les détails d'une machinerie puissante et complète, nous indiquerons simplement que l'immense plateau (1 600 m de superficie) comporte deux grandes scènes latérales où l'on peut équiper d'avance des décors que des chariots électriques font glisser instantanément et silencieusement à la place de la scène principale, ce qui permet les changements à vue les plus compliqués. Le plancher de l'orchestre est mobile et peut s'enfoncer à volonté de trois mètres. Cet équipement est analogue à celui de l'Opéra de Vienne, moins complet que celui de l'Opéra de Berlin-Est.

La salle est polychrome, le sol est bleu, les fauteuils lie de vin, les plafonds et les parois sont faits d'une marqueterie de bois de deux tons : érable et noyer (je ne garantis pas du tout que ce soient ces arbres qui ont été employés, ce n'est qu'une indication de couleur). L'accès de toutes les places est extrêmement facile. Les foyers, terriblement étroits dans l'ancien bâtiment, sont vastes et dégagés, plus de café à la crème sur le satin des robes, plus de glace à la vanille dans les décolletés ! L'ornementation, d'esprit très moderne, a été l'objet de beaucoup de recherche, jusque dans les appliques d'éclairage et les poignées de portes. Le résultat est inégal, le rideau de fer, par exemple, avoue franchement pour la première fois la matière dont il est fait et le métal martelé est d'un effet magnifique. Le même artiste, Rodolphe Hoflehner, a décoré le hall du rez-de-chaussée d'une frise en fer forgé, un *Hommage à A. von Webern*, qui a été très discutée et que pour ma part je trouve fort belle. Par contre, les peintres ne se sont guère élevés au-dessus du médiocre et en particulier la décoration du vestibule de Wolfgang Hutter conviendrait tout juste à un bar de Saint-Tropez. Enfin la façade a été ornée d'une inscription latine qui manque vraiment de style, surtout si près de l'admirable inscription de la porte voisine où trois mots : TE SAXA LOQUUNTUR — *Les rochers disent ton nom*, immortalisent l'œuvre de l'archevêque Sigismond de Schrattenbach, qui fit percer la montagne. Pour dire que les muses charmeront les foules rassemblées dans cette salle, on aurait trouvé au XVIIIe siècle une formule plus concise et plus brillante par exemple :

SICUT FERRUM MONTES, MUSAE MENTES APERIENT

Comme le fer a ouvert la montagne, les muses pénétreront les cœurs. « *Quelque chose qui ait l'air d'une pensée* » comme disait Figaro !

Mais ce sont là de bien menus détails et, telle quelle, la nouvelle salle du Festival de Salzbourg me paraît le plus beau théâtre que l'on

ait construit depuis le XVIIIe siècle tout en mettant en œuvre les solutions les plus originales...

Et l'acoustique ? me demandera-t-on légitimement. Avant l'inauguration, les adversaires de l'architecte murmuraient d'un air navré que, malheureusement, elle était détestable, et cela avait été répété jusqu'à Paris. J'ai entendu dans la nouvelle salle, en concert, à la cérémonie d'inauguration, le *Gloria* de la *Grande Messe en ut mineur* de Mozart et, en opéra, le *Chevalier à la Rose*. Voici, très objectivement, mes impressions :

Pour le concert, avec l'orchestre et les chœurs sur la scène et les solistes devant l'ensemble, le résultat est admirable, je ne connais aucune salle de *cette taille* qui sonne mieux.

Pour l'opéra, l'orchestre, par moments, a couvert les chanteurs et leurs voix semblaient souvent lointaines. C'est à peu près l'acoustique de l'Opéra de Paris, plus régulière (il n'y a pas comme à la salle Garnier des places sacrifiées comme les baignoires) mais cela ne vaut pas Bayreuth. Je doute d'ailleurs que le miracle de l'architecte amateur Wagner puisse se renouveler un jour. Sans doute on améliorera cette acoustique : le soir de l'inauguration l'orchestre était à son niveau le plus élevé, il suffirait probablement de le faire descendre de deux ou trois mètres pour faciliter la tâche des chanteurs.

Un mot de la représentation. Elle rendait hommage, en la personne de Richard Strauss et du librettiste Hugo von Hoffmansthal, à deux des principaux initiateurs du festival de Salzbourg. L'exécution orchestrale dirigée par Herbert von Karajan, a permis à la Philarmonie de Vienne de faire scintiller tous ses feux ; pas une longueur, pas un temps mort, vraiment un enchantement. L'interprétation vocale n'était pas tout à fait de la même classe. On ne saurait rêver une maréchale plus belle que Lisa della Casa, mais elle paraît vingt-cinq ans et n'a pas beaucoup plus, c'est un peu tôt pour renoncer à l'amour ! Hilde Güden était visiblement dans un mauvais jour et commençait la grippe qui l'a obligée à se faire remplacer à la seconde représentation. Sena Jurinac, au contraire, a été parfaite dans le chevalier. Otto Edelmann a campé un baron Ochs comme le voulaient les auteurs : drôle sans être vulgaire, mais il n'a pas le format vocal des grands interprètes du personnage, hier Richard Mayr et List, aujourd'hui Boehme. Les petits rôles et les chœurs sont excellents. Chaque détail est admirable de mise au point, comme toujours dans les régies de Hartmann. Pour le décor, qu'il s'agisse des palais baroques de Vienne, ou de l'auberge du troisième acte, Téo Otto a conçu de magnifiques constructions : c'est la perfection du décor de style, rendant l'atmosphère d'une époque.

Ce beau théâtre, incomparable pour un gala solennel, ne semble pas être la salle idéale pour *les Noces* ou *Don Giovanni*. Il manque quand même d'intimité. Le nouveau président du festival, M. Paumgartner, un des meilleurs musiciens d'Europe et en même temps un écrivain

de qualité, l'a si bien senti qu'il projette de faire réduire de 17 mètres la longueur de l'ancienne salle du festival et de la réaménager pour y jouer Mozart. Combien cela coûtera-t-il? Assez cher sans doute, mais je félicite l'Autriche de trouver de l'argent pour l'Art alors que des pays plus importants lésinent si souvent sur ce chapitre.

Me permettra-t-on, à ce propos, de rappeler que l'Opéra de Paris n'a pratiquement aucune machinerie, que presque toutes les décorations sont réalisées encore avec de lourds et encombrants praticables, comme il y a quatre-vingts ans, et que les mises en scène coûteraient deux fois moins cher si le plateau recevait un équipement moderne, bien facile à y loger, car ce n'est pas la place qui manque dans les trois dimensions ! Ajoutons que la salle elle aussi aurait besoin d'être sérieusement modernisée et qu'il ne serait pas difficile, en supprimant simplement les baignoires et les cloisons des loges de côté, de rendre confortables plusieurs centaines de places qui ne le sont guère et d'accroître sensiblement les recettes.

***

A Bayreuth le théâtre ne change pas, sa perfection acoustique demeure inégalée, mais, depuis 1876 et après les hivers des deux guerres, une construction aussi légère aurait besoin de sérieux travaux. Peut-on espérer que M. Ehrard, le très ingénieux ministre de l'Economie de Bonn, qui m'a paru, à l'inauguration de Salzbourg fort impressionné par les splendeurs qu'il voyait, fera comprendre à ses collègues que la bouderie du gouvernement de la République Fédérale à l'égard de Wagner commence à paraître un peu ridicule en Europe? L'auteur des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, n'est pas responsable des lois de Nuremberg. Le nouveau président de la République Fédérale s'est rendu cet été à Bayreuth, geste auquel son prédécesseur s'était toujours refusé. Espérons qu'il faut y voir l'annonce d'une heureuse évolution. Du reste, sur un plan plus général, quand un pays compte autant de musiciens et dispose d'autant de ressources artistiques que l'Allemagne, je m'étonne qu'il n'en tire pas davantage parti et qu'on n'organise pas plus souvent des fêtes à Celle pour Bach, à Hambourg ou à Hanovre pour Haendel, à Bonn pour Beethoven, à Dusseldorf pour Schumann, à Detmold pour Brahms.

Nous ne nous étendrons pas sur l'interprétation musicale à Bayreuth cet été. A quoi bon répéter ce que tout le monde sait : que les exécutions de ce festival, grâce à sa spécialisation et à ses traditions sont, dans la moyenne, supérieures à tout ce qui se fait en Europe? Cette année, deux artistes ont dominé le festival en y prenant des rôles nouveaux : Birgitt Nilsson, que je tiens pour la première chanteuse du monde, a été une prodigieuse Brunehilde, et Jérôme Hines, dont j'avais signalé l'an passé les magnifiques débuts dans Gurnemanz,

s'affirme à vingt-cinq ans le meilleur Wotan qu'on puisse entendre à l'heure présente. De tels artistes sont une terrible concurrence pour ceux de la génération précédente et il y a quelque mélancolie à voir à côté de l'ascension de ces étoiles nouvelles le déclin de celles d'hier : c'est la terrible loi de la vie et l'auditeur comprendrait mal qu'on ne fasse pas à des jeunes chanteurs de cette classe toute la place qu'ils méritent.

J'ai déjà souvent parlé dans cette Revue de la réforme si intelligente et si hardie de la mise en scène dont les frères Wagner ont donné à la fois la théorie et l'exemple. Cette année, Wieland Wagner n'a rien changé à son *Parsifal* qu'on peut considérer comme définitif pour notre génération. Au dernier acte des *Maîtres Chanteurs*, il a abandonné son cirque, que j'aimais bien, pour revenir à un tableau plus proche de la tradition. Son frère cadet, Wolfgang, a présenté de son côté *la Tétralogie* selon une formule qui s'écarte nettement de la mise en scène des années 1951-1958, sans revenir bien entendu aux errements d'autrefois.

Wieland Wagner avait réduit les éléments figuratifs du spectacle à la plus simple expression. Le résultat était une stylisation souvent admirable des situations dramatiques, mais parfois une différenciation insuffisante des tableaux. Wolfgang Wagner emploie une formule moins abstraite et s'est attaché à rendre au décor une valeur plastique. Comme son frère l'a fait souvent, il utilise une plate-forme circulaire, mais elle est articulée et comprend cinq parties : deux d'entre elles forment des segments de cercle, des bandes, et les trois autres des secteurs triangulaires comme des parts de gâteau. Toutes ces parties sont mobiles, aussi bien dans le plan vertical que dans le plan horizontal, elles peuvent donc prendre toutes sortes de positions les unes par rapport aux autres. Tantôt nous les voyons d'en haut, comme dans la scène entre Wotan et Brunehilde au troisième acte de *la Walkyrie*, tantôt une ou deux d'entre elles forment une sorte de toit pour figurer par exemple la grotte de Mime au début de *Siegfried*. Beaucoup d'autres effets sont possibles, il me semble y avoir là une idée extrêmement féconde et, une fois quelques problèmes mécaniques mis au point (je pense au final du *Crépuscule des Dieux*), cela permettra de renouveler beaucoup de mises en scène lyriques.

Non moins intéressants m'ont paru les progrès réalisés sur le plan de l'éclairage. On sait qu'à Bayreuth, depuis 1951, la lumière est un des éléments essentiels du spectacle. Cette année, grâce à l'emploi de pigments nouveaux sur les bandes de matière plastique qui défilent devant les projecteurs, on obtient une intensité de couleurs qui dépasse celle de tous les décors peints. C'est ainsi qu'il y a à la fin de *Siegfried*, un ciel dont le bleu est d'une luminosité d'Égypte. On peut discuter tel ou tel détail dans les mises en scène de Bayreuth : la plus élémentaire justice oblige à reconnaître que, depuis la fin de la guerre, personne

n'a fait autant que les frères Wagner pour sortir de la routine du vieil opéra et pour mettre au service de la musique immortelle un support visuel qui ne la trahisse plus.

JEAN MISTLER

P.S. *A propos de Louis II de Bavière.* — Dans le dernier *Mois à Paris*, j'ai rendu compte de la traduction que Mme Blandine Ollivier a fait paraître de la correspondance de Wagner avec Louis II de Bavière, et voici qu'en rentrant de Bayreuth je trouve sur ma table un essai intitulé : *Louis II de Bavière vu par un psychiatre* (Ed. Wesmael-Charlier). Il s'agit même d'un psychiatre éminent, puisque l'auteur est le Dr Gilbert Robin, dont les livres sur *les Enfants Difficiles* et *les Rêveurs Éveillés* sont devenus classiques. Je regrette de n'avoir pu rendre compte de cet ouvrage en même temps que des lettres du musicien et du roi : il les éclaire en effet de la manière la plus précieuse.

Le Dr Robin n'est pas de ces aliénistes qui cherchent la folie chez tous les êtres humains et la trouvent chez tous leurs clients ! Il s'efforce plutôt de nous montrer ce qui, dans un cerveau malade, reste encore rationnel, donc compréhensible. Alain eût aimé sa méthode. Son analyse du cas de Louis II, fondée sur une longue expérience médicale, mais aussi sur une connaissance précise des pièces historiques du dossier, me paraît un modèle de pénétration et de finesse. Elle nous fait suivre année par année le processus de l'abdication progressive non seulement de la royauté, mais de l'activité normale chez Louis de Bavière et les étapes de l'opération que j'appellerai d'auto-emmurement qu'il a poursuivie. On pourrait même aller plus loin que le Dr Robin dans la voie qu'il indique et considérer le cas du roi fou comme un exemple caractéristique et poussé jusqu'au bout de cette destruction volontaire de la personnalité dont tous les surréalistes ont développé la théorie et que deux ou trois ont réalisée. Ajoutons que le livre évite le vocabulaire pédantesque de la psychanalyse et que l'auteur fait preuve parfois du meilleur humour, lorsqu'il signale par exemple que Louis II de Bavière est incontestablement l'inventeur de « *Son et Lumière* ». Excellent patronage, n'est-ce pas ?

JEAN MISTLER

L'HISTOIRE

ENFANTS ET ÉCOLIERS D'AUTREFOIS

par **Pierre Audiat**

Une phrase de Montaigne, dans les *Essais*, nous étonne et même nous scandalise : « *J'ai perdu*, écrit-il, *deux ou trois enfants en nourrice non sans regrets mais sans fascherie.* » Ce « deux *ou* trois » surtout nous semble aujourd'hui une preuve d'insensibilité qui, rapprochée d'autres traits, nous incline à croire qu'autrefois les enfants ne tenaient pas dans la vie et dans le cœur de leurs parents une place bien importante.

Le célèbre poème de Malherbe :

> *Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle...*
> *Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses :*
> *L'espace d'un matin.*

ne corrige guère cette impression. Car, si l'allusion à une douleur éternelle atteste combien le père de la jeune Rosette était affecté par la mort de son enfant, le ton qu'emploie Malherbe (celui-ci, notons-le, appartient à la génération qui succède immédiatement à celle de Montaigne), les raisons qu'il allègue, et jusqu'à ce poétique jeu de mots sur *rose*, indiquent plutôt que non seulement Malherbe ne ressent pas profondément le chagrin de son ami, mais encore qu'il juge excessif de rester inconsolable parce qu'une petite fille est morte.

Assurément, sous l'ancien régime, l'enfant n'est pas encore l'enfant-roi, le minuscule souverain et parfois le jeune tyran qu'il est devenu actuellement, mais comme le cœur humain est ce qui a le moins

changé dans le monde, il serait surprenant que la tendresse pour les petits se fût soudain éveillée et que les historiens pussent mettre une date à l'amour paternel et maternel.

Peut-être interprétons-nous à rebours la phrase de Montaigne, car il faut considérer les ravages que fit longtemps la mortalité infantile. Jusqu'à cinq ou six ans, la survie d'un enfant était problématique : il eût été imprudent de s'attacher trop fortement à un petit être, auquel, comme dit encore Montaigne, on ne peut « reconnaître ni mouvement en l'âme, ni forme reconnaissable du corps ». L'essentiel, durant cette période incertaine, n'était-il point de lui assurer, grâce au baptême, une place au paradis, qui ne lui serait pas contestée ? Les sentiments humains viendraient plus tard — si Dieu le permettait.

Cette hypothèse me vient à l'esprit en lisant un livre qui nous apporte sur l'enfant et l'écolier d'ancien régime — je veux dire celui du Moyen Age et des temps modernes jusqu'à la Révolution française — une documentation d'une extraordinaire richesse, ainsi que des vues fort originales sur le sentiment de la famille, considéré comme un refus de la vie collective, une régression de la sociabilité, une extension de l'individualisme.

***

Pour composer ce livre, propre à exciter notre imagination et à meubler notre esprit : *L'Enfant et la Vie familiale sous l'ancien Régime*[1], M. Philippe Ariès ne s'est pas borné à dépouiller manuscrits et imprimés ; il a tiré un excellent parti de l'iconographie ; l'on pourrait même dire que c'est l'*image* de l'enfant qui lui a permis de mener à bien une enquête qui, portant plus encore sur des sentiments que sur des faits matériels, était particulièrement difficile.

Il est frappant en effet d'observer qu'il n'existe pas avant le XIIIe siècle une représentation réaliste de l'enfant dans la peinture ou la sculpture du Moyen Age. Les enfants, qui figurent sur les fresques ou sur les bas-reliefs des églises notamment, se présentent comme des adultes en réduction. C'est seulement dans la deuxième moitié du XVe siècle, sous l'influence évidente de l'art gréco-latin retrouvé, que l'enfant dont les sculpteurs antiques avaient reproduit les grâces indécises, devient, pour les artistes, un objet d'attention, puis de prédilection. A partir du XVIe siècle, l'image fait une place croissante à l'enfant ; d'abord on le représente dans sa famille, entouré des siens, les adultes formant encore l'objet principal de l'œuvre. Puis, il passe au premier plan : frères et sœurs, compagnons de jeux figurent seuls sur la toile ou le dessin. Enfin, au XVIIIe siècle, l'artiste, très souvent, groupe toute la famille autour des enfants, qui apparaissent ainsi comme

1. Collection : *Civilisations d'Hier et d'Aujourd'hui* (Plon).

le centre d'intérêt, et montrent, visuellement, que l'enfant est bien ce qui distingue la famille du couple.

Sans doute ces portraits familiaux qui eurent pour auteurs les plus grands artistes des trois derniers siècles de l'ancien régime, servaient surtout à fixer le souvenir ; ils jouaient le rôle qu'au XIXe et au XXe siècle ont joué les photographies que nous découvrons dans les vieux albums (M. Philippe Ariès remarque d'ailleurs que le groupement de la famille, devant le peintre ou le photographe, est resté le même) et l'on en pourrait déduire qu'autrefois ils étaient un luxe puisque seules les classes privilégiées pouvaient se permettre de passer commande aux artistes, qui étaient fort bien payés. Ce ne serait pas tout à fait vrai puisque l'enfant dans sa famille est également représenté de manière « gratuite ». Ainsi une toile de Le Nain représente un paysan fatigué qui s'est assoupi. Sa femme, mettant le doigt en travers de ses lèvres, fait signe à ses deux enfants de ne pas réveiller leur père. « *Le sentiment de famille*, écrit à ce propos M. Philippe Ariès, *qui émerge ainsi, est inséparable du sentiment de l'enfance ; l'intérêt porté à l'enfance n'est qu'une forme, une expression particulière de ce sentiment plus général, le sentiment de famille.* »

Parallèlement, dans la littérature, l'enfant attire, de façon croissante, la curiosité des écrivains : poètes, historiens, mémorialistes. Au Moyen Age, l'enfance est *taisible*, c'est-à-dire qu'on n'en parle pas. Les poèmes qui ont pour titres *Les enfances de...* ne doivent pas faire illusion : il s'agit, en réalité, d'adolescents et même de jeunes gens qui sont entrés dans la légende et dont on raconte les premiers exploits. Au demeurant c'est sur un point : *les âges de la vie* que nos conceptions actuelles diffèrent le plus profondément de celles de nos ancêtres. Autant la psychologie contemporaine accorde d'importance au premier âge, à cette période de l'enfance qui va de la naissance (voire de la conception !) à la cinquième ou sixième année, autant nos pères tenaient pour insensibles à toute impression les marmousets ou marmots. A leurs yeux, ces enfantelets étaient en dehors même de l'innocence. Et brusquement, lorsqu'ils atteignaient l'âge dit de raison, tout changeait : ils pénétraient de plain-pied dans le monde des adultes auxquels ils étaient aussitôt mêlés, et faisaient immédiatement leur apprentissage professionnel. Cela n'est vrai que jusqu'au XVIe siècle car, on le verra, la création de collèges et d'écoles, à ce moment, tend à intercaler, entre la prime enfance et la jeunesse, une saison d'attente, durant laquelle l'enfant et l'adolescent, séparés des adultes, recevront une formation intellectuelle et morale qui protégera leur innocence et la préservera, autant que possible, de la corruption humaine.

L'exemple le plus frappant — et le plus savoureux — du contraste entre les éducations précédant et suivant l'âge de raison, nous est apporté par le journal d'Héroard, médecin attaché au futur Louis XIII : à partir de la naissance de celui-ci, Héroard a noté, au jour le jour,

les gestes et les propos de son royal pupille en reproduisant exactement (ce qui est fort rare) son babillage. L'enfant a deux ans et sept mois quand Sully lui fait cadeau d'un petit carrosse plein de poupées. « *Une belle poupée à theu-theu !* » s'exclame-t-il. Quand il est fâché, il proteste : « *A dire à papa* » ; quand il dicte, « *Equivez* », dit-il. Avec un effarement qu'accroît notre connaissance de la psychanalyse, nous assistons, grâce à Héroard, à des scènes singulières : tout le monde, gouvernantes, grandes dames, princesses et sa mère elle-même, Marie de Médicis, s'amusent avec la « guilleri » (vous m'entendez ?) du dauphin. Cette guilleri est l'objet de plaisanteries innombrables, auxquelles l'enfant prend joyeusement sa part. Héroard note : « Eveillé à huit heures, il appelle Mlle Bethouzay et lui dit : « *Zézai, ma guilleri fait le pont-levis, le vela levé, le vela baissé. C'est qu'il la levait et la baissait !* » Il n'a pas encore cinq ans ; à six ans il n'ignore rien de ce qui distingue une femme d'un homme, et il nomme cette petite différence par son nom exact. Un jour, il appelle Héroard pour lui dire que « *Mademoiselle Mercier* — une de ses femmes de chambre — *à un... gros comme cela (montrant ses deux poings) et qu'il y a de l'eau dedans* ».

Toutefois, en 1608, modification soudaine : le dauphin, à l'âge de sept ans, se transforme en un enfant réputé vulnérable aux atteintes portées contre son innocence. Plus de jeux avec la guilleri, et quand sa gouvernante, Mme de Montglat, au réveil de l'enfant, l'attire dans son lit et lui fait place entre elle et son mari, Héroard s'indigne et note en marge de son journal : *Insignis impudentia !*

Donc, sous l'ancien régime, lorsqu'il arrive à l'âge de raison, l'enfant entre dans la société des adultes et, quelle que soit sa condition, entreprend aussitôt son apprentissage d'homme. D'une manière générale, il suit la carrière de son père. Si celui-ci est un paysan, riche ou pauvre, mais plus souvent pauvre, l'enfant l'aide aux travaux des champs ; si son père est artisan, il apprendra, à ses côtés ou dans des ateliers de maîtres-artisans, son métier ; s'il est fils d'un noble qui sert le roi, il s'initiera aux armes et accompagnera son père, ou son oncle, en campagne, petit soldat privilégié et promis rapidement au grade d'officier.

L'Université qui, bien avant le XVe siècle, est florissante au Moyen Age, n'est nullement destinée à former, intellectuellement, ces apprentis ; il faut attendre le XVIe siècle pour que l'on voie, dans les collèges, de jeunes princes qui, tel le grand Condé, sont, par leur naissance même, voués à la carrière des armes. Les arts, les sciences, le droit, la philosophie, la théologie se présentent alors non comme des instruments de culture générale mais bien comme une « carrière » réservée d'abord aux clercs, puis, assez vite, aux laïcs qui se proposent de servir le roi dans son administration ou sa justice.

Au Moyen Age on tient pour normal le fait que les cours professés

par les maîtres soient suivis (plus ou moins d'ailleurs, car la liberté est à peu près totale), par des écoliers d'âge variant entre douze et quarante ans — ou davantage, car il y a des « vocations universitaires » tantôt précoces, tantôt tardives. L'assistance qui entoure un maître, dont les leçons sont payantes, ressemble aux auditoires d'un professeur au Collège de France, auditoire qui comprend des adolescents à peine sortis du lycée et des vieillards chenus qui sembleraient sinon n'avoir plus rien à apprendre, du moins n'avoir plus le temps d'apprendre quelque chose.

De la promiscuité existant alors entre enfants, adolescents et adultes. M. Philippe Ariès nous donne de nombreux exemples. Elle n'allait pas sans de nombreux inconvénients qui ne paraissent pas avoir tellement frappé les contemporains. Peut-être estimaient-ils que, puisque, dès l'âge de raison, l'enfant, héritier du péché originel, n'était plus un innocent, il était préférable de l'habituer, de bonne heure, à situer le péché et de lui apprendre à s'en garder (pareillement les biologistes nous ont appris que la vaccination naturelle existe et que les enfants qui, très tôt, ont pataugé dans des eaux suspectes, sont le plus souvent à l'abri de la poliomyélite).

Au Moyen Age les établissements nommés collèges n'ont pas le caractère des collèges tels qu'ils existeront, lorsqu'au XVIe siècle ils seront fondés par des ordres religieux, principalement par les Jésuites ; ce sont alors des pensions où sont accueillis charitablement, des boursiers qui n'ont pas les moyens de fréquenter l'Université tout en payant le vivre et le couvert à des particuliers. La prospérité des collèges religieux (du XVIe au XVIIIe siècle) tient au sentiment que l'apprentissage de la profession, quelle qu'elle soit, doit être précédé par l'acquisition de connaissances générales. L'instauration des *petites écoles* — c'est-à-dire l'école pour les petits, l'école que nous appelons primaire — qui, commencée au XVIIe siècle, va se développer de plus en plus sous l'impulsion des Frères de la Doctrine chrétienne, correspond au même sentiment — la *profession* étant seulement remplacée par le *métier*.

Ainsi, à partir du XVIIe siècle, les familles appartenant à la noblesse ou à la grande bourgeoisie prennent l'habitude d'envoyer leurs fils au collège, où ils sont le plus souvent internes. La notion de *classe* scolaire, étrangère au Moyen Age, apparaît, mais, de la sixième à la rhétorique l'âge des collégiens est encore très variable. Jusqu'au début du XIXe siècle on verra les rhétoriciens de treize ans mêlés à des rhétoriciens de dix-neuf et vingt ans. La discipline est sévère, les punitions corporelles sont instituées, si bien que l'on assiste à de véritables révoltes de collégiens : celle qui mit quelques jours en révolution le collège des Jésuites de La Flèche est demeurée célèbre. Le noble, cultivé dans les arts et les lettres, dont le grand Condé — au goût si sûr que le vainqueur de Rocroi est peut-être le meilleur critique litté-

raire de son temps — est le type, cesse d'être une rareté. Même s'il abrège ses *études* (le mot, nouveau dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui, n'est guère employé avant le XVIIIe siècle) le jeune gentilhomme doit parfaire sa formation en fréquentant l'*Académie*, c'est-à-dire une école où on lui apprend non seulement l'équitation, le maniement des armes, l'art des fortifications, mais encore les belles manières, la musique, la peinture et les mathématiques. Les Académies remplacent les voyages à l'étranger que, jusqu'au XVIe siècle, un jeune homme bien né accomplissait, en Allemagne et en Italie notamment, pour se perfectionner dans sa profession. Au XVIIe siècle, on parle souvent des *Académistes*, qui sont l'élite de la jeunesse dorée.

Entre parenthèses on prend conscience, une fois de plus, de la difficulté qu'il y a à comprendre les textes classiques, fussent-ils limpides. Récemment à propos de l'ouvrage d'Emile Mireaux : *La Brie sous l'ancien régime* [1], je disais qu'il permettait, enfin ! de saisir ce qu'était le *riche laboureur* dont parle La Fontaine : un propriétaire terrien sans doute, mais surtout un *entrepreneur* de labourages. M. Philippe Ariès cite une phrase de Mme de Sévigné où, relatant une querelle entre deux nobles, elle écrit très simplement : « *Si vous connaissez le procédé d'Académistes qui ont campos...* » Pour expliquer à fond ces quelques mots, il faudrait un commentaire de plusieurs pages.

Pour revenir à ce qui fait l'objet de l'étude de M. Ariès, et sans prétendre en épuiser le contenu, résumons la thèse qu'il nous propose : jusqu'au XVe siècle, l'enfant, à peine sorti de la prime enfance, entre dans le monde des adultes, participe à leur vie, qui se déroule le plus souvent extérieurement à la maison et qui est caractérisée par des rapports sociaux très étendus. A partir du XVIe siècle, le collège, utile aux gentilshommes et indispensable aux bourgeois qui veulent s'élever, retire temporairement l'enfant de sa famille mais ne l'intègre pas immédiatement au monde des adultes. Le lien familial n'est pas rompu, au contraire : lorsque l'adolescent revient dans sa famille, il concentre sur lui la fierté et l'espoir de celle-ci. Au XIXe siècle la famille bourgeoise — on dira un jour : les *grandes familles* — se taillera dans l'Etat une place qui deviendra la plus importante. Une conclusion du livre est donc celle-ci :

« La famille moderne correspond à un besoin d'intimité et aussi d'identité : les membres de la famille sont réunis par le sentiment, l'accoutumance et le genre de vie. Ils répugnent aux promiscuités imposées par l'ancienne sociabilité. On conçoit que cette emprise morale de la famille ait été, à l'origine, un phénomène bourgeois : la grande noblesse et le peuple, aux deux extrémités de l'échelle sociale ont conservé plus longtemps la traditionnelle bienséance et sont demeurés plus indifférents à la pression du voisinage. Les classes populaires ont maintenu jusqu'à nos jours ce goût du coude à coude. »

En somme, l' « invasion de l'enfance », qui aboutit aujourd'hui à la

1. Hachette, édit.

domination de l'enfant-roi dans la famille, serait, si l'on en croit M. Ariès, une conséquence de l'avènement de la bourgeoisie. Oui, mais qu'est-ce que la bourgeoisie ?

Voilà bien une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Les contours de la bourgeoisie sont changeants ; c'est — surtout pendant l'ancien régime — un lieu de passage, une zone d'étapes, entre le peuple et la noblesse. Au XIXe siècle une aristocratie bourgeoise, souvent unie à l'authentique noblesse, s'est constituée, et l'écart est aujourd'hui plus grand entre la haute et la petite bourgeoisie, qu'entre la noblesse et la haute bourgeoisie. Caractériser la bourgeoisie par la considération pour l'argent et l'opposer ainsi à la noblesse mue par le sentiment de l'honneur, serait injurieux autant qu'inexact. Nier toutefois que l'argent ait joué un rôle essentiel dans l'avènement de la bourgeoisie serait aller contre l'évidence.

Abandonnons les définitions aux écrivains politiques qui trouvent là matière à polémiques sans fin, écoutons plutôt Régine Pernoud qui s'est appliquée à retracer la genèse et l'évolution de la bourgeoisie, depuis le moment où le « bourgeois » apparaît dans notre histoire, c'est-à-dire, pour être précis, en l'année 1007 lorsque, par une charte émanant du comte d'Anjou Foulques Nerra, un *bourg franc* est établi auprès de l'abbaye de Beaulieu, située à peu de distance de Loches.

Le premier tome d'*Histoire de la Bourgeoisie en France : Des origines aux temps modernes* [1], qui couvre la période s'étendant du XIe siècle à la fin du XVe siècle, ne pouvait être écrit que par une *médiéviste* aussi informée que Régine Pernoud. On ne doute point que le second tome ne soit de qualité mais pour composer le premier, pour ne pas semer les contresens et les faux sens à pleines mains, il fallait, ainsi que Régine Pernoud, connaître le Moyen Age et ses détours, comme un bourgeois de Paris connaît son quartier.

Grâce à elle nous voyons avec netteté quel caractère possède la bourgeoisie à sa naissance : dans le système féodal, fondé sur la hiérarchie existant entre les *seigneurs*, une collectivité urbaine se substitue au seigneur, acquiert tout, ou, plus souvent, partie des droits de celui-ci, les bourgeois assumant en même temps ses charges. Comme les charges, administratives, financières et militaires, du seigneur étaient lourdes, il fallait que la bourgeoisie eût des moyens, c'est-à-dire de l'argent. Aussi bien la bourgeoisie n'obtint — on imagine que la chose n'alla pas de soi ! — ses chartes que du jour où elle posséda de l'argent. Mais cet argent même, elle ne pouvait pas se le procurer avant que l'artisanat et, plus encore, le commerce ne lui permissent de faire des profits et d'épargner. Tant que la richesse résida dans l'exploitation de la terre, la terre étant presque entièrement aux mains des seigneurs,

1. Éditions du Seuil.

laïcs et clercs (jusqu'à la fin de l'ancien régime, le clergé sera, en France, le plus grand des propriétaires terriens), la future bourgeoisie ne pouvait donc songer à s'émanciper. L'argent fut pour elle l'instrument de sa libération. Peut-être est-ce pour cette raison que la bourgeoisie a toujours conservé quelque attachement pour la « monnaie ». « *Monnoie fait tout* » est un dicton forgé sinon par un bourgeois, du moins par un vilain, jaloux des bourgeois.

Suivre Régine Pernoud dans son enquête minutieuse dont les résultats sont consignés en un livre de près de cinq cents pages, nous mènerait au-delà des limites raisonnables d'une chronique. Le lecteur qui ne se nourrit pas de futilités, prendra un vif intérêt à ce livre substantiel, où la démonstration s'appuie sur des documents peu connus, mais pleins de sève, où les exposés sont d'une parfaite clarté, où les faits et les citations tiennent plus de place que les théories. Pour couper court, voici comment Régine Pernoud définit l'attitude de la bourgeoisie à la fin du XVe siècle :

« Le bourgeois, dont la place n'était pas marquée tout d'abord dans le monde féodal n'en avait pas moins réussi à instaurer un ordre à lui que des forces diverses — centralisation, éveil des nationalités, guerres, développement de la puissance royale — avaient ébranlé. Mais la bourgeoisie avait su tirer parti de cet ébranlement même et, seule de toutes les catégories sociales, avait pu se renouveler et affermir sa puissance au cours des deux siècles que l'on peut, à proprement parler, qualifier de médiévaux. »

L'investissement des pouvoirs publics, la conquête de l'Etat par la bourgeoisie, sont donc commencés. Les bourgeois n'ont pas, évidemment, disputé à la noblesse le service militaire, mais ils se sont glissés dans les services civils : les légistes se sont peu à peu substitués aux clercs qui entouraient le souverain et le « conseillaient » ; les magistrats, jugeant et administrant au nom du roi, viennent en grande majorité de la bourgeoisie et aspirent à la noblesse de robe qui les rapprochera du sommet.

Mais — c'est ici que le livre de Régine Pernoud « recoupe » celui de Philippe Ariès — une telle promotion n'a pu être réalisée par l'argent seul. Le sentiment de la famille, le désir de voir les enfants non seulement succéder, dans leur carrière, aux parents, mais encore aller plus loin et plus haut que ceux-ci, ont joué un rôle capital. Toutefois, pour être efficaces, il fallait que ces dauphins bourgeois eussent acquis les connaissances théoriques convenables. De même qu'aux grands marchands bourgeois la comptabilité fut bientôt une science indispensable, aux serviteurs laïcs du roi la connaissance du latin, du droit, des mathématiques, réservée jadis aux clercs, était nécessaire. Déjà, au XIVe siècle, la bourgeoisie a une conscience très nette de la valeur des « études » ; au XVIe siècle, incarnant la bourgeoisie hautement cultivée, Guillaume Budé sera ce grand bourgeois qui, tout en éditant les *Pandectes* et en traçant l'esquisse du futur Collège de France,

exerce les fonctions de maître des requêtes et de prévôt des marchands.

Deux monographies, récemment parues, confirment, en certains points, les vues d'ensemble que nous proposent M. Philippe Ariès et Mme Régine Pernoud.

Dix Siècles d'Histoire de France : les Caumont La Force [1], que publie le duc de La Force, de l'Académie française, se présente comme une généalogie commentée. Entendez que si l'auteur, écrivain réputé, se préoccupe avant tout d'établir l'histoire de sa lignée, de tracer, en quelques lignes ou en quelques pages, les portraits de ceux qui, depuis le xe siècle, se succédèrent comme chefs de la maison, il ne manque point, tandis qu'il déroule les parchemins, de conter des histoires de famille, dramatiques (les Caumont à la Saint Barthélemy), galantes et littéraires (Charlotte-Rose de Caumont La Force, dont les aventures et les romans défrayèrent la chronique à la fin du xviie siècle), mouvementées [le duc de La Force (1675-1726) qui fut membre du Conseil des finances, de l'Académie française, de l'Académie des Sciences].

Assurément dans une grande famille aristocratique, l'enfant, pendant l'ancien régime, n'est pas considéré sous le même angle que dans une famille bourgeoise : il doit assurer la continuité de la famille, l'affermir par des alliances qui maintiennent sa prospérité ; d'autre part, appelé à devenir, un jour, le chef d'une branche cadette, il n'est pas intégré aussi fortement que l'enfant des bourgeois dans la famille. Noter toutefois que le maréchal de La Force, âgé de soixante-seize ans, assiégeant, en 1634 la place de La Mothe, entouré de trois de ses fils et de trois de ses petits-fils est un tableau de famille en même temps qu'un tableau d'histoire militaire. Noter aussi que Nompar V de Caumont écrivit, vers 1416, un traité d'éducation *Dits et Enseignements* destiné à ses enfants « afin de leur démontrer comment ils se devront gouverner ». Ce souci d'éducation indique un sentiment de famille assez fort.

De l'ouvrage du marquis de Lordat : *La Peyrenc Moras* (1685-1798). *Une famille cévenole au service de la France* [2] il n'y a à retenir — pour ce qui est notre propos — que la rapidité vertigineuse avec laquelle, au début du xviiie siècle, une famille de très petite et très récente bourgeoisie s'est élevée à la noblesse et s'est taillé une place de choix dans l'aristocratie languedocienne. L'ascension d'Abraham Peyrenc qui, en 1703, quitte son village, situé près du Vigan, pour échapper aux poursuites contre les huguenots, avec l'intention de gagner Genève, la Rome du protestantisme, et qu'on retrouve, douze ans plus tard,

1. Fasquelle, édit. 2. Privat, éditeur à Toulouse.

l'un des plus opulents financiers de Paris, conseiller du roi, seigneur de Moras, marquis de Saint-Priest et de Clinchamp, est significative.

Ce bond prodigieux fut possible d'abord par la rentrée au bercail catholique, ensuite par des études (à Lyon) qui permirent au jeune Abraham d'être nommé conseiller au Parlement de Metz, mais surtout par l'argent que lui rapportèrent des spéculations heureuses pendant la Régence. Cette fois, la solidarité familiale joue à plein. Peyrenc de Moras, bien qu'il meure jeune, à 46 ans, entraîne dans sa prospérité ses frères, sœurs, neveux et nièces, qui, par leurs vertus propres et par des alliances flatteuses, se hissent au premier rang de la société toulousaine.

Des Grecs et des Romains.

A mesure que s'étend la connaissance des civilisations antiques, et particulièrement celle des civilisations grecque et romaine, la fierté et l'orgueil que nous avons des civilisations contemporaines apparaissent dérisoires et même ridicules. On voit bien que des techniques nouvelles ont été inventées, mais la technique est l'aspect le moins significatif d'une civilisation ; si une civilisation réside essentiellement dans la façon dont un ensemble d'hommes a posé et résolu des problèmes *humains*, c'est-à-dire ceux qui concernent la politique, la société, la religion, la philosophie, si une civilisation n'existe que dans la mesure où elle a été *pensée*, alors on peut affirmer que nos civilisations sont encore en deçà des limites qu'elles avaient atteintes avant l'ère chrétienne. Encore est-il que, chaque jour, la découverte des villes ensevelies fait reculer ces limites.

— M. Robert Flacelière, professeur à la Sorbonne, qui, l'an dernier, avait tracé un tableau assez inattendu de *la Vie quotidienne en Grèce au Siècle de Périclès* (au siècle de Périclès seulement, car, en dix siècles, la vie quotidienne subit de multiples et profonds changements !), publie dans la collection « *l'Amour et l'Histoire* » une étude intitulée : *L'Amour en Grèce* [1] qui bouscule les idées élémentaires que nous pouvions avoir sur les modes, particuliers à la Grèce, d'un sentiment éternel.

A la vérité — l'auteur le remarque d'abord — il en est de l'amour en Grèce comme de l'amour dans les autres peuples : il ne s'est ni manifesté ni exprimé de la même manière durant les dix siècles, au moins, pendant lesquels régna la civilisation hellénique. En France, un marquis du XVIIIe siècle n'aime pas *comme* un seigneur féodal du Xe siècle. Un Athénien du Ve siècle (avant notre ère) n'aime pas, lui non plus, *comme* un Grec du VIIe siècle (av. J.-C.) ou un Alexandrin du IIe siècle de notre ère.

1. Hachette, éditeur.

Toutefois, les poèmes homériques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ont ceci de particulier qu'ils furent, pour les Grecs anciens, le maître-livre où, durant dix siècles, ils ont puisé, de la grammaire à la morale, toutes sortes d'enseignements. Or, il apparaît que, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, tous les modes de l'amour, depuis l'amour épris de la seule beauté physique (Hélène) jusqu'à l'amour absolument fidèle (Pénélope), à la tendresse (Andromaque), à l'inclination innocente (Nausicaa), et, dans un autre sens, jusqu'à l'amour dominateur (Calypso) et à l'amour sorcier (Circé) ont été évoqués. Tous, sauf précisément celui que nous nommons l'*amour grec*, dont Homère ne parle pas, car l'amitié qui unit, dans l'*Iliade*, Achille et Patrocle a, croyons-en M. Flacelière, été calomniée.

Rien d'étonnant par suite à ce que ces modes amoureux — ou ces modes amoureuses — se manifestent, en Grèce, de façon plus ou moins marquée, suivant les époques. L'art qui annonce ou reflète les modes, révèle ces mutations : au IVe siècle, par exemple, la beauté du corps féminin, que le Ve siècle avait pour ainsi dire dédaignée, retrouve sa gloire ; à la période alexandrine, les romans de l'amour contrarié mais indestructible esquissent cet amour « plus fort que la mort » dont s'inspireront poètes du Moyen Age et romantiques.

Quant à « l'amour grec » tenu par une grande partie de l'élite athénienne du Ve siècle pour le seul amour qui élève l'âme et la conduise vers les sommets, il n'est aisé, pour nous, ni de le définir ni de le comprendre. Grâce à M. Flacelière, nous pressentons pourtant que, dans l'esprit de ces supercivilisés, il s'est produit alors une étrange distinction entre l'amour pour les femmes, purement sensuel, et l'amour pour les garçons, essentiellement sentimental, l'un entraînant l'homme vers la Vénus des carrefours, l'autre vers la Vénus céleste. Mais, mais... tout cela n'est pas trop clair.

— A ceux qui se contenteraient de n'avoir sur la Grèce ancienne que des idées simples et nettes, on peut signaler la traduction française d'un ouvrage qu'un professeur, H.D.F. Kitto, a publié à Londres : *Les Grecs, autoportrait d'une Civilisation* [1]. Le ton de l'auteur est en effet celui du professeur qui, pendant trente ans, a initié à la civilisation grecque de jeunes étudiants. H.D.F. Kitto, dont l'érudition est certaine, ne s'adressant pas à ses pairs, évite donc de poser des problèmes dont la solution est pour le moins « réservée » ; il expose avec bonhomie à un auditoire jeune ce qu'un homme cultivé *doit* savoir sur les Grecs. La littérature et l'art grecs — dont sont produits, par le texte et par l'image, de nombreux exemples — sont les éléments principaux de cet « autoportrait ».

Il est probable que, sur un certain nombre de points, il y aurait matière à discussion. Ecrire que « *poésie épique et surtout dramatique*,

1. Collection *Signe des Temps* (Arthaud, édit.).

histoire, philosophie, mathématiques et sciences naturelles, pour une bonne part, n'ont vraiment commencé qu'avec les Grecs » semble, même au profane que je suis, une proposition aventurée.

— Jeune professeur d'archéologie à la Sorbonne, M. Gilbert Charles-Picard, en publiant *La Civilisation de l'Afrique Romaine* [1] éclaire, sans l'avoir cherché assurément, un problème qui se trouve être d'une brûlante actualité : celui de la colonisation en Afrique du Nord.

L'intelligence, l'habileté, le bonheur avec lesquels les Romains, que nous nous représentions à tort sous l'aspect de rudes légionnaires sur lesquels s'appuient des gouverneurs rapaces, avaient introduit en Afrique leur civilisation, l'avaient répandue, et l'avaient fait aimer des peuples colonisés, nous confondent. Les faits sont là, que M. G. Charles-Picard expose avec une abondance de preuves qui coupe court à toute discussion : non seulement, jusqu'au IIe siècle de notre ère, « *l'armée romaine chargée de défendre la Tripolitaine, la Tunisie, le Constantinois, n'a jamais compté plus d'une légion, la IIIe Augusta, assistée d'unités auxiliaires qui doublaient à peu près son effectif, soit environ* 13 000 *hommes* », mais les Africains se sont montrés extrêmement désireux d'être intégrés, comme citoyens, dans l'Empire. Beaucoup sont d'ailleurs parvenus aux plus hautes magistratures romaines ; avant les Césars orientaux, il y eut des Césars africains. Davantage ! il exista à Rome un snobisme africain : des familles romaines, depuis longtemps installées en Afrique, se flattaient d'être autochtones.

Sur les causes de cette extraordinaire réussite, bien des hypothèses sont permises. Rome ne s'implanta en Afrique qu'après avoir abattu les Carthaginois, conquérants phéniciens ; elle se substituait donc aux anciens maîtres étrangers et l'on sait que les nouveaux maîtres sont moins odieux que les anciens. D'autre part Rome eut l'habileté de défendre, contre les tribus pillardes venues du Sud, les Berbères, protégeant ainsi leurs personnes et leurs biens : avoir un adversaire commun favorise l'union. Enfin, loin de réserver les avantages de sa civilisation à ses seuls nationaux, Rome s'efforça d'y associer les Africains. Les découvertes archéologiques prouvent en effet que les arts, les lettres, les « dernières » techniques, florissaient en Afrique romaine autant que dans la métropole. Avant que M. G. C.-Picard en ait fait la démonstration, nous ne soupçonnions point tout ce qu'apporte l'Afrique romaine à la connaissance de Rome elle-même.

— En écrivant *Rome* [2], M. Maurice Andrieux, qui n'est ni un historien universitaire, ni même un historien professionnel, mais qui a publié des ouvrages fort appréciés *(Le Père Bugeaud, Mademoiselle Aïssé, Henri IV, Les Medicis)*, ne s'est point proposé de survoler les trente siècles de la Ville éternelle, il a seulement — mais l'entreprise

1. Collection *Civilisations d'hier et d'aujourd'hui* (Plon, édit.).
2. Arthème Fayard, édit.

était considérable ! — voulu décrire le décor dans lequel la vie des Romains s'était écoulée pendant trois mille ans. Le décor ou plutôt les décors, car ils se sont succédé ou se sont enchevêtrés de manière telle qu'aujourd'hui le spectateur « ne s'y reconnaît plus » et qu'il a besoin d'un guide savant pour ne pas s'égarer dans une Rome qui est à la fois celle des Anciens, celle des Papes et celle des Modernes.

Jugeant avec raison que les guides, en chair ou en papier, rebutent notre imagination plutôt qu'ils ne l'encouragent, M. Maurice Andrieux a donc pris leur place. Son amour profond pour la ville autant que sa connaissance de l'histoire de Rome lui vaudront la gratitude des voyageurs qui, ne visitant pas Rome en deux jours, repos compris, consacrent plus — beaucoup plus — de cinq minutes au Forum, de dix minutes au Colisée et de vingt minutes à Saint-Pierre.

Deux mois ne s'écoulent point sans que ne s'enrichissent les études napoléoniennes, mais, cette fois, c'est à des historiens belges et suisses que nous devons la contribution la plus importante.

— Lorsque parut le premier tome des *Mémoires du Général Comte François Dumonceau* [1] publiés d'après le manuscrit original par M. Jean Puraye dans une élégante édition, nous avions dit quelle sorte d'intérêt s'attachait à cette publication : c'était un témoignage, précis, impartial, qui rendait *toujours* le son de la vérité. Fils de Jean-Baptiste Dumonceau, maréchal de Hollande, François, qui avait servi sous le roi Louis Bonaparte, passa de la garde royale hollandaise à la garde impériale — « la jeune garde » — lorsqu'en 1810 la Hollande fut réunie à l'empire français. Adolescent il avait fait en 1805 la campagne d'Allemagne qui s'acheva par la victoire d'Austerlitz ; il avait le grade de capitaine dans le 2e régiment de chevau-légers lanciers et était âgé de vingt et un ans lorsqu'il prit part à la campagne de Russie. C'est cette campagne fameuse qui fait l'objet de ce deuxième tome.

Bien que François Dumonceau ne manque point de talent littéraire (telles scènes, comme les « débandés » — les soldats ayant abandonné leur unité — se ruant sur les ponts, ou un accrochage avec les Cosaques, sont fort bien venues), il s'impose surtout par l'objectivité totale dont il fait preuve. S'il n'a, bien au contraire, nulle animosité contre l'Empereur, s'il ne critique jamais les ordres reçus, en revanche il n'apparaît point comme un admirateur fanatique de Napoléon. D'ailleurs il s'attache essentiellement à relater, jour par jour, sa campagne, notant tous les incidents qui surviennent. Il ne verra Moscou que de loin, étant cantonné à proximité de la ville, mais il nous fait vivre, dans leur réalité, morose ou dramatique, et la marche sur Moscou et le martyre de la retraite. Sans jamais les contredire,

1. Éditions Brépols (Bruxelles).

François Dumonceau apporte aux témoignages de mémorialistes fameux : Ségur, Caulaincourt, Gourgaud, Fezensac une mise au point qui manquait.

— Le maréchal Berthier, le chef d'état-major auquel Napoléon doit beaucoup, était prince de Neuchâtel (en Suisse), comme Talleyrand était prince de Bénévent (en Italie), mais à quoi correspondaient ces titres de princes que l'Empereur distribuait comme les rois de France distribuaient des pensions et des bénéfices? c'est ce que nous savions assez mal. Un historien suisse, de haute valeur, M. Jean Courvoisier, dans un livre de cinq cents pages grand format, qui est un modèle d'érudition : *Le Maréchal Berthier et sa Principauté de Neuchâtel* [1] expose, dans le plus grand détail, comment le maréchal Berthier gouverna une principauté qui, enlevée en 1806 au roi de Prusse, lui fit retour en 1814.

Si, malgré son désir, Berthier n'eut jamais le temps de se rendre dans sa principauté, il fut loin de s'en désintéresser, la correspondance échangée avec ses lieutenants, installés dans la principauté, le prouve. On voit nettement aussi ce qu'il y eut de bon et de moins bon dans l'administration impériale des pays occupés, car M. Jean Courvoisier, avec l'objectivité d'un savant, l'examine au microscope.

— Pour être sincère, on n'aperçoit pas très bien ce qu'apporte de nouveau l'ouvrage d'un historien suisse, M. Frédéric Barbey : *Un drame de famille : Napoléon et les siens* [2]. On n'ignorait pas en effet que ses frères et sœurs, à l'exception de la bien-aimée Pauline, furent, pour l'Empereur, une source de tracas et de déboires, et que son « système de famille » fut une faillite. On trouvera toutefois dans ce livre estimable le dossier bien classé d'un procès qui, s'il avait été plaidé en justice, aurait probablement abouti à un jugement « aux torts réciproques ».

— Le mot, évincé par l'image, ayant perdu sa royauté, il est naturel que *La Vérité sur l'Aiglon* [3] nous soit présentée dans un album composé de splendides illustrations, en noir et en couleurs, et de « légendes très condensées », dues à Mme Elisabeth Morel. Est-il besoin de dire que cette « vérité », somptueusement habillée, ne diffère pas sensiblement de la vérité que nos poètes et dramaturges ont drapée? Quant à la vérité toute nue, elle serait sans doute moins belle et moins émouvante.

— A peine le long siège de La Rochelle eut-il pris fin que Richelieu décida de régler définitivement ses comptes avec le duc de Savoie qui, pris entre la France et l'Empire austro-espagnol, essayait par une politique d'équilibre entre les deux grandes puissances, de sauver son indépendance. D'où la campagne de 1630 qui aboutit à l'occupation (et non à la conquête, car Louis XIII ne voulait pas « affecter le bien

1. Éditions La Baconnière (Neufchâtel-Suisse). 2. Perret-Gentil, édit. 3. Hachette, édit.

d'autrui ») des provinces dites savoyardes, celles qui, deux cent trente ans plus tard, devaient se rattacher à la France.

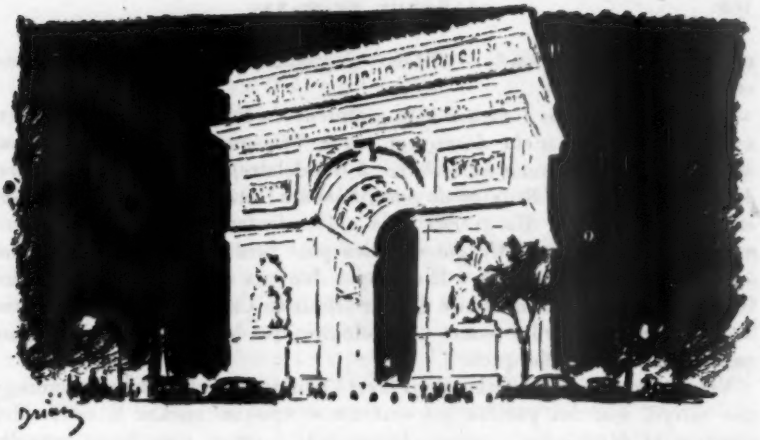
M. Jacques Humbert vient de retracer cette campagne, fort mal connue, dans un livre : *Les Français en Savoie sous Louis XIII* [1], qui intéressera les lecteurs curieux d'histoire militaire. Car les notions que nous avons de l'organisation de l'armée et de la stratégie au XVIIe siècle sont ordinairement des plus vagues. L'auteur, en technicien érudit, nous restitue la physionomie de ces armées bigarrées, où les troupes *entretenues*, c'est-à-dire permanentes et régulières, voisinaient avec des troupes *levées*, c'est-à-dire temporaires et relevant de ce qu'on pourrait appeler des *entreprises* militaires.

D'un ouvrage très substantiel ne retenons que deux faits qui heurtent particulièrement les opinions reçues. D'abord celui-ci : une campagne sous Louis XIII n'était nullement une marche guerrière à travers le pays ennemi. Elle se déroulait suivant un plan sérieusement étudié, adopté après des examens approfondis, mais susceptible de modifications. Notons aussi la modération extrême avec laquelle le vainqueur se comportait — parfois — en pays occupé. La Savoie, jusqu'à la conclusion d'une paix qui ramena le duc dans l'orbite de la France, fut traitée par Louis XIII avec de grands ménagements ; par exemple, tout ce qui était fourni aux troupes devait être immédiatement payé aux Savoyards. C'était conduire la guerre en honnête homme : on avait rarement vu cette manière de la faire.

— Ceux qui ont lu *Tragédie fantastique* [2], dans laquelle l'Anglais Desmond Chapman-Huston, grâce à des documents inédits qu'il avait été le seul à connaître, relatait la vie de Louis II de Bavière, n'ont certainement pas oublié l'aventure pathétique d'un prince qui, chargé d'une lourde hérédité, envoûté par la musique wagnérienne sombra dans la folie. Les carnets intimes de Louis II de Bavière sont un des plus étranges documents humains qui soient. Un psychiatre renommé, le docteur Gilbert Robin, dans *Louis II de Bavière vu par un psychiatre* [2], donne à cette biographie le commentaire médico-psychologique convenable. Nous connaissons le nom : « tendances schizoïdes » de la psychose du roi, mais son diagnostic permet au docteur Gilbert Robin d'éclairer cette âme et même de proposer une nouvelle interprétation du drame qui mit fin à des tourments intolérables.

PIERRE AUDIAT

1. Hachette, édit. 2. Editions Wermael-Charlier.



LE MOIS A PARIS

Le Tricentenaire de la mort de Vélasquez. — En 1660 mourait à soixante et un ans Diego Vélasquez, l'été même où l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, qu'il avait peinte à diverses reprises, invraisemblablement coiffée et parée, prisonnière d'une immense robe rose lamée d'argent, était conduite à l'Ile des Faisans pour devenir l'épouse de Louis XIV.

De quelle façon la France, si pauvre en chefs-d'œuvre de l'école espagnole depuis la dispersion du musée formé par Louis-Philippe, pourra-t-elle commémorer le tricentenaire de la mort d'un des plus grands seigneurs de la peinture? Condamné pendant trente-quatre ans à n'immortaliser dans une cour shakespearienne que des princes dégénérés, des infantes vouées à une mort précoce, des bouffons et des nains, c'est à peine si Vélasquez a peint cent toiles. Sauf quelques pièces acquises par le Louvre, l'Ermitage, Vienne et la National Gallery, ses œuvres n'ont jamais quitté le ciel natal. On ne le connaît qu'après avoir visité le Prado qui conserve jalousement, sans consentir à les prêter, ses plus beaux portraits et ses seules grandes compositions : La *Forge*, les *Buveurs*, les *Lances*, les *Ménines*. Toute vulgarisation photomécanique de ces prodiges, faits de tonalités et de valeurs exquisement proches, est décevante : il n'est ici de vraie possession que directe.

Peu d'Espagnols semblent à ce point accordés à notre tempérament : Vélasquez aurait pu naître en France. Il ignore les excès, les contrastes, l'emphase, toute torture de l'esprit ou des sens. Par la sobriété des moyens employés, sa retenue devant le modèle, son raffinement sans préciosité, l'art d'établir une tendre liaison entre tous les éléments du tableau — per-

sonnages, objets, et fonds — il laisse pressentir Watteau, Chardin, Corot et Renoir.

Initié par Thomas Couture à la grandeur de l'école espagnole, Manet, avant même qu'il n'eût découvert « que Vélasquez était le plus grand maître qu'il y ait jamais eu » (lettre à Baudelaire), avait fait, au Louvre, des copies d'après la *Réunion de gentilshommes* (retirée depuis à Vélasquez) et d'après l'*Infante Marguerite*, que grava également Degas. « *Le petit nœud rose de l'Infante Marguerite*, dira plus tard Renoir à Vollard, *tout le secret de la peinture est là.* » Il n'est pas douteux qu'après lui, un Roland Oudot, un Brianchon aient tiré de leur séjour en Castille les plus salutaires leçons, de même que les jeunes pensionnaires que la France envoie chaque année à la Casa Vélasquez.

Vélasquez — comme Titien dont il est l'héritier direct, et bien davantage que Greco, que lui préféra souvent notre époque encline à confondre peinture et décoration — nous ramène à la *peinture pure*, nous rappelle que toute *couleur* et toute *valeur* sont *relatives*, n'existent que par comparaison, par voisinage, et que le grand art c'est, comme il le fait avec une économie qui tient du miracle, de suggérer, sans imitation littérale, en éliminant l'accidentel, la variété infinie des formes et des matières et le milieu *recréé* où elles baignent.

CLAUDE ROGER-MARX

La Colonnade du Louvre. — Pour tout le monde, Claude Perrault était devenu le créateur de la Colonnade du Louvre, ce chef-d'œuvre de l'architecture française au temps de Louis XIV. Or, dans un livre admirablement documenté [1], Albert Laprade, un de nos meilleurs architectes, rétablit la vérité : la Colonnade n'est pas du médecin, architecte amateur, « deviseur » comme on disait alors, bel esprit et touche-à-tout qui, parce qu'il avait traduit Vitruve et griffonné quelques croquis, se prenait pour un maître de l'art. Elle est de François d'Orbay, un des meilleurs architectes du temps, modeste, qui n'est pas un homme de cour et dont l'œuvre considérable, ainsi qu'en témoignent tous les dessins de sa main que M. Laprade a découverts et authentifiés, nous est présentée comme étant celle de Le Vau, dans l'agence de qui il débuta, de Perrault et de Jules-Hardouin Mansart.

Les contemporains savaient d'ailleurs à quoi s'en tenir. Boileau, dans son *Art poétique*, dit son fait à Claude Perrault : « médecin savant hableur et célèbre assassin » qui « de méchant médecin devient bon architecte »... ce qu'il corrige dans une épigramme :

Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

1. *François d'Orbay*, par Albert Laprade avec la collaboration de Nicole Bourdel et de Jean Lafond. (Éditians Vincent, Fréal et Cie.)

Germain Brice dans sa *Description de Paris* donne la paternité de la Colonnade à Le Vau et à d'Orbay « à qui l'on doit attribuer toute la gloire du dessein de ce superbe édifice, malgré tout ce que l'on aura publié au contraire jusques icy ».

Mais Charles Perrault qui avait lui aussi le goût de la bâtisse et qui avait été « premier commis » de Colbert, soutint auprès de la postérité la gloire de son frère et la sienne propre. Il gonfla démesurément leur influence et dans les *Mémoires de ma vie* n'hésita pas à travestir la vérité. C'est lui qui a des idées et son frère qui les exécute. Mais Claude Perrault dessinait fort mal et M. Laprade a réuni un faisceau de preuves convaincantes. En architecture, les idées ne suffisent pas, il y a des difficultés innombrables à résoudre et seul un homme de métier d'une très grande habileté sait trouver les solutions qui s'imposent. Les Perrault ont critiqué les projets de Le Vau, d'Orbay, du Bernin, mais ils étaient incapables d'inventer la Colonnade et toutes les modifications qu'ils voulurent y apporter étaient maladroites et saugrenues.

Résumons l'historique de la grande façade du Louvre.

Il y eut d'abord un premier projet de Le Vau, lourd et compliqué. Il se souvient de ses succès à Vaux-le-Vicomte et un ordre colossal s'entremêle à des ordres plus petits.

Son frère cadet, François Le Vau, présente un second projet, peut-être avec l'assentiment de son frère mais qui, cette fois, a été dessiné par d'Orbay. Il n'a rien de commun avec les constructions réalisées par François Le Vau. Par contre, il est tout à fait dans la manière de d'Orbay et le parti de la Colonnade apparaît déjà.

On demande un projet au Bernin, que l'on critique, puis un second qui plaît davantage. On fait venir l'architecte du pape, hâbleur et prétentieux. Sa façade à la romaine est un décor qui ne tient aucun compte de la commodité des appartements et qui a l'inconvénient d'amener la destruction du Louvre de Pierre Lescot et de Lemercier.

Le Bernin parti, en avril 1667, Colbert demande à Le Vau, Le Brun et Perrault de travailler conjointement sur un projet fourni par l'agence de Le Vau et qui est dû à d'Orbay. Le Brun propose une variante qui ne fait que l'enjoliver en multipliant les sculptures, ce qui ne l'améliore pas, au contraire.

Le 13 mai 1667, le roi approuve le projet de d'Orbay qui le met au point si rapidement que le 26 novembre Colbert posait la première pierre de la façade.

Le 7 décembre, d'Orbay modifiait son projet en doublant la façade sud sur la Seine qui n'était plus en harmonie avec la Colonnade et reprenait, pour le pavillon central, et les pavillons d'angle, les proportions et les percements du projet de 1664.

Les Perrault firent des critiques dont le roi ne tint aucun compte et d'Orbay put réaliser le chef-d'œuvre qu'il avait conçu. C'est lui seul qui dirige les travaux car Louis Le Vau est pris par sa fabrique d'armes et

de fer-blanc du Nivernais et François Le Vau court les routes en qualité d'inspecteur des Ponts et Chaussées. Il donne en outre un plan excellent pour les abords de la Colonnade.

Louis Le Vau étant mort en octobre 1670, d'Orbay exerce les fonctions de Premier architecte du Roi sans en avoir le titre. Il conduit non seulement les travaux de la Colonnade, mais ceux de l'Observatoire, dont il a fait les plans et non Perrault, de la chapelle du Collège des Nations et à Versailles de la façade sur le parc et de la distribution intérieure. C'est à lui qu'on doit les appartements du Roi, ceux des Bains et l'escalier des Ambassadeurs. On lui doit aussi le célèbre Trianon de Porcelaine.

Mais un jeune architecte, Jules Hardouin, qui se pare du nom de son oncle, le grand François Mansart, plaît à Mme de Montespan et entre dans les bonnes grâces du roi qui lui accorde le titre de Premier architecte. Jules Hardouin est quasi illettré et incapable de dessiner, mais c'est un homme brillant, un habile courtisan et d'Orbay lui fournit des dessins ou corrige ceux de son agence.

Albert Laprade a su avec beaucoup de finesse démêler la part de d'Orbay dans les plus célèbres créations de Mansart : la galerie des Glaces, le dôme des Invalides, l'escalier de la Reine, etc.

Le rôle de d'Orbay est enfin mis en lumière, il fut considérable. C'est lui qui a créé la véritable architecture classique qui s'épanouira au XVIIIe siècle.

GEORGES PILLEMENT

La ligne Maginot. — Comme après toutes défaites on rechercha en France, au lendemain de la Libération, quelles furent les causes de l'effondrement surprenant de notre défense lors de l'offensive allemande du 10 mai 1940. Il fallait trouver des responsables. L'argument le plus fréquemment évoqué fut la doctrine erronée de notre haut commandement en matière de chars, leur organisation défectueuse, leur emploi dispersé à des fins défensives alors que l'Allemand, lui, utilisa les siens en masse et dans l'offensive, en combinaison étroite avec son aviation.

Mais quelque paradoxal que cela puisse paraître, on incrimina aussi la ligne Maginot, la fameuse ligne de fortifications permanentes qui, disait-on communément, devait assurer l'inviolabilité de notre territoire. On accusa ses auteurs d'avoir équipé uniquement le front de Lorraine et d'Alsace, entre la région de Montmédy et le Rhin, et d'avoir négligé la frontière du Nord, notamment le secteur des Ardennes par lequel les divisions blindées de von Rundstedt devaient se ruer en une percée centrale audacieuse. Or, discuter de la ligne Maginot en soi, telle qu'elle existait à l'automne 1939, était une erreur car elle n'était que partie du problème, beaucoup plus vaste et plus complexe, de l'organisation défensive de l'ensemble de nos frontières, dont elle ne pouvait être séparée. Celui-ci fut d'ailleurs abordé dès 1919 et après avoir reçu difficilement une solution en 1927, fut repris

lors de la renaissance de la puissance militaire allemande et fut l'objet de programmes additionnels jusqu'à la veille du conflit mondial. On y travailla donc pendant vingt ans et durant ce long laps de temps nombreux furent les gouvernements, les ministres de la guerre ou de la défense nationale, les hauts commandements qui se succédèrent ; nombreuses furent les conceptions qui se heurtèrent ; nombreux les organes d'études et d'exécution ; nombreux les facteurs intérieurs et extérieurs qui exercèrent une influence sur les décisions prises, telles la conférence du désarmement de Genève, la crise qui frappa nos finances, la réduction consécutive du service actif à un an et celle de nos dépenses militaires, l'évacuation anticipée de la rive gauche du Rhin, l'accession de Hitler au pouvoir. Comment pouvait-on alors dans de telles conditions déterminer ou départager les responsabilités ?

En toute loyauté, il n'était pas possible au lendemain de la Libération, même pour un critique versé dans les choses militaires, de porter un jugement impartial sur la question de l'organisation de nos frontières et de la ligne Maginot, faute de pouvoir l'embrasser sous tous ses aspects, car il lui aurait fallu se livrer à un travail de recherche extrêmement long et délicat.

Aujourd'hui il n'en est plus de même grâce à l'ouvrage que vient de faire éditer le général P.-E. Tournoux sous le titre : « *Défense des frontières, haut commandement, gouvernement*, 1919-1939. » Dans cette étude remarquable par sa présentation, sa documentation, son objectivité, son impartialité, l'auteur a rassemblé toutes les données du problème. Le profane peut désormais, sans effort, suivre la genèse et l'évolution de nos conceptions défensives pendant l'entre-deux-guerres et se faire personnellement une opinion. Il y verra en particulier comment gouvernement et commandement, partis de la conception d'un système de fortifications permettant des manœuvres stratégiques offensives, en sont arrivés à la conception du front de défense continu, tactique et statique genre 1918, visant à interdire toute pénétration sur notre territoire ; pourquoi l'effort porta sur la frontière d'Alsace et de Lorraine ; pourquoi la frontière du nord ne fut pas équipée de même façon.

Mais tout cela, dira-t-on, est du passé et n'a plus d'importance puisque nous sommes entrés dans l'ère révolutionnaire de la guerre atomique et de la guerre subversive. Il n'en est rien. La fortification permanente trouvera encore son emploi en Europe dans la stratégie mobile défensive de l'O.T.A.N. dont le « bouclier » comportera des môles de résistance et des trouées permettant la manœuvre contre-offensive. Mais c'est surtout dans le domaine général de la défense nationale que l'ouvrage du général Tournoux nous procure matière à réflexion et enseignements encore valables pour l'avenir. On y constate combien furent nuisibles les interminables discussions d'ordre théorique et la lenteur des prises de décisions ; l'étude *séparée* des différentes branches de la défense nationale ; le manque de collaboration étroite entre civils et militaires du fait de l'absence d'une

volonté directrice énergique ; la connaissance insuffisante par le haut commandement des possibilités et des méthodes de l'ennemi ; les idées préconçues non contrôlées (imperméabliité du massif des Ardennes aux unités blindées, difficultés du franchissement de la Meuse aux débouchés de ce massif).

Puisse cet ouvrage être lu par les hautes personnalités intéressées à notre défense.

L. KOELTZ

LOUIS ET MAURICE DE BROGLIE. — « Il fallait à cette Compagnie un secrétaire qui entendît et qui parlât bien toutes les différentes langues de ces savants... qui fût auprès du public leur interprète commun ; qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain tour et même un agrément que les auteurs négligent parfois de leur donner et que, cependant, la plupart des lecteurs demandent... » Telles étaient, au dire de Fontenelle, et parlant de son prédécesseur J.-B. du Hamel, les qualités d'un bon secrétaire de l'Académie des sciences. A coup sûr, nul ne les réunissait mieux que l'illustre auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, et c'est effectivement lui qui lança le genre de ces « éloges » de savants si précieux pour l'histoire des sciences.

Après Fontenelle vinrent d'autres secrétaires perpétuels dont quelques-uns étaient également des écrivains, Condorcet, Arago, Joseph Bertrand, Emile Picard. Les « éloges » devinrent des « notices », qui devaient contenir, non seulement la biographie du savant et l'exposé de son œuvre, mais aussi « quelques particularités originales ou quelques récits anecdotiques susceptibles d'éveiller la curiosité d'un auditoire dont un exposé trop exclusivement technique serait susceptible de lasser l'attention ».

De nos jours, le lointain successeur de Fontenelle est l'auteur de cette citation, M. Louis de Broglie. Après *Savants et Découvertes*, paru en 1951, il nous offre, avec son livre *Sur les Sentiers de la Science* (Albin Michel), un deuxième volume d'« éloges » et des contributions variées à l'histoire scientifique.

Genre difficile, assurément, que celui de ces notices dans lesquelles l'auteur doit initier le profane à l'œuvre d'un confrère sans, pour cela, le rebuter ! Fontenelle esquivait la difficulté. « Il se contentait, écrit Sainte-Beuve, d'indiquer d'un mot le point et le sujet de science, il ne les traitait pas. » Arago, en bon cartésien, la divisait et, après avoir raconté la vie, traitait des travaux paragraphe par paragraphe. C'est à son école que se rattache visiblement M. Louis de Broglie, et nul ne se méprendra sur l'importance d'un ouvrage qui embrasse, sous la plume d'un tel maître, un si large panorama de la physique contemporaine.

On sent, à le lire, que, tranquille dans son cabinet, le créateur de la mécanique ondulatoire a pris plaisir à dépouiller les documents, à faire

un tout d'œuvres éparses, à brosser des portraits qui rendent compte à la fois de la psychologie des savants, des circonstances de leur vie et de leur apport. Ainsi met-il en lumière l'existence paisible et solitaire du grand physicien hollandais Lorentz, en vif contraste avec celle d'Emile Borel, mathématicien puissant et homme politique dynamique. Et c'est aussi l'antithèse entre un Cotton et un Joliot, l'un savant éminent et professeur consciencieux, l'autre apôtre bouillant et découvreur génial.

M. Louis de Broglie braque son projecteur sur une série d'hommes de science contemporains, et nous voyons se préciser tour à tour la silhouette de Le Chatelier ou d'André Claude, de M. Lee de Forest ou de Pierre Curie. En même temps, de grands textes lumineux étalent devant le lecteur de vastes tableaux de la physique moderne ou de claires réflexions sur la mentalité du chercheur.

Coïncidence pathétique : au moment où se publiait ce livre, disparaissait le frère de l'auteur, Maurice de Broglie, astre de première grandeur, lui aussi, au firmament de la physique mondiale. Maurice de Broglie : un pan de l'épopée atomique d'avant 1914, quand ses amis aux conseils Solvay, Einstein, Rutherford, Langevin, étaient des jeunes gens pleins d'enthousiasme, et les atomes, des fantômes encore insaisissables!

C'est le duc de Broglie qui reçut son frère à l'Académie française, chose qui, d'après Claude Farrère, n'alla pas toute seule. « Me souvenant que lui et moi avions été camarades de promotion à l'Ecole navale, je n'hésitai pas à insinuer à mes confrères les plus voisins que le duc de Broglie pouvait seul tirer la Compagnie d'embarras. Broglie, m'ayant entendu, sursauta :

— Tu veux que je reçoive, moi, mon frère?

— Oui, *monsieur le duc*! Je veux que *tu* reçoives ton frère, puisque *toi* seul ici es capable de le recevoir comme il doit l'être... »

Maintenant Maurice de Broglie est entré dans l'histoire scientifique, aux côtés de son compatriote Fresnel et des autres hommes illustres qui ont fait la physique moderne et dont le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences fait revivre la haute figure.

PIERRE ROUSSEAU

SUITE PARISIENNE. — Commenter des commentaires, c'est agir en apparence à la façon des obsédants bonshommes Ripolin, qui peignent chacun sur le dos du précédent. Mais quand un ensemble de chroniques est riche et significatif de plusieurs manières différentes, à plusieurs degrés de profondeur, on est tenté d'insister, malgré la juste sanction apportée par un prix littéraire, le prix Sainte-Beuve, de peur que des lecteurs pressés goûtent seulement la délicieuse écume de cette *Suite parisienne* écrite par Nicole Vedrès *(Mercure de France)*.

Suite? Les textes qui la composent obéissent à peu près au même ordre

de succession que la pluie, le soleil et les rencontres forfuites. Tout fait farine à bon moulin. Parisienne? Certaines scènes s'y passent hors de la capitale. On y voit notamment l'auteur, en pleine Forêt Noire, compatir à l'anxiété d'un industriel éloigné de son usine par la nécessité des vacances. Si ces chroniques, de la première à la dernière, sont parisiennes, c'est à cause de leur sérieux qui se donne les gants de la frivolité, à cause de leur esprit qui ne suit jamais la facile pente de la méchanceté.

Narquoise seulement à l'égard des opinions reçues et des routines, Nicole Vedrès a été gratifiée par la Nature du don de sympathie. Elle nous révèle personnalités ou passants sous leur jour le plus miraculeux, donc le plus exact : l'académicien Jean Rostand, vert et doré, grenouille au poing, devient le prince des métamorphoses. La « lente, noire, luisante » Rolls de Cocteau apparaît comme une bête d'Apocalypse, le public d'un match de football atteint d'emblée à la grandeur et à la violence des héros homériques.

Ces agréments, cette fantaisie et cette acuité du regard, cette vivacité et cette liberté de la plume (Nicole Vedrès écrit comme on saute dans l'autobus) ne seraient rien encore s'il ne s'y ajoutait une vertu majeure : la pratique de la vérité, ce qui produit un effet insolite, presque choquant. Un des personnages du livre est l'aspirateur, qui émerveille sa propriétaire, grâce à la capacité qu'il a de débusquer les plus infimes « mitons ». Littérairement aussi, cette bonne maîtresse de maison manie l'aspirateur avec dextérité et fait la chasse aux mythes. Elle rappelle qu'aujourd'hui un jeune, qu'on maudit et bénit simultanément, est souvent un mobilisé et avance que les foudres ou les flatteries des adultes sont autant de manifestations du « complexe d'Abraham » (tout prêt à sacrifier son fils pour la bonne cause). La solidarité féminine, lieu commun, apparaît, examinée avec la sincérité de Nicole Vedrès, comme un *no man's land :* ce qui oppose et unit des femmes de conditions différentes, les unes travaillant pour les autres, est une rivalité tempérée à l'occasion de complicité.

La lucidité de cet écrivain ne l'incite nullement au désespoir, mais à une allègre mélancolie, qui s'amuse de ses désillusions. C'est là une excellente forme d'humanisme, particulièrement opportune à notre époque outrancière.

BÉATRIX BECK

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Il fut un temps où les parlementaires se plaignaient d'apprendre plus de nouvelles par la presse que par la bouche des présidents du Conseil et de leurs ministres. Il en est ainsi en cette période de vacances mais personne, bien entendu, n'a plus de doléances à présenter.

Quelques jours après la clôture de leur session, députés et sénateurs ont appris que le président de l'Assemblée nationale avait, par l'intermédiaire

d'une déclaration réservée à une revue économique, donné son point de vue sur le conflit latent, — à rebondissements sporadiques, — entre les Assemblées et le Gouvernement. M. Chaban-Delmas faisait quelques critiques sur le comportement du pouvoir exécutif enclin à esquiver un contrôle pourtant voulu par la Constitution. « Chaque parlementaire, disait-il, doit avoir à tout moment la possibilité d'interpeller le Gouvernement, au sens littéral du terme, au sujet d'une affaire concernant un quelconque citoyen... » « De son côté, le Gouvernement doit avoir la volonté de respecter et d'appliquer cette règle. Les ministres ne doivent pas se contenter de venir lire à la tribune le texte des réponses élaborées par leurs services... » « Ces interventions parlementaires qui peuvent à certains moments paraître excessives et qui le sont parfois, sont également indispensables car elles donnent aux citoyens l'assurance qu'ils ne sont pas abandonnés en face d'un État mystérieux, de plus en plus lointain et aussi de plus en plus puissant... » « Il est bien évident que le Gouvernement doit également se plier au contrôle parlementaire, de bonne grâce et dans son propre intérêt, même si ce contrôle peut lui paraître gênant dans certaines circonstances... » « Nous ne devons pas nous laisser aller aux solutions de facilité dérivées de la présence tutélaire du général de Gaulle à la tête de l'État. Si nous ne nous attachons pas à assurer le fonctionnement normal des institutions, nous allons prendre des habitudes telles que, la sclérose aidant, nous ne pourrons plus redresser la barre. Nous nous trouverons en présence d'un quatrième pouvoir qui finalement n'en fera qu'à sa tête : ce sera progressivement l'arbitraire et la porte ouverte à toutes les convulsions ultérieures. »

Plus d'un député aura certainement regretté que son président n'ait pas cru devoir exprimer du haut de la tribune du Palais-Bourbon ces pertinentes observations. Gageons qu'elles trouveront quelque écho à la prochaine rentrée. Déjà M. Pierre Pflimlin, qui présidait tout récemment encore aux destinées du Mouvement Républicain Populaire, écrit dans le mensuel *France Forum :* « Les parlementaires eux-mêmes, ceux de la Ve République comme ceux de la IVe, sont en proie à une sorte de malaise chronique. Ils se plaignent souvent de la stérilité de leurs efforts ; ils ont l'impression que leur labeur n'engrène pas sur la réalité. Nous nous engagerions dans une impasse si nous cherchions le remède dans la voie d'une reconquête des prérogatives que la IIIe et la IVe République avaient reconnues au Parlement et que la Ve lui a enlevées. » L'article était intitulé « La crise de la démocratie ».

De son côté, *Le Populaire*, journal quotidien de la S.F.I.O., écrivait sur le même sujet : « Les institutions sont, nous le savons, républicaines dans la forme. Elles le restent moins dans l'application qu'on en fait... La IVe République est morte non seulement sous les coups de ses adversaires mais aussi et tout autant parce qu'elle fut abandonnée par ceux qui auraient dû être ses défenseurs naturels, les travailleurs. La Ve République s'engage malheureusement dans la même direction. »

C'est par la presse encore que les parlementaires prenaient connaissance d'un tour d'horizon du ministre des Finances. M. Baumgartner y soulignait l'excellente situation de notre trésorerie pour les réserves de devises, le commerce extérieur et l'expansion industrielle. Toutefois, notre grand argentier estimait que la situation de l'économie et des finances françaises ne justifie « ni un excès d'optimisme, ni un excès de pessimisme ». Par la presse aussi — mais peut-être par indiscrétion, — il était annoncé que le second comité Rueff (on se souvient des travaux du premier comité qui avaient servi de base à l'assainissement général de janvier-février 1959) avait établi un nouveau programme économique et social dont le but d'ensemble était de réduire les coûts de production. Un détail, mais qui a son importance, y a été relevé : le comité n° 2 se montre partisan d'une certaine liberté des salaires, se rapprochant ainsi sensiblement des thèses soutenues en 1958 par M. Albin Chalandon, économiste de l'U.N.R.

Encore une autre nouvelle qui aura été lue non sans intérêt : dix lignes passées dans le magazine américain *Newsweek* et selon lesquelles le président de la République aurait tenté d'obtenir de nouveau l'entrée de M. Guy Mollet dans le Gouvernement. La réponse de M. Guy Mollet avait été « un non tranchant ». Effectivement appelé à l'Élysée, M. Guy Mollet, à sa sortie, n'avait rien voulu révéler sur la nature de son entretien avec le chef de l'État. Après coup, on rappelait dans son entourage la position de la S.F.I.O. orthodoxe : participation à un gouvernement quelconque lorsque la paix ou la démocratie sont menacées (il y a un exemple récent), participation au lendemain d'un succès électoral lorsqu'il y a possibilité d'évolution sociale.

Cela signifiait, en ce qui concerne du moins le second point, qu'il convenait d'attendre une évolution de la représentation parlementaire, c'est-à-dire des élections nouvelles.

Mais bien d'autres sujets ont aussi donné lieu à méditations parlementaires en ces semaines de vacances! L'essentiel, c'est évidemment ce qui se passe au Congo et les incidences qui en peuvent résulter quant à l'avenir de l'Afrique en général, et plus particulièrement de la Communauté d'une part, de l'Algérie d'autre part. Avenir de l'Afrique n'est peut-être pas assez dire puisque le secrétaire général des Nations-Unies, au cours d'une des multiples réunions à New York du Conseil de sécurité, a pu faire publiquement cette mise en garde : « Ce qui est en jeu, c'est la paix du monde. » De jour en jour en effet, il est apparu de plus en plus clairement que les éclats du Premier ministre congolais, M. Lumumba, entretenaient une situation éminemment explosive dans un milieu particulièrement instable. Il était évident que cela ne pouvait que faire le jeu de Moscou, un jeu que Moscou du reste a mené ouvertement, par ses notes, ses menaces, ses prises de position retentissantes à l'O.N.U., son appui direct de techniciens à Léopoldville. Allait-on vers une nouvelle guerre de Corée? Allait-on vers une contamination fulgurante du continent africain, en un moment où précisément les états indépendants proliféraient?

Que feraient les représentants du Mali[1], du Gabon, du Dahomey, de la Haute-Volta, de la République du Centre-Afrique, de la République Malgache lorsque dans quelques semaines devant l'O.N.U. reviendrait une fois de plus l'affaire algérienne? Y aurait-il solidarité africaine ou solidarité de la Communauté (privée, celle-ci, on le sait, d'institutions)?

L'Afrique? Une poudrière! Que nous voilà loin du temps où l'expression était consacrée aux problèmes balkaniques.

MARCEL GABILLY

1. Au moment où nous corrigeons ces épreuves le Mali s'est subitement disloqué. Mais la question posée par Marcel Gabilly n'en est que plus valable (N.D.L.R.)

CHRONIQUE DES LIVRES

FRANÇOIS MAURIAC

par MARC ALYN *(Seghers)*

MAURIAC a dit un jour que, s'il ne devait demeurer qu'un livre de lui, il voudrait que ce fussent ses poèmes. Non point, je pense, *les Mains jointes*, où balbutie un peu trop à la façon de Jammes son enfance dévote (et malgré l'approbation fameuse de Barrès), mais l'admirable *Sang d'Atys*, et même tout le recueil d'*Orages*, où des accents guériniens se prolongent dans une forme serrée et savante, peu éloignée de la rigueur valéryenne. Il était donc juste que Mauriac eût sa place dans la collection des *Poètes d'Aujourd'hui*. M. Marc Alyn a consacré à son génie poétique une analyse complète et pénétrante, et bien choisi les textes qui l'illustrent. Justement, il a pensé que certains textes de prose avaient autant de raisons d'y figurer que les poèmes. Peut-être en eût-il trouvé de plus significatifs, par exemple la méditation finale du *Mystère Frontenac*. Mais ce n'est pas même une critique. Comme disait mon vieux maître André Bellessort, les morceaux choisis, c'est toujours « les morceaux choisis par un autre ».

P.-H. SIMON.

NOTES INTER-ARTICLES

BLAISE PASCAL, *Pensées*, p. 32. — *La femme, le héros et le vilain*, par Mme J. KASEM SIBUNRUANG, p. 62. — *Du côté de Barcelone*, par Luis GOYTISOLO, p. 90. — *Les hommes et les astres*, par Michel GAUQUELIN, p. 102. — *Kafka*, par R. M. ALBÉRÈS et Pierre de BOISDEFFRE, p. 131. — *François Mauriac*, par Marc ALYN, p. 175.

collection "feux croisés"

Un nouveau Graham Greene

MORRIS L. WEST

L'Avocat du diable

Traduit de l'américain par Cécile MESSADIÉ

Au moment où il vient d'apprendre qu'un cancer le ronge, Monseigneur Meredith est chargé par le Vatican d'une difficile enquête, qu'il devra mener en Calabre au sujet d'un mystérieux personnage fusillé par les partisans à la fin de la guerre.

Monseigneur Meredith doit se faire l'AVOCAT du DIABLE. A travers un fol enchevêtrement de dissimulations et d'intrigues, il entre pour la première fois en communication avec les hommes et leur existence quotidienne, alors que chaque heure qui passe l'accompagne à la tombe...

Le grand romancier américain Erskine Caldwell n'a pas marchandé son admiration au livre de Morris L. West : " Voilà un roman, écrit-il, sous lequel se cache une violence mortelle et qui sera lu pendant longtemps... "

Un volume in-8° soleil NF **11,70**
Sur alfa NF **21,58**

plon

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, Saint-Ouen (Seine) HD 62-9-60

sans mensonge

Rien que la vérité
Toute la vérité

PLUS DE 200
PHOTOGRAPHIES
D'H. DE SEGONZAC

hachette

CHEZ
TOUS
LES
LIBRAIRES

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

DERNIERS SUCCÈS :

GENEVIÈVE FAUCONNIER

Evocations

VICTOR GARDON

Le vert soleil de la vie

roman

O. BHÊLY-QUENUM

Un piège sans fin

roman

R. PENN WARREN

La caverne

roman

ROBERT SHAW

La grille

roman

J.-P. MARQUAND

Les femmes et Thomas Harrow

roman

ANGUS WILSON

Saturnales